

BOB SLAVY

M<sub>RS</sub>. GOODWHIP  
ET  
SON ESCLAVE

Illustré de 16 Hors-texte  
en héliogravure

PARIS  
COLLECTION DES ORTIES BLANCHES

79, RUE DE VAUGIRARD, 79

Bob Slavy, *Mrs. Goodwhip et son esclave*, Jean Fort, (Collection des Orties Blanches), 1932. 16 illustrations hors-texte de Léon Pierre. Texte établi par Nathalie Quirion pour EROS-THANATOS, © 2009.





# ***Mrs. Goodwhip et son esclave***

## INTRODUCTION

Une grave affaire de mœurs et de traite des blanches se déroula durant les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle à San Francisco (U. S. A.), et fit un bruit considérable dans tous les États-Unis, ainsi qu'au Canada. La police, mise, par hasard, sur la bonne piste, découvrit l'existence d'une société secrète s'intitulant *Société Féministe (Woman's Society)* qui, en réalité, se composait de femmes dévergondées et d'homosexuels, — ces derniers se cachant sous le costume féminin. La présidente de cette société, une certaine M<sup>me</sup> Goodwhip, grâce à une fortune considérable, avait pu, jusque-là, échapper à la vigilance de la police. Les pourvoyeurs en jeunesse des deux sexes dont cette *Société Féministe* avait besoin pour les orgies qui, souvent, se déroulaient dans la grande propriété que possédait M<sup>me</sup> Goodwhip dans les environs de San José, près San Francisco, se recrutaient parmi les chinois de la *Chinatown* de cette dernière ville.

Il est avéré maintenant, qu'en dessous du plus sale quartier de Frisco existe une seconde ville souterraine dans laquelle la police n'a jamais pu pénétrer et où les chinois peuvent donner libre cours à leurs plus bas instincts. C'est dans cet antre, nommé par eux *Hao-Dah-Toungtsé*, c'est-à-dire *La superbe et grande Caverne*, qu'étaient entraînés les malheureux enfants, par ruse ou par force, pour être parfois revendus à certains membres de la *Société Féministe*. Mais la plus grande partie de ces esclaves restaient dans les bouges de l'immense caverne, pour servir aux prostitutions les plus infâmes.

On s'expliqua, dès lors, la disparition subite de nombreuses personnes de San Francisco et des environs, jeunes filles, jeunes gens et enfants de toutes races. Ce n'est que longtemps après, lors de la découverte de l'association secrète, que l'on retrouva en perquisitionnant au château de M<sup>me</sup> Goodwhip, la trace de quelques unes des infortunées victimes. On retrouva même, chez certains membres de la société, des jeunes filles et plusieurs des enfants disparus, — mais dans quel état ! Presque méconnaissables, abrutis par les pratiques ignobles et les mauvais traitements, ils ne semblaient revivre que sous l'effet de l'agitation sexuelle. Leurs corps étaient préparés d'une façon raffinée et barbare pour les plus ignobles prostitutions. Ils devaient même garder toute leur vie, en certaines particularités sexuelles, les stigmates indélébiles de leur déchéance. On découvrit, en même temps, dans un des nombreux souterrains du château de M<sup>me</sup> Goodwhip, cachés dans un meuble, des notes et mémoires provenant d'un jeune homme qui avait été capturé et dressé de manière toute spéciale, d'abord par les chinois, puis par M<sup>me</sup> Goodwhip elle-même.

Sa narration montrera quel était le sort des malheureux qui tombaient entre les griffes de cette femme débauchée et cruelle. Elle fait surtout ressortir, de façon saisissante, qu'il est possible de muer un jeune homme, sain de corps et d'esprit, — au moyen d'opérations appropriées et d'un dressage intensif, — en une femmelette soumise et voluptueuse. Et ceci, en

laissant intactes les facultés masculines, amoureuses et reproductives du sujet. Laissons maintenant la parole à ce jeune américain.

## CHAPITRE PREMIER

### TRANSFORMATION PHYSIQUE, PAR VOIE CHIRURGICALE

C'était en janvier 1900, je venais d'avoir mes quatorze ans. Orphelin, né de père américain et de mère française, un oncle, depuis deux mois, m'avait placé comme apprenti dans une banque de San-Francisco. Je parlais également bien l'anglais et le français. Je n'étais ni gras, ni maigre, grand pour mon âge, blond foncé et assez joli garçon. Ma santé était bonne, à part une affection hémorroïdale que j'avais de naissance.

Souffrant d'une crise aiguë, j'avais déjà essayé, sans être soulagé, de plusieurs remèdes, lorsqu'un de mes collègues, un chinois employé dans la même maison, me conseilla, confidentiellement, de consulter un de ses compatriotes, médecin dans la *China-Town*, qui, prétendait-il, possédait un remède infailible. Le mal ne me laissant pas de répit, je résolus d'essayer et, muni de l'adresse dudit médecin, je me mis un soir en route pour la ville chinoise, agglomération infecte qui, à cette époque, était la honte de San-Francisco. Après un trajet assez long dans un dédale de ruelles malodorantes, j'arrivai à l'adresse indiquée. La maison avait au rez-de-chaussée une petite échoppe de cordonnier, et ce dernier m'indiqua l'unique étage comme domicile de l'honorable Dr. Kin-fo, médecin. Ayant longé un couloir obscur et grimpé un escalier mal éclairé, je me trouvai en présence du personnage. Obséquieux, à la manière de tous les Chinois, celui-ci, un homme gros, entre deux âges et à l'air jovial, me demanda en quoi il pouvait m'être utile et je lui expliquai mon cas. Tout en m'écoutant attentivement, il m'observait d'une façon insistante, me détaillant des pieds à la tête. N'eût été sa qualité de médecin, j'aurais pu m'en trouver froissé. Lorsque j'eus terminé mes explications, il m'invita fort poliment à me déshabiller, et, ayant vu, il se mit à écrire une ordonnance. Puis il me donna les indications nécessaires à son emploi. Il ajouta que mon cas lui paraissait particulièrement intéressant à cause de la grosseur et de la disposition symétrique des excroissances autour de l'anus. Sur une allusion de moi à une opération il répondit, en souriant, qu'on essaierait cela plus tard, si le remède ne donnait aucun résultat. Là-dessus, tout en le remerciant, je le payai et pris congé. Au moment de sortir, je remarquai qu'au lieu de me reconduire, il téléphonait en langue chinoise, mais je n'attachai aucune importance à ce détail.

Plein d'espoir en une guérison prochaine je redescendis l'escalier, m'engageai dans le couloir et j'allais atteindre la porte de sortie, qui était fermée, lorsque je me sentis subitement saisi et renversé par plusieurs agresseurs surgis de l'échoppe du cordonnier. Je n'eus pas le temps de crier ; un bâillon me ferma la bouche, des nœuds coulants glissés adroitement paralysèrent mes membres ; une sorte de capuchon se rabattit sur ma tête. Puis je me sentis enlevé et emporté en une course rapide vers l'intérieur de la maison. Bientôt j'eus l'impression qu'on me transportait le long d'interminables couloirs en pente, comme si on s'enfonçait dans un profond souterrain. L'air

devenait de plus en plus étouffant, je respirais avec peine et mon cœur se serrait de peur et d'appréhension. J'évaluai à une heure le temps que dura cette course. Après avoir passé plusieurs portes avec un mot d'ordre chinois, mes ravisseurs descendirent un grand nombre de marches d'escalier et s'arrêtèrent enfin sur un palier horizontal. Là ils m'ôtèrent le capuchon.

Je fus ébloui par un jet de lumière blanche qui venait d'une large baie grillée. Sur un geste d'un des Chinois cette grille, ou plutôt cette herse, s'éleva en grinçant dans ses rainures et s'enfonça dans l'épaisseur de la voûte. Je demeurai stupéfait devant le spectacle extraordinaire qui s'offrait à mes yeux.

Dans une immense caverne, sous un dôme de rochers si hauts qu'on n'en pouvait distinguer les stalactites à travers une brume montante, s'étendait une ville fantastique, prestigieuse, une ville aux rues, places et carrefours grouillants de foule. Sur les maisons de briques et de bois luisaient les faïences des façades et les tuiles vertes des toits, — toits dont les cornes angulaires, gracieusement retroussées, étaient ornées de clochettes. Et tout à coup, un éclair traversa mon esprit ! Je compris que j'étais dans la mystérieuse *Hao-Dah-Toungtsé*, (*La superbe et grande Caverne*) inconnue des blancs et où les jaunes pouvaient impunément se livrer à leurs instincts féroces et débauchés. J'en avais souvent entendu parler à Frisco, sans vouloir croire à son existence. Et maintenant j'y étais captif moi-même, et peut-être exposé à quels supplices ! Un tremblement de peur convulsive me prit. Mais sans s'occuper de mon émoi, mes ravisseurs, trois chinois robustes, — dont je reconnus l'un, le cordonnier voisin du docteur, — reprirent leur marche plus posément et s'engagèrent dans une ruelle latérale de l'énorme cité. Les passants que nous croisions nous regardaient avec indifférence, ce qui me fit présumer que les rapt d'Européens devaient être familiers aux habitants de cet antre.

Mes porteurs bifurquèrent bientôt pour s'éloigner un peu de la ville, en s'approchant d'une des parois latérales de la caverne. Là, s'élevait un pavillon de briques et de bois, d'un étage, plus long que large. Peint en rouge, avec un toit vert, il était construit sur le même modèle que les autres







habitations de la caverne. Une cour, délimitée par une palissade de bois, l'entourait des quatre côtés. Le cordonnier ouvrit une porte de la palissade et, après avoir traversé la cour, nous entrâmes dans la maison. On me débarrassa de mes liens et de mon bâillon et on me poussa dans une petite chambre à fenêtre grillée, dont la porte fut soigneusement verrouillée.

L'immense cavité étant éclairée par de puissants globes électriques, ma prison n'était pas obscure. Elle ne contenait qu'un escabeau, un lit de camp et un vase de nuit. L'air, également, par une ventilation ingénieuse qui devait mettre la caverne en communication, par des cheminées, avec le quartier chinois de Frisco, était beaucoup meilleur que dans les étroites galeries souterraines que nous avons traversées.

Voyant que, pour le moment, on ne me voulait aucun mal, je repris assez rapidement mon sang-froid et j'attendis les événements en observant, à travers les grillages de la fenêtre, ce qui se passait au dehors. La cour entourant le pavillon était déserte, mais on entendait au loin le brouhaha du trafic de la cité.

Après une attente d'une heure environ, la porte s'ouvrit brusquement et mon médecin chinois apparut, souriant, encadré de deux grands diables, dans lesquels je reconnus mes ravisseurs. Kin-fo portait, cette fois, un costume chinois ancien régime qui lui donnait un air beaucoup plus important que ses habits européens.

Avec indignation je me précipitai vers ce docteur Kin-fo, lui demandant compte de l'acte inqualifiable dont j'étais victime. A cette époque, comme tout jeune américain, je ne manquais ni de courage, ni d'aplomb. Mais, sans se départir de son calme souriant, le personnage me pria de modérer mon ardeur et m'expliqua que, pour faciliter l'opération qu'il jugeait nécessaire, il m'avait fait transporter dans cette belle caverne afin d'avoir toute liberté d'action pour opérer à la chinoise, ajouta-t-il en clignant des yeux. En même temps il me présenta mes deux infirmiers Ling et Sing, chargés de tous les soins que nécessiterait mon état. Enfin il me pria, dans mon propre intérêt, de me plier à toutes ses prescriptions et à celles de mes gardes-malades. Mais je protestai à nouveau contre cette manière d'agir, disant que, par mon père, j'étais citoyen de la Nouvelle-Orléans et que j'avais droit, comme tel, à la protection des autorités américaines. Cela ne lui fit aucun effet. Poliment, il regretta de ne pouvoir me satisfaire, disant qu'il avait l'habitude de faire des opérations dans son laboratoire chinois et, qu'en haut il n'était pas organisé pour cela. Puis il me prévint que, l'opération ayant lieu dans les vingt-quatre heures, il était nécessaire que je débarrasse mon estomac et mes intestins. On allait donc m'administrer un purgatif et des lavements. Il s'en alla préparer la potion, ne répondant plus à mes questions et récriminations, me laissant sous la garde de ses acolytes. Peu après, il reparut avec une tasse de bouillon chaud contenant de l'huile de ricin. On me l'administra de force en me maintenant et en me bouchant le nez. Kin-fo, là-dessus, me laissa seul avec ses deux aides.

A peine la porte se fut-elle refermée sur lui que commença une scène abominable. Les deux brutes se jetèrent sur moi et, malgré mes efforts contraires, se mirent à me déshabiller. Ma force de résistance fut néanmoins bientôt amoindrie par un besoin pressant, et c'est nu comme un ver que je dus m'accroupir, à plusieurs reprises, sur un vase de nuit. Entre temps les misérables s'étaient munis des instruments nécessaires : pompe à estomac, clystères, etc... Après m'avoir

attaché les bras sur le dos, en équerre, ils me vidèrent l'estomac. Puis ils me lièrent à genoux, ou plutôt à quatre pattes, sur une table et me donnèrent des lavements. A six reprises ils me pompèrent de l'eau tiède dans les intestins. Dès que j'avais évacué, ils me massaient vigoureusement l'estomac et le ventre, malgré mes plaintes. Finalement, complètement épuisé, on me coucha sur le lit. On me fit boire une grande tasse de lait et on m'enveloppa dans des couvertures. Ceci fait, les deux individus sortirent, en m'enfermant à clef.

Anéanti par tant d'émotions successives, je dus dormir fort longtemps. Nul ne vint troubler mon sommeil et, à mon réveil, je restai seul à méditer sur ce qui m'arrivait. Pourquoi m'avait-on transporté en ce lieu horrible ? Mon rapt semblait avoir été préparé de longue main et j'eus, pour la première fois, l'intuition d'une trahison de la part de mon collègue de banque chinois. Mes méditations mélancoliques furent brusquement interrompues ; Kin-fo faisait son entrée !

Toujours souriant, il m'annonça que tout était prêt pour l'opération, et il m'invita à passer dans la salle d'à-côté. J'entrai dans un vaste réduit bien éclairé où tout était installé pour des opérations chirurgicales. Avant de me coucher sur la table, on me fit prendre un bain antiseptique, et, rapidement, je fus lié dans la position requise. Je perdis presque aussitôt connaissance, sous l'effet d'un narcotique foudroyant qu'on me fit respirer.

Lorsque je me réveillai, après un laps de temps qui me parût relativement court, je me retrouvai dans la même salle, couché d'étrange façon sur un lit plus étrange encore. Cette couchette, haute sur pieds, se composait d'une première partie légèrement inclinée, soutenant le haut de mon corps jusqu'aux reins ; tout mon derrière était emboîté dans un trou circulaire pratiqué au milieu du matelas. Mes fesses se trouvaient ainsi suspendues dans le vide, car au trou du matelas correspondait une autre ouverture dans le sommier. Je portais des bandages sur tout le haut du corps, depuis le cou jusqu'aux cuisses. Mais je n'avais pas l'impression d'avoir un pansement à l'anus, qui me semblait avoir acquis une certaine pesanteur. Toutes les parties emmaillottées me faisaient souffrir, plus ou moins. Mes mains étaient croisées sur mon estomac, et attachées l'une sur l'autre.

Observant mon entourage, j'aperçus alors l'infirmier Ling. J'essayai de lui parler, mais je n'y parvins pas tant ma gorge me faisait souffrir au moindre effort. L'homme, s'étant assuré de mon réveil, disparut, et rentra, peu après, en compagnie du Dr. Kin-fo.

Celui-ci, à mon regard interrogateur, répondit aimablement : « Oui, mon petit, votre opération a parfaitement réussi. Il ne s'agit plus maintenant pour vous que de reprendre des forces, et vous serez un jeune homme accompli ! » S'asseyant à côté de moi il contrôla mes pansements et ajouta : « Je me suis permis de vous faire encore quelques petites opérations supplémentaires qui, j'en suis sûr, tourneront à votre profit, tout en augmentant ma renommée de chirurgien chinois. J'ai réussi, par exemple, l'ablation partielle des cartilages de votre pomme d'Adam, excroissance presque aussi gênante pour la beauté qu'un goitre. Cela m'a permis, en même temps, de faire certains remaniements et réductions à vos cordes vocales afin que vous soyez à même de changer votre voix à volonté. Ayant constaté que vos testicules pendaient fortement, je vous les ai raccourcis ; cela vous donnera une démarche gracieuse. En plus, j'ai circoncis votre membre viril ; mesure de propreté, dont vous me saurez gré plus tard. De vos

hémorroïdes n'en parlons pas, pour le moment ; vous devez sentir qu'elles sont devenues plus lourdes, ce qui a son utilité pour leur traitement ultérieur. Si vous sentez une certaine gêne à la base de vos estimables fesses, je puis vous confier que j'ai jugé nécessaire de les remonter afin de les rendre plus pointues, chic suprême chez nous. J'ai obtenu ce résultat en introduisant un bourrelet de graisse vivante sous leur base, entre cuir et chair. De même pour vos tétons qui, par un bourrelet identique, seront remontés à la hauteur de votre première côte. Je vois à vos yeux que vous brûlez d'envie de faire la conversation ; malheureusement vous ne pourrez parler et chanter que dans dix ou quinze jours et alors je vous donnerai toutes les explications que vous pourrez désirer. En attendant, restez tranquille, laissez-vous dorloter par ces deux braves infirmiers qui maintenant vont vous administrer votre premier repas liquide de bouillon, œufs et lait, au moyen d'une sonde, car vous ne pouvez, pour le moment, avaler que vos paroles. »

Après cette facétie d'un goût douteux le personnage s'en fut, et les aides m'ingurgitèrent la nourriture. Ce repas liquide, mais substantiel, me réconforta de suite. Mais étant plus fort, je sentis plus vivement aussi les douleurs dans les parties opérées ; en outre, le narcotique m'avait donné la migraine. Mes douleurs furent bientôt accompagnées de fièvre et on dut me donner des potions calmantes.

Les infirmiers, pendant la huitaine qui suivit, s'empressaient autour de moi, prenant soin de tout. J'en jugeai que mon état était plus grave que n'en voulait convenir le docteur. Il venait me visiter deux ou trois fois par jour et, grâce à ses remèdes, la forte fièvre qui me tourmentait finit par disparaître. J'étais encore trop faible et abattu par mes douleurs, moins fortes il est vrai, mais continuelles, pour me faire une idée exacte de mon état. On ne me faisait pas descendre du lit, même pour mes besoins. Un seau posé sous mon derrière recevait mes excréments ; une cornue me servait à uriner. Je finis tout de même par m'apercevoir que, loin de rentrer, mes hémorroïdes soi-disant opérées, sortaient de plus en plus, en tirant sur mon fondement. Après chaque selle l'infirmier était fort occupé à nettoyer ces parties, par en-dessous, et à y faire certaines manipulations douloureuses que je ne pouvais m'expliquer. La forme de ma couchette était aussi une énigme pour moi. Pourquoi ce trou au milieu ? Malheureusement, je ne pouvais parler que très difficilement encore, et les infirmiers affectaient de ne pas comprendre mes mots, articulés avec peine. Le Dr. Kin-fo comprenait très bien, lui, mais il remettait constamment ses explications à plus tard.

Environ quinze jours après l'opération, me sentant un peu plus gaillard, j'insistai auprès du docteur pour qu'il me permit de me lever. « Non, dit-il, vous êtes encore trop faible. Mais je vais vous ôter certains de vos pansements ; vos plaies, pour la plupart, sont en train de se cicatriser. Après, vous prendrez un bain fortifiant et, lorsque vous aurez réintégré votre lit, nous causerons un peu, — j'ai à vous parler de différentes choses ». Il se mit alors à défaire mes bandages, tandis que les infirmiers préparaient le bain. Aidé par eux je pus jouir de l'immersion avec béatitude, tout en constatant avec stupeur que Kin-fo avait dit vrai. Mes testicules étaient remontés haut entre mes cuisses et avaient diminué étrangement. Mon cou était devenu aussi lisse et aussi mince qu'un cou féminin, sans que je pusse m'expliquer le but de ce changement. Je ne comprenais pas non plus pourquoi on avait fait enfler la base de mes tétons. Quant à mes parties

postérieures, je ne pouvais les voir, mais j'éprouvais une gêne douloureuse à l'anus et à la base des fesses. Sorti du bain je fus reporté sur le lit, avec quelques bandages en moins. Puis, sur l'ordre du docteur, on m'écarta largement les cuisses et on m'attacha les pieds aux supports inférieurs du lit. Malgré mes protestations, on me lia aussi les bras en équerre, sur le dos. Attaché de cette façon, je ne pouvais que soulever légèrement mon buste, mon derrière étant solidement emboîté dans son trou.

Kin-fo alors, approchant un rocking-chair, s'y installa et, tout en se balançant indolemment et en s'éventant, comme tout Chinois en a l'habitude, me fit le petit discours suivant : « Mon cher garçon, dit-il, je vais être obligé de vous apprendre quelques petites choses désagréables et vous prie de ne pas vous en affecter trop profondément. Soyez philosophe et prenez les circonstances telles qu'elles se présentent. Sachez d'abord que, si à Frisco je suis un médecin habillé et éduqué à l'européenne, ici je suis investi de fonctions autrement importantes. Je suis le bourreau en chef, et vos deux infirmiers sont deux de mes six aides-bourreaux. »

En entendant cette horrible révélation, je poussai un cri de terreur. Sans y faire attention, le chinois continua paisiblement : « En outre, sachez, jeune imprudent qui, si sottement, êtes tombé dans mon piège, qu'à côté de mes fonctions de bourreau-chef, je m'occupe, pour mon profit personnel, du façonnage et du dressage de *Sian-Kon*, c'est-à-dire de jeunes gens destinés à la prostitution pédéraste. En Chine nous avons des écoles spéciales qui servent à la formation de ces jeunes et intéressants individus. Dès l'âge de cinq à six ans, les gamins y sont préparés et dressés à faire valoir leur estimable derrière. C'est à cette vocation profitable que je vous prépare depuis que vous êtes entré ici. Si vous vous montrez bien docile et habile, je ne doute pas que, grâce à mes méthodes, vous deveniez ne un sujet accompli. Si non, nous disposons ici de tous les moyens nécessaires pour assouplir les caractères révoltés et insoumis. Ne m'occupant ordinairement que d'un dressage à la fois, je suis à même de donner toute ma sollicitude et mes soins au vôtre. A l'encontre des éleveurs de mon pays qui préfèrent façonner les *Sian-Kon* dès l'âge le plus tendre, j'ai la spécialité de ne m'occuper que de sujets de quatorze à vingt ans. Je suis d'avis, qu'il est préférable de ne les faire « travailler » qu'à partir de l'âge de puberté, à cause du plus grand raffermissement de leurs parties anales. Vous comprendrez facilement, plus tard, pourquoi je préfère opérer sur des sujets atteints d'hémorroïdes, comme vous. Cette infirmité facilite énormément la transformation et l'embellissement de l'anus, et augmente, en même temps, la sensibilité de toute cette région. Sachez donc que vous n'avez plus d'hémorroïdes, mais, à leur place, un vagin de chair vivante, où vous trouverez la même source de plaisirs que la femme. »

Je ne pus répondre à ce discours infâme que par un sanglot de honte et de fureur. Me considérant d'un air dédaigneux, le vil personnage, là-dessus, se leva et me laissa ruminer ma déchéance.

Je restai couché, accablé et sans forces. Je sentais bien, maintenant, que j'étais irrémédiablement dans les mains de ces misérables, sans aucune chance de pouvoir leur échapper. Comment m'y serais-je pris, du reste ?



Je ne pouvais pas marcher, je ne connaissais pas les sorties du souterrain et, en fuyant dans la ville, j'aurais été vite rattrapé. A bien réfléchir, mon sort me parut même meilleur que celui des autres blancs de sexe masculin, internés dans cette ville chinoise. D'après ce que l'on m'avait raconté à Frisco, la plupart d'entre eux devaient travailler durement dans les carrières et aux pompes d'eau, et ils étaient, par surcroît, aveuglés afin de rendre toute fuite impossible. Et je songeai, avec indignation, à la trahison de mon collègue chinois de la banque, qui devait être un pourvoyeur de victimes pour cet antre. Je résolus donc de me tenir tranquille, pour le moment, et d'attendre une occasion favorable pour m'enfuir. Une fois en haut, je saurais bien, avec l'aide de la police, retrouver le docteur et ses complices. J'espérais encore que, revenu à Frisco, il me serait possible, avec le concours d'un honnête chirurgien, de réparer les outrages qu'on avait fait subir à mon pauvre corps. Peut-être réussirait-on à lui rendre son état primitif ! Malheureusement, la suite de ma lamentable aventure montra combien mes espoirs étaient chimériques.

Dès le lendemain commença une nouvelle phase de mon odyssée. De bonne heure Kin-fo et ses aides entrèrent dans la salle et, sans autres explications, me firent prendre un bain. Puis ils me rasèrent soigneusement toutes les parties poilues, à l'exception de mes cheveux et des broussailles sexuelles. Ceci fait, on m'enduisit les endroits rasés d'un onguent, qui, prétendit le bourreau, rendrait impossible à l'avenir toute poussée. Furieux d'être ainsi privé de mes moustaches naissantes, dont j'étais fier, je protestai en me débattant, aussi bien que possible. Alors Kin-fo, sans dire mot, me fit tenir par ses aides et m'allongea quelques gifles retentissantes. Lorsque, rouge de honte et de douleur, je baissai la tête, il dit avec mépris : « Un *Sian-Kon* n'a pas le droit de récriminer contre ses maîtres ! »

Bientôt, je fus repris par une assez forte fièvre due à l'effet de cet onguent anticapillaire ; elle dura plusieurs jours. Néanmoins, chaque matin on répétait la même application sur mon corps affaibli, et cela pendant dix jours. Mes cicatrices étaient maintenant tout à fait fermées, grâce à d'habiles pansements et à un repos prolongé. Par mon alimentation liquide qui durait toujours, mon ventre était devenu creux, ce qui répondait exactement au désir du médecin-bourreau. « Un *Sian-Kon* de marque, disait-il, doit avoir un ventre de jeune fille, lisse et plutôt creux que plein. »

Vers le commencement de Février, (j'étais déjà captif depuis un mois) mon bourreau m'annonça un changement de régime : « Petit mignon, me dit-il, en se frottant les mains et en me tutoyant pour la première fois, c'est à partir de maintenant que va commencer la transformation radicale de ton corps. Tout ce que nous avons fait jusqu'ici n'était que préparation. L'état creux de ton estomac et de tes intestins va nous permettre de donner une forme gracieuse à ta taille qui, ainsi que chez tout *Sian-Kon*, doit être une taille de guêpe. Cette sorte de jeunes veaux, cela est naturel, doit aspirer le plus possible à ressembler au modèle féminin. C'est aussi dans ce but que j'ai greffé sur tes hémorroïdes un superbe vagin de jeune truie forte et saine. Avec la guérison et l'enracinement définitif de la greffe te viendront des sensations érotiques spéciales. Tu m'en diras des nouvelles, petit gredin ! Ce qui, en outre, contribuera à te donner un air féminin ce sera le changement de voix, qu'à ta guise, tu pourras rendre masculine ou féminine. J'ai opéré tes cordes

vocales à cet effet et tu m'en sauras gré plus tard. » Tout en me donnant ces explications abominables le personnage ricanait d'un air que je trouvais sinistre.

Alors, je ne pus m'empêcher de lui demander, d'une voix tremblante d'émotion contenue, ce qu'il comptait encore faire de moi. Il me répondit par un discours médico-technique, qui me prouva sa parfaite connaissance en ces matières :

« Tu comprendras, mon petit, dit-il, que moins on absorbe d'aliments, moins l'estomac et les intestins ont à travailler. En les privant d'un labeur assidu pendant un laps de temps plus ou moins long, ils finissent par se rétrécir et s'amoindrir progressivement. C'est précisément ce que je veux obtenir dans ton cas ; ta nourriture est dosée à cet effet. Nous n'obtiendrons une taille vraiment svelte et un ventre harmonieux que par ce moyen. En outre, deux de tes côtes inférieures, de chaque côté, devront aussi être renforcées par pression, pour donner à ta taille tout l'amincissement voulu. A cet effet, on va, dès maintenant, mêler à tes aliments une nouvelle drogue qui assouplira les os et les articulations de ton corps. On pourra alors réduire aussi tes extrémités, trop grossières et masculines. Si cette drogue provoque ce que j'en espère, nous aurons fait un joli pas en avant dans ta transformation. »

D'abord anéanti par ces terribles révélations, je fus pris d'une rage subite et, malgré ma gorge encore faible, me tordant sur mon lit, de douleur, je me mis à injurier le misérable de toutes mes forces. Je lui criai les pires insultes, le menaçai de la police américaine et exigeai de lui mon relâchement immédiat. Mais ma colère impuissante n'eut d'autre résultat que de le faire rire et il continua, en haussant le ton : « Tout doux, jeune citoyen de la Nouvelle-Orléans, il est inutile de t'égosiller de la sorte. Songe que cela ne te sert à rien ici, car tu es entièrement en mon pouvoir. Tu devrais, au contraire, me savoir gré de t'avoir ménagé de la sorte, jusqu'à présent. Rien ne m'empêchait de te faire toutes ces opérations sans t'endormir. Tu dois bien savoir que les bourreaux n'ont point cette habitude envers leurs patients. Voilà bien l'ingratitude humaine ! On est bien traité, dorloté et on vous remercie par des insultes. Mais je vais te prouver que je puis changer de manière d'agir à ton égard ! Je vois que ta gorge va mieux, et que tu peux parler haut. Je ne serais pas fâché de constater si, en criant, ta voix est devenue féminine. »

Epuisé par ma fureur et mes efforts, je fermai les yeux sans répondre. Mais il continua : « Sache aussi, braillard, que je pouvais très bien te faire eunuque, comme le sont tes infirmiers. Cela n'aurait nullement empêché le travail de ton derrière. Mais, pour des raisons que tu comprendras plus tard, je préfère te laisser ton sexe circoncis, me réservant de te le réduire petit à petit. Nous allons maintenant te corseter, pour aider la réduction de tes organes intérieurs. » Pendant que Kin-fo pérorait, les deux aides avaient tout préparé pour les nouvelles tortures qu'il voulait m'infliger. La salle d'opérations, outre mon lit et la baignoire, contenait en effet, nombre d'appareils dont je ne m'expliquais pas l'utilité. C'est là que se déroulèrent toutes les péripéties du martyre qu'on me fit subir, à partir de ce moment. Lieu infâme où, par des pratiques plus infâmes encore, on fit de moi un être vil et méprisable.

Sur un signe du bourreau, ses aides me saisirent et, malgré ma résistance affolée, me portèrent vers une barre fixe dans un coin de la salle. Ils m'attachèrent, les mains fermées, sur cette barre, de façon que mon corps se trouvât suspendu à dix centimètres du sol. Les pieds liés

pour empêcher mes gigotements, le poids de mon corps accentuait la longueur et l'amincissement de ma taille pendante et de mon ventre creux. Alors Kin-fo s'approcha, tenant à la main un corset en acier brillant, d'une forme spéciale. Il en enserra mon corps distendu, exactement au-dessus des hanches, jusqu'à la base de mes seins. Ce corset était garni intérieurement d'un tissu spongieux, absorbant la transpiration et augmentant l'adhésion. Il se fermait par derrière au moyen de vis pouvant être serrées à volonté, — ainsi que, malheureusement, je devais m'en apercevoir bientôt. Comprimé impitoyablement dans cet étau, je me mis à geindre, prétendant ne pouvoir respirer. A quoi le bourreau répondit en riant : « Pour être beau, il faut savoir souffrir. Nous ne t'avons du reste, serré que le premier cran, en considération de ton état de faiblesse générale. Tu en verras bien d'autres plus tard. » Suffoquant, j'ouvrais la bouche pour aspirer le plus d'air possible ; je ne pouvais presque plus parler. Sans s'occuper de mes soupirs angoissés, les aides me détachèrent et me posèrent sur pieds. La respiration courte et oppressée, j'essayai de faire quelques pas ; mais, bientôt, de faiblesse, je tombai sur les genoux. Alors Kin-fo, qui s'était muni d'une courte lanière en cuir huilé, épaisse, mais très souple, m'empoigna par les cheveux, devenus assez longs depuis ma captivité, et coiffés en queue de cheval, à la chinoise. Malgré ma résistance désespérée, mais bien amoindrie par la gêne du corset, il me traîna au milieu de la salle. Introduisant ma tête entre ses grosses jambes, il souleva et enserra ma taille gainée d'acier entre ses cuisses. Ma tête et mon avant-corps, plus lourds, s'inclinaient vers le sol, sur lequel je fus obligé de m'appuyer des deux mains afin de ne pas avoir la tête en bas, tandis que tout mon arrière-train gigotait désespérément en l'air. Et alors commença ma première fustigation d'esclave à laquelle, encore aujourd'hui, je ne puis songer sans frémir, car elle marqua le début de ma déchéance physique et morale.

Vigoureusement et méthodiquement l'homme cinglait mes fesses, mes cuisses et, spécialement, mes parties anales. Je ne pus bientôt plus résister à la douleur et me mis à geindre de plus en plus fort, malgré ma respiration écourtée. Finalement je me mis à crier de douleur ; non avec mon son de voix habituel, mais d'une voix tellement haute et étrange que j'en fus étonné moi-même. Kin-fo, lui, continuait à me battre joyeusement en criant : « Voilà qui est réussi ! Quel admirable *Sian-Kon* tu feras, petit coquin ! Continue toujours, cela m'est doux aux oreilles ! » Et je continuais à crier et maintenant aussi à supplier sur tous les tons, hauts et bas : « Oh ! la la, oh ! oh ! oh !, que ça fait mal, je veux obéir, oh ! pitié, cessez Monsieur le docteur, je ne serai plus récalcitrant, aïe ! aïe ! » Enfin, il me lâcha et, me traînant devant une glace, il me montra mes fesses cramoisies. Je vis alors, pour la première fois, le vagin anal qu'il m'avait greffé sur les hémorroïdes. Une honte et un dégoût immense m'envahirent devant cette excroissance proéminente, d'aspect indécent. Et, en pleurant, je me cachai la figure dans les mains.

Remis dans mon lit, j'eus le loisir de réfléchir sur mon malheureux sort. Je me trouvais maintenant humilié dans mon honneur masculin. Une seule correction vigoureuse avait eu raison de ma dignité, au point de m'abaisser à supplier un infâme chinois. Je me sentais affaibli de corps et d'âme, et désormais prêt à me plier à toutes les exigences de mes tourmenteurs, plutôt que de subir encore d'autres tortures et d'autres mauvais traitements.

Pendant quelques jours je fus gisant, sans force et sans courage, sur ma couchette, ne m'habituant que lentement à respirer dans l'étau qu'on me forçait à garder jour et nuit. Par sa pression continue il aida effectivement, je m'en aperçus par la suite, à réduire mes organes intérieurs. Je commençai bientôt aussi à ressentir l'effet de la drogue mêlée à mes aliments qui consistaient maintenant, en outre du lait, du bouillon et des œufs, en viande crue, hachée, pour me refaire des forces. Une lassitude lourde m'envahit et je restai immobile et hébété, à moitié inconscient. Toutes mes côtes, et tous mes membres me faisaient mal au moindre contact, car la potion agissait surtout sur le système osseux. Elle semblait aussi, jointe à mon perpétuel désœuvrement, autant qu'à ma nourriture plus fortifiante, avoir la propriété d'éveiller mon sexe ; car j'étais jeune, et la nature réclamait ses droits. Le vagin qu'on m'avait greffé, lui aussi, depuis la fustigation corsée qu'il avait subie, et qui l'avait gorgé de sang, m'occasionnait des démangeaisons presque intolérables. Preuve concluante de son adaptation à mon système veineux, selon Kin-fo.

Les deux infirmiers qui m'épiaient continuellement, avaient sûrement dû raconter cela au docteur, car, un beau matin, il m'annonça que, pour dompter un peu mes idées folichonnes, il allait réduire mon sexe masculin. « Vu tes prédispositions actuelles, dit-il, j'avance cette petite opération qui, de toute façon, devait être pratiquée un jour ou l'autre. Elle aura l'avantage, tout en changeant le cours de ton érotisme, d'améliorer ta voix de soprano car, plus le sexe masculin est petit, plus la voix devient féminine. Il faut que ta verge devienne aussi minuscule que celle d'un garçonnet de six mois. » Je pleurai de rage impuissante, en entendant ces révélations abominables.

C'est vers la fin Février que le misérable me mit l'appareil qui, petit à petit, devait me rendre inapte à l'amour direct sans néanmoins m'en abolir la sensation. Lié sur la table d'opération, je subis les manipulations suivantes : Un anneau de fer aimanté me fut rivé à la base de la verge, entre cuir et chair. Sur cet anneau s'appliquaient d'autres anneaux, un aimanté alternant toujours avec un anneau simple. Ils allaient, en diminuant de circonférence, jusqu'au bout de la verge. Sur le dernier des anneaux aimantés s'appliquait un petit bec par lequel devait s'écouler l'urine, en jet. Cet ingénieux dispositif devait rendre impossible toute érection. Au fur et à mesure de la diminution progressive du membre, on devait employer des anneaux de plus en plus étroits, en nombre de plus en plus restreint, jusqu'à ce que la réduction projetée fût atteinte. Inutile d'expliquer, que, grâce à cette cuirasse, tout emploi de l'organe devenait impossible. On profita de l'occasion, pour me resserrer mon corset d'un cran, et c'est pantelant et geignant lamentablement que je fus reporté sur le lit.

A la longue, ma position couchée s'avéra comme contraire à ma santé. Kin-fo s'en rendit bien compte en constatant, un jour, que toute la peau de mon dos et le côté antérieur de mes cuisses commençait à rougir et à s'ulcérer. Alors, il résolut de me donner du mouvement, — mais à sa manière. « Il faut profiter, me dit-il, de l'état de souplesse de tes os et articulations pour t'enseigner divers tours et danses que tout *Sian-Kon* « bien élevé » doit connaître. Mais, au préalable, afin que, par les efforts, tu n'abîmes pas tes pieds et tes mains, nous allons te les bander. »

Ainsi fut fait dans le courant des premiers jours du mois de Mars. A la gêne du corset et du sexe engainé s'ajouta encore celle des bandelettes de cuir souple ; les mêmes qu'on employait pour les petites chinoises de l'ancien régime, afin de réduire leurs pieds à l'état de moignons.

Kin-fo, pour mettre de la régularité dans mes exercices, établit un programme journalier, qui, dorénavant, devait être strictement observé. Le voici : lever à 8 heures ; de 8 heures à 10 heures, exercices acrobatiques ; de 10 heures à 12 heures, toilette, etc... ; à midi, déjeuner.

Après midi : jusqu'à 3 heures sieste ; de 3 heures à 5 heures, danses et autres exercices ; à 6 heures, souper et repos.

C'est à partir de ce mois de Mars que commença une vraie vie d'enfer pour moi. Dès le premier jour, mes deux gardiens-bourreaux, qui s'étaient chargés de mon dressage, me firent lever à l'heure indiquée. Puis, vêtu du corset toujours bien serré, les pieds et les mains bandelettés, le sexe engainé et les cheveux tressés à la chinoise, ma première leçon commença. Sous la menace constante du fouet, — ils avaient en main les mêmes courtes lanières de cuir que leur patron, — ils m'enseignèrent d'abord le *Kotao*, le fameux salut servile chinois, qui consiste à se jeter à plat-ventre à terre et à toucher de son front la poussière. Ils me forcèrent même à leur embrasser les pieds. Cinglé féroce, je m'y résignai.

Ensuite je dus, sur un tapis épais, me plier aux exercices d'assouplissement préparatoires. Mouvements divers des bras et des jambes ; grenouille, — qui consiste à marcher en sautant sur les mains, les pieds croisés derrière la nuque ; — érection alternative des jambes contre le mur, — qui est une préparation pour la danse et le petit et grand écart. Enfin la marche sur les mains, avec repos sur les avant-bras, fesses hautes, cuisses jointes ou écartées, reins cambrés, et les pieds posés à plat sur la tête ou sur les joues, à la japonaise.

J'avais une peine énorme à faire tous ces exercices à cause de mon corset si serré. Mais sous les rudes fouettées que je subissais presque continuellement, je surmontais ma lassitude, pour faire de mon mieux. Selon la recommandation de Kin-fo, on ne me donnait des coups que sur les fesses, les hanches et les cuisses, — pour les faire enfler, disait-il. Lorsqu'un membre ne voulait pas se plier à la position voulue, on l'y forçait en le maintenant dans l'attitude nécessaire, au moyen d'un jeu de poulies à câbles de caoutchouc. On le massait à l'huile, et on le faisait recommencer. Aussi, durant ces deux heures, la salle retentissait de mes cris de supplicé. L'exercice qui me valut le plus de coups, fut la danse mimique sur les mains. C'était, à ce qu'il paraît, une des exhibitions les plus goûtées dans les bordels de Hao-Dah-Toungtsé. Au début, j'eus beaucoup de difficultés à me tenir en équilibre, mes bras n'étant pas assez forts pour porter le poids de mon corps, et pour marcher sur les mains en faisant une mimique infâme avec les jambes. Cette pose devait faire valoir mon vagin anal dans tout son épanouissement provocant. Grâce à la fréquence de mes exercices, je réussis finalement à faire tout cela ; mes bras se fortifiant, petit à petit, par leur travail assidu. Et puis il y avait le fouet stimulateur, remède suprême à toutes mes lassitudes et incompréhensions. Plus tard, je réussis même les bonds sur une ou deux mains, ainsi que le tournoiement sur une main.

Tous les jours je faisais ma sieste fourbu de fatigue et d'essoufflement. Heureusement que ma nourriture mi-hachée et mi-liquide était très substantielle, sans quoi je n'aurais pu résister à toutes



ces épreuves. Grâce à ma jeunesse et ma constitution robuste, qui m'avaient aidé à résister victorieusement à toutes les opérations, je m'habituai, petit à petit au travail qu'on m'imposait si sévèrement. L'assouplissement de mes membres, dû à la drogue, m'aidait beaucoup à réussir toutes les dislocations. La nuit, le derrière toujours encastré dans le trou du lit, je dormais bien tout de même. La fatigue de la journée apaisait maintenant mes désirs. Mais, au cours de mes exercices, mon excitation ne faisait que croître avec les frottements qui, nécessairement, se produisaient. Mes parties sexuelles, pendant mes trémoussements, devenaient de plus en plus irritables et sensibles ; mon vagin artificiel, surtout, enflait et s'affermissait, — au grand contentement de King-fo. Il m'arrivait d'avoir des pollutions involontaires. Le docteur, informé du fait, se contentait de sourire en me tapotant les fesses !

Dès lors, c'est avec un peu de plaisir que je pris mes leçons ; si seulement on ne m'avait pas tant fouetté. Mais les deux bourreaux-eunuques, probablement jaloux de ma virilité, pour se venger, continuaient à me martyriser de toutes façons.

Ils en eurent, du reste, encore davantage l'occasion lorsque, aux exercices acrobatiques du matin, furent ajoutées les leçons de danse de l'après-midi ; ce qui eut lieu à partir du mois d'Avril. En même temps, Kin-fo résolut d'appliquer un régime spécial à mes seins qui, à son avis, avaient été trop négligés jusqu'alors. On se rappelle que, lors des opérations, il avait greffé des coussins de graisse vivante sous mes tétons. Ces coussins s'appliquaient exactement sur le rebord supérieur du corset d'acier ; ils haussaient donc mes boutons de jeune homme. Mes seins, ainsi, étaient haut placés et, par un raccordement, également opératif, se rattachaient directement au grand muscle antérieur de l'épaule. Mais il paraît, tout de même, qu'ils n'avaient pas encore acquis une forme suffisamment féminine...

Un matin d'avril, Kin-fo introduisit deux jeunes japonaises dans la salle, et me les présenta comme mes futures dresseuses au travail amoureux. Mitsou et Moutsi étaient des petites mousmées au service personnel du médecin-bourreau. Très petites de taille, — elles ne m'allaient qu'à l'épaule, — elles étaient gracieuses et avaient l'air éveillées et effrontées. Debout, devant elles, dans mon accoutrement indécent, je baissais la tête, gêné, tandis qu'elles riaient, et faisaient des remarques, entre elles, en japonais. Tout à coup je sursautai à la voix du maître : « Allons, espèce de malappris, fais le *Kotao* à ces demoiselles », cria-t-il, en m'allongeant un coup de pied sur les fesses. Et rouge de honte, je dus obéir.

Entre temps les aides avaient fixé à des crochets du plafond un support plat, en toile, percé de deux trous. Ils m'y étendirent sur le ventre et la poitrine, en m'introduisant les seins dans les deux trous préparés. Mes jambes pendaient en arrière, à partir du bas-ventre. Pour obtenir un arrondissement suffisant des cuisses, on m'attacha les semelles l'une contre l'autre ; pour faire bomber les seins, on me lia les bras sur le dos, en équerre. Ma tête pendait librement, de l'autre côté de la toile. L'une des petites dresseuses, après avoir ôté son kimono, s'assit nue sur ma nuque, face à mon derrière, et se croisa les jambes sur mon dos corseté. L'autre prit place sur un tabouret placé sous ma figure.

La surcharge, provoquée du côté de ma tête par le poids de la donzelle, eut l'effet immédiat de soulever tout mon train d'arrière presque à la hauteur de sa figure, tandis que mes seins étaient

pressés avec force à travers les trous. Aussitôt la fille assise en dessous se mit à les tirer à elle de toutes ses forces, ce qui me fit gémir de douleur. Alors, sur le rythme d'un chant qu'entonnèrent les deux femmes, l'une commença avec ses mains enduites d'une graisse spéciale, à me traire les tétons comme à une vache. L'autre, sur mon dos, de son médius ganté de caoutchouc, graissé également, poussait du même rythme dans mon fondement. Alors la voix de Kin-fo s'éleva, m'ordonnant de serrer et de desserrer mon anus selon les intonations de la mélopée. Quand je ne serrais pas assez fort, ou si je manquais la mesure, la japonaise me cinglait les fesses et les cuisses avec la courte lanière que je connaissais si bien. La trayeuse, elle, ne se gênait pas pour me gifler. C'est, du reste, elle, qui me faisait le



plus souffrir. Par de savantes tractions elle m'allongeait mes tétons de plus en plus en sens oblique, vers la figure, car il s'agissait de me confectionner des nichons pointant vers en haut. A la fin de cette procédure, qui durait au moins une demi-heure, épuisé et énervé au possible, je haletais d'excitation. Et ce martyre se renouvelait toutes les après-midi !

Après, c'étaient les deux bourreaux-eunuques qui s'emparaient de mon pauvre corps dolent pour m'enseigner un nouveau tour d'acrobatie : la flexion du torse en arrière, la tête frôlant le plancher. Puis lorsque mon corps torturé eut atteint la flexibilité nécessaire, suivirent les sauts en avant et en arrière, jusqu'à en perdre haleine.

En même temps, on commença à m'enseigner les trois danses que tout *Sian-Kon* devait connaître à Hao-Dah-Toungtsé. C'étaient : la *bibasis* grecque, le *cancan* français et le fameux *piss-dance*, d'invention chinoise, en vogue dans tous les bordels pédérastes de la caverne. Pour ces danses, — la première fois depuis ma captivité, — on m'habilla ; si ce qu'on me mit peut s'appeler un habillement. On attachait à l'extrémité inférieure de mon corset métallique, au moyen d'agrafes fixées dans des trous préparés à cet effet, une petite jupe en oripeaux de couleurs diverses, qui ne m'allait qu'à mi-cuisse. Et Kin-fo de dire, tandis que ricanaient ses aides et les japonaises : « Regarde-toi, jeune présomptueux ! N'as-tu pas l'air d'une fille, comme ça ?



Soumise, s'entend ! Je veux le croire dans l'intérêt de tes intéressantes fesses ! Ce n'est, d'ailleurs pas pour ménager ta pudeur qu'on t'a mis ce jupon, mais pour te rappeler constamment ta modeste condition. Il te permettra, en outre, de faire valoir tes grâces provocantes ! » Frémissant d'indignation, je me cachai le visage dans les mains, pleurant de honte et de rage sous cet accoutrement plus indécent que la nudité complète.

Qu'on se figure l'aspect tout à la fois grotesque et humiliant que j'avais : deux globes, entourés de bandelettes, sortant de la poitrine ; un corset métallique amincissant ma taille de façon outrée ; en dessous, mon sexe masculin étrangement haussé entre les cuisses avec, au milieu, son petit tube de métal brillant. Aux mains et aux pieds les bandelettes de cuir, auxquelles j'avais fini par m'habituer un peu pendant les tours d'acrobatie, mais qui, pour la danse, allaient de nouveau me faire souffrir. Mes cheveux étaient coiffés de manière à me donner l'air d'une fille de bordel. Durant ces deux derniers mois ils avaient poussé d'autant plus vigoureusement, que toute villosité de mon corps avait été irrémédiablement détruite par l'onguent déjà mentionné, — à l'exception des broussailles du pubis. Ma chevelure me tombait, dénouée, presque aux épaules. Soigneusement peignée et lissée par les japonaises, elle était nouée au sommet de la tête en un gros nœud, à partir duquel la touffe flottait en queue de cheval. Sur le front, on m'avait fait une rangée de frisons dits « à la chien », pour accentuer encore mon air équivoque. Mes bras, mon buste, mes cuisses, mes jambes, — tout mon corps, — étaient d'une blancheur mate, due autant au manque de lumière solaire, qu'aux pommades et onguents divers dont on m'enduisait journellement. J'avais donc, extérieurement, tout à fait l'aspect d'une fille, ce qui me vexait d'autant plus que mes paupières inférieures, cernées de bleu par les tortures et les fatigues journalières, renforçaient cet aspect, en me donnant l'air d'avoir eu mes règles.

C'est dans cet attifement qu'on me fit, dès lors, gigoter éperdument sous les cinglées, un tambourin à la main. Le son aigre d'une flûte chinoise donnait le rythme, que je devais marquer au moyen du tambourin ou des castagnettes. Pour accompagner mes mouvements chorégraphiques on m'enseignait aussi des chansons chinoises au texte ignoble, avec les gestes obscènes de rigueur dans les bordels de Hao-Dah-Toungtsé. Mais je ne pouvais danser longtemps sans tomber à terre, complètement hors d'haleine ; surtout dans la *bibasis*, où le danseur nu doit se frapper les fesses par derrière, avec les talons, et cela sans manquer la mesure accélérée. Le *cancan*, également, avec le lancement vertical, en avant des jambes et des cuisses, m'épuisait rapidement. Il n'y a que le *piss-dance* qui me donnait un peu de répit. Pour cette abominable exhibition on me faisait boire, avant la leçon, un thé spécial, activant l'urination. La danse elle-même consistait en une série de gestes obscènes, qu'on m'obligeait de faire, une tasse à la main. Sur les modulations de la flûte, et en m'accompagnant d'un chant éhonté, je devais, avec des gestes gracieux, mais canailles, soulever ma jupette et pisser à petits jets rythmiques dans le récipient, tout en montrant, par moments, mon vagin anal de façon provocante. Les premières leçons, vu ma gêne instinctive, surtout devant les deux femmes, me valurent des raclées soignées. Mais bientôt la peur atroce que j'avais de mes bourreaux qui me mettaient les fesses à sang, me fit exécuter à souhait cette chorégraphie d'un nouveau genre. Je vis que le meilleur était encore de me montrer aussi gracieux que possible car, quoique eunuques, les deux

sacripants n'étaient pas insensibles aux charmes féminins. Je m'ingéniais donc à leur sourire, à leur lancer des baisers, des regards fripons ou langoureux, les yeux en coulisse. Était-ce possible ? Moi, qui naguère méprisais les grâces des histrions ! Mais ceux qui déjà ont tordu leurs reins sous l'impitoyable fouet, me comprendront.

Comme ces leçons avaient lieu régulièrement l'après-midi, après la manipulation de mes seins, j'y étais préparé par une très vive excitation des sens. Mais, avant tout, c'étaient les coups de lanière et de cravache qui me stimulaient le mieux. Mes cuisses, fesses et hanches ne déroutaient et ne désenflaient pour ainsi dire plus. C'était ce que voulait Kin-fo, car pour pouvoir me placer, plus tard, avantageusement, il fallait, disait-il, que j'eusse tout à fait l'aspect d'une femme à hanches proéminentes, grosses cuisses et derrière pointu, mais bien fourni.

Durant les mois d'avril et de mai, tous les jours, invariablement, je dus faire de l'acrobatie et me trémousser comme danseur. On avait, pour empêcher le glissement du corset d'acier, mis sur mes épaules des attaches, — bandes de cuir se refermant par une boucle. Mais, en réalité, ce n'eût pas été nécessaire, car ma taille était déjà si amincie, que mes hanches saillantes s'opposaient au glissement de l'instrument de torture. Je sentais bien, maintenant, que mes organes intérieurs : estomac, intestins, foie et poumons, commençaient à diminuer par l'effet de mon régime et de la pression continue de ma cuirasse métallique. Une autre particularité me frappa. Lors de ma capture, j'étais encore en pleine croissance. Mais depuis que j'étais enfermé dans cette caverne, je n'avais plus grandi d'un centimètre. Kin-fo, que je pris le courage de consulter un jour, à ce sujet, me confia que cet arrêt était dû à la drogue qu'on me faisait prendre pour mon assouplissement général. Il ajouta, que je ferais bien de m'accoutumer à l'idée de ne plus grandir du tout, l'effet de la potion étant définitif et inchangeable. Que, du reste, ce n'était pas la coutume de fabriquer des *Sian-Kon* géants, et que la taille d'un mètre soixante-cinq centimètres que j'avais à mon arrivée était très suffisante.

En réfléchissant, pendant mes heures de repos, à mon affreuse position, je constatais à quel point je me trouvais à présent abâtardi et efféminé, moi, jeune homme autrefois fier, vigoureux et avancé pour son âge. Mon caractère aussi avait changé ; j'étais devenu timide, renfermé et peureux, comme un pauvre animal battu. Car tout manque de respect, et tout manque d'application était aussitôt châtié sévèrement par mes maîtres et maîtresses jaunes.

Ainsi que me l'avait annoncé Kin-fo, après ses opérations, mes désirs sexuels commençaient maintenant à changer de cours. Probablement à cause de mon nouveau sexe anal, — car la chose avait tout à fait l'apparence d'un véritable sexe, — j'éprouvais des sensations, et j'avais des idées étranges inconnues à moi jusqu'alors. Le vagin greffé s'était maintenant entièrement adapté à mon corps, non seulement physiquement, mais aussi psychiquement. J'avais continuellement des démangeaisons à mes parties anales, comme celles qu'on éprouve après une crise hémorroïdale aiguë ; sensations érotiques et douces qui s'accroissaient lorsque je caressais ces parties d'un frôlement léger. Bref, je commençais à avoir l'impression, confuse encore, d'être femme. A cela contribuait probablement l'amenuisement progressif de mon propre sexe qui n'avait plus, déjà, que la dimension de celui d'un garçonnet de dix ans. La cuirasse métallique, rétrécie de temps en temps, l'entourait de plus en plus étroitement. Les testicules, haut placées entre les cuisses, me

semblaient moins volumineux. Kin-fo les avait-il réduits aussi, ou était-ce encore un effet de la drogue ? Mais, malgré cela, leur élévation me gênait un peu, en marchant, et j'avais dû adopter une démarche spéciale, pour ne pas les frôler. J'écartais les cuisses en soulevant mon derrière et en rentrant mon ventre ce qui, à la grande joie de mes tourmenteurs, me donnait une démarche et un dandinement féminins.

Mes facultés amoureuses n'avaient diminué en rien, et je comprenais maintenant pourquoi le docteur ne m'avait pas castré. Mon érotisme masculin se muait lentement en érotisme féminin. Les japonaises s'y appliquaient, du reste, par toutes sortes de pratiques sur mes sens. Souvent, après mon trayage, elles s'isolaient avec moi dans la chambre où se trouvaient leurs couchettes. Sous les coups de leurs lanières, et la menace de me faire fustiger encore par les aides-bourreaux, elles m'apprirent à les caresser de toutes façons. Elles me dressèrent et me harcelèrent si bien, qu'à la fin, je ne fus plus qu'un humble chien, soumis à leurs désirs les plus extravagants. Chose étrange, je prenais goût à leurs turpitudes, que je trouvais tout de même plus agréables que les mauvais traitements de mes dresseurs chinois. Ma mentalité devenait celle d'une fille de joie. Certaines particularités me faisaient, en outre, ressembler à une fillette peureuse. Par exemple, celle d'uriner de peur nerveuse ; ce qui m'arrivait parfois durant mes exercices. C'était, naturellement, un prétexte qu'exploitaient mes tortionnaires pour me tanner la peau des fesses, à tour de rôle. Alors mes cris aigus de fille, et mes supplications retentissaient, accompagnés de leurs rires de brutes.

Par suite de ces ignobles fouettées, mon postérieur enflait à vue d'œil. Les cellules, gonflées par l'incessant afflux de sang, se développaient énormément. Ma croupe avait déjà la forme d'un derrière pointu, et mes cuisses prenaient des rotondités de jeune fille bien en chair. Mon ventre, par l'effet du régime nutritif demeurait plat. Le corset était maintenant à son avant-dernier cran ; je m'en apercevais bien à mon essoufflement durant le travail. Au repos, j'étais déjà tellement habitué à avoir la taille serrée que je n'en souffrais presque plus, du fait de l'adaptation de mes poumons et autres organes intérieurs. Mes seins, par suite de leur massage journalier et de leur bandage, étaient saillants. Longs d'environ six centimètres, ils s'incurvaient légèrement vers en haut, ce qui prouvait l'habileté de mes masseuses japonaises. Mes extrémités, serrées toujours plus étroitement dans leurs bandelettes, avaient diminué considérablement. Bref, ma métamorphose faisait de grands progrès, à la joie non dissimulée de mon maître.

Après trois mois d'exercices journaliers, je commençais, vers la mi-juin, à savoir passablement les tours et danses qu'on m'enseignait de façon si barbare. Kin-fo résolut alors d'ajouter à mon rude travail quotidien un nouveau dressage, d'un genre tout à fait spécial, en vue de ma future condition. Il s'agissait, mon érotisme féminin ayant fait de notables progrès, de m'inculquer les notions amoureuses que tout *Sian-Kon* doit posséder à fond, c'est-à-dire, le glottisme et la pédérastie.

A cet effet, l'abominable chinois s'était procuré un jeune porc mâle, qui fut soigneusement lavé et pansé. Puis on l'attacha, les quatre pattes écartées, et le dos sur un divan bas. Ce jour-là, on me conduisit « au mâle », comme dirent les aides-bourreaux, en riant : « Ton premier client »,

ajouta Kin-fo. Les mousmées, présentes aussi, semblaient se réjouir prodigieusement du spectacle en vue.

Rouge de honte, en entendant les ordres précis, mais dégoûtants, que me donnait le bourreau-chef, j'essayai timidement de faire une protestation suppliante. Mais, mal m'en prit, car, immédiatement, Ling m'enserra la taille entre ses cuisses et m'administra une sévère fouettée sur les fesses et sur le vagin « pour me rendre plus amoureux », dit Kin-fo avec mépris. Le derrière cramoisi, et pleurant de douleur, je commençai alors, gauchement, à faire les caresses que m'avaient enseignées les japonaises. Lorsque je ne m'appliquais pas suffisamment à la besogne, ou bien quand je semblais hésiter un peu, aussitôt une nouvelle cinglée me faisait crier de douleur et il me fallait recommencer, malgré la fatigue de ma langue. Tous les jours suivants, à la même heure, je dus prendre ma leçon, et bientôt je sus besogner de façon satisfaisante. En même temps, on m'enseignait les mots d'amour chinois que je balbutiais en sanglotant, le derrière en feu.

Quelque temps plus tard, Kin-fo jugea le moment venu de me faire faire un premier essai de mon sexe artificiel. Je fus étendu, cuisses bien relevées, « comme une femme amoureuse » devant le porc. On avait attaché la gueule de la bête, et ses quatre pattes étaient tenues chacune par un aide, ou une japonaise. Je dus subir son assaut, son groin en face de mes lèvres. Comme j'hésitais à commencer cette bestialité révoltante, des coups de cravache me cinglèrent la figure et je me résignai à obéir.

Kin-fo s'exclama alors, triomphant : « Ah, mon gaillard, je te tiens maintenant, te voilà bien devenu fille ! Une pucelle violée n'agirait pas autrement que toi ! » Je restai longtemps couché, sans force, et on dut me ranimer avec un cordial.

Après cette première séance, je fus pris d'abord d'un immense dégoût de moi-même. Mais, rapidement, cette honte pudique disparut et je finis par prendre goût à l'horrible chose.

A la fin du mois de juin, mon terrible tourmenteur me dit inopinément : « Mon petit mignon, comme te voilà devenu une parfaite amoureuse, et comme ton corps me paraît suffisamment préparé et entraîné, il nous faudra maintenant songer à ton placement. Il ne nous reste plus que quelques jours avant le 1<sup>er</sup> juillet, date à laquelle a lieu un important marché d'esclaves dans notre caverne. Je compte t'y conduire, et nous allons profiter de ces quelques jours pour parachever ton dressage afin de pouvoir te présenter dignement aux acheteurs et amateurs. »

Une dernière fois, j'essayai d'attendrir le monstre et le priai, bien humblement, de me rendre la liberté. Mais il me rit au nez et se moqua de moi, en ces termes :

« Crois-tu, nigaud, que j'aie dépensé toute cette peine, opérations, dressage et le reste sans l'espoir d'un profit pour moi ? Es-tu bête, de me demander pareille chose ! Je veux, au contraire, te vendre le plus cher possible. Peut-être qu'un patron de bordel chic y mettra le prix. Mais, entre nous, je préférerais qu'un amateur riche tombât amoureux de tes charmes. Cela me rapporterait plus et toi, petit coquin, tu n'aurais pas à t'en plaindre non plus. Nous avons ici de riches mandarins et négociants qui entretiennent princièrement leurs maîtresses *Sian-Kon*, lorsqu'elles savent bien les enjôler. Je ne doute plus, maintenant, que tu ne saches comment t'y prendre, ajouta-t-il, en clignant des yeux. Que dirais-tu de te voir adulé et cajolé par un entreteneur,



respecté par une nombreuse domesticité et promené, en une somptueuse litière, en compagnie de ton amoureux, dans tous les lieux de plaisir ? Le tout est donc de mettre tes charmes en évidence, à quoi nous allons nous appliquer. Seulement, avant de te conduire au marché, il est de coutume, chez moi, que le sujet à vendre se produise dans ses exercices divers devant un public de choix, et cela au profit de ses dresseurs, afin de les dédommager de leurs peines. Après-demain, tu vas donc te trémousser, au profit de Ling et de Sing, dans un théâtre de la ville, avec lequel ils se sont arrangés à cet effet. » Je n'avais rien à répondre à cela. C'était l'exhibition publique à laquelle on saurait bien me forcer.

Cette nuit-là, je ne dormis guère.

A la lueur de la veilleuse qui éclairait ma couche, je considérais tristement mon corps torturé et transformé. Mes mains et mes pieds étaient de misérables petites choses entourées de bandelettes. Ma taille enserrée par le terrible corset, maintenant au dernier cran, n'était pas plus grosse que celle d'une jeune fille trop maigre. Mes seins, forcés avec un art raffiné, saillaient en petits cubes pointus presque aussi sensibles que mon vagin à des plaisirs qui me faisaient oublier mon triste sort. Mon cou, débarrassé de tout signe de virilité, était gracile et blanc comme, du reste, toutes les autres parties de mon corps d'adolescent, — quand elles n'étaient pas rougies par les tortures du fouet. Mon membre masculin encore diminué, n'avait plus que l'apparence de celui d'un enfant de cinq ans. On ne l'apercevait que difficilement parmi les broussailles du pubis. Mes fesses étaient devenues volumineuses, non en largeur, mais en profondeur, dissimulant, de leurs deux joues pointant en haut, mon sexe artificiel. Les chairs et les muscles des hanches s'étaient amplifiées, autant par les exercices acrobatiques que par les fustigations fréquentes. Mon ventre était plat et lisse, comme celui d'une fillette.

Le soir de ma première exhibition publique, on me débarrassa, pour la première fois, du corset et des bandelettes, puis on me baigna et on me massa soigneusement la taille, les seins et toutes les extrémités, à l'eau de vie. Ce fut une vraie jouissance pour moi de pouvoir de nouveau respirer et me mouvoir librement. Nu comme un ver, Kin-fo me conduisit alors par la main devant une grande glace, et me tint le discours suivant :

« Regarde, mon petit, ce que j'obtiens par mes méthodes : Tes jambes sont restées longues ; sont-elles droites et de lignes impeccables ? Regarde l'attache fine de tes chevilles, et tes pieds et tes mains rapetissés aristocratiquement ; tes genoux étroits, tes fortes cuisses et tes bras blancs et dodus ; ton ventre harmonieux, ni gros, ni creux ; et ces jeunes seins fermes, écartés et pointant leur fraise ; et ces fesses rebondies et pointues, que ne désavouerait aucune beauté féminine. » Puis, me faisant faire quelques pas : « Vois ta croupe ondulante, comme celle d'une danseuse professionnelle. Admire le teint mat de ta peau douce et satinée, tes grands yeux bleus cerclés du bistre de l'amour, et tes cheveux déjà longs et bien soignés. Tâte ta taille de guêpe et ton cou de cygne, que ne dépare plus la vilaine pomme d'Adam. Enfin, — last not least, — ce magnifique vagin rose qui, déjà, a fait ses preuves, t'en souviens-tu, petit noceur ? »

Comme je ne répondais rien à ses éloges, il changea de ton : « Nous attendons, les aides et moi, une application et une attention soutenues de ta part, pour les exhibitions de cette nuit. Gare à toi, si les recettes ne satisfont pas ces braves garçons, et si le public ne se montre pas enchanté

de ton travail. Je te livrerai alors au bon plaisir de Ling et de Sing, qui te fouetteront jusqu'à perte de connaissance. Et, quand tu reviendras de ton évanouissement, tu seras eunuque, comme eux, car je t'aurai coupé ton petit membre et tes testicules ! »

Terrorisé par cette perspective, je promis tout ce qu'il voulut. Alors, radouci, il m'annonça que, pour les tours acrobatiques, je resterais nu, ainsi que pour la *bibasis*. On ne me remettrait le corset et la jupette que pour le *cancan* et pour le *piss-dance*. Puis il m'ordonna de le suivre.

Dans la cour, les deux aides nous attendaient, munis de la litière dans laquelle je devais être transporté. Elle était rudimentaire. Une petite caisse carrée, attachée à deux perches de bambou que les aides devaient se mettre sur les épaules. On me fourra, nu comme j'étais, dans la boîte, où, faute de place, je m'accroupis peureusement, et on rabattit le couvercle. Un trou, dans la partie inférieure, devait servir à la circulation de l'air et à mes besoins éventuels.

Je ne pus donc rien voir de la ville durant mon transport, mais j'entendais bien que nous traversions des rues grouillantes de monde.

Arrivé à destination, on me sortit de la caisse et je me trouvai dans une sorte de loge d'artiste, où tout semblait préparé pour ma toilette.

## CHAPITRE II

### VENDU AUX ENCHÈRES

Kin-fo et les deux mousmées, qui s'en étaient adjoint une troisième, étaient déjà présents.

Je dus m'étendre sur une table, et les femmes se mirent à me maquiller tout le corps d'une pommade rose. Le bout des seins, ainsi que le vagin artificiel, furent teintés d'un rouge plus accentué, pour attirer l'attention. Mes cheveux furent laissés flottants, maintenus en arrière par un peigne demi-circulaire qui encerclait le front jusqu'au milieu du crâne, et attaché sur le haut de la nuque, par des élastiques. Sur le front on me fit des frisons « à la chien », en avant du peigne. C'était, à ce qu'il paraît, de rigueur pour un *Sian-Kon*. Puis on me remit le corset métallique avec les attaches d'épaule et la jupette multicolore. On me chaussa de petites pantoufles de danse, fort étroites, en cuir jaune et souple, et on me mit le tambourin en main. J'étais prêt à entrer en scène pour la première danse, le *cancan*.

Au-delà du rideau, on entendait un immense brouhaha de voix ; ce théâtre devait être fort grand et rempli de monde. Voyant que je tremblais d'émoi, Kin-fo me fit boire un verre d'eau-de-vie de riz, additionnée du liquide activant l'urinement, car, en second lieu, je devais me produire dans le *piss-dance*. Pour changer le cours de mes idées, le gredin m'annonça, qu'après la première danse, il me faudrait descendre dans le parquet pour quêter à mon profit (soi-disant) ; après la seconde, il me conduirait, lui-même, dans les loges « pour présenter mes respects à ces dames ». Dans ma tournée d'en bas je serais accompagné par les deux aides, afin que je fusse protégé contre les manifestations amoureuses de « ces messieurs ». Il me conseilla, néanmoins, dans l'intérêt de mes fesses, d'être fort poli envers tout le monde et de me concilier, par les

simagrées que je connaissais bien, la sympathie du public. Il fut interrompu dans ses recommandations par un coup de gong.

Aussitôt, les trois japonaises se rendirent sur la scène ; c'étaient elles qui composaient l'orchestre, un instrument à cordes, sorte de harpe japonaise, une flûte chinoise et deux bassines tendues de peau.

Peu après la musique retentit, préludant, et, brusquement, le grand rideau s'écarta, me démasquant entièrement, debout sur le seuil de l'arrière-coulisse. Alors, rougissant, et, encore un peu tremblant, je m'avançai en pinçant le bord de ma jupe, tout en sautillant gracieusement sur la pointe des pieds et en faisant forces révérences, comme on me l'avait appris. Un murmure d'approbation salua mon entrée.

L'eau-de-vie m'avait tout de même donné de l'aplomb, ce qui me permit de remarquer que, tandis que le parterre réunissait un public tout entier

composé d'hommes, les loges du premier étage groupaient tout l'élément féminin. Mais je ne pus continuer mes observations, car les premières mesures de ma danse retentissaient. Je commençai timidement mes évolutions en chantant de mon mieux, en chinois. Petit à petit, toujours plus enhardi par les remarques flatteuses qui montaient d'en bas, je m'élançai avec plus d'entrain. Attentif à la mesure, je m'absorbai bientôt complètement dans mon art. Personne n'eut jamais deviné un jeune homme bien élevé en cette créature équivoque, qui chantait d'une voix pointue des refrains obscènes, en pinçant sa jupe, et en jetant des œillades et des baisers.

Le rythme de la musique s'étant accéléré je cessai mes chants pour commencer le *cancan* classique. Sans aucune pudeur, je lançais mes jambes verticalement en l'air, comme on me l'avait enseigné, de façon à montrer les parties intérieures de mes cuisses, ainsi que le bas de mes fesses. Si les chinois, dans les danses des femmes de leur race, tiennent à un maintien plutôt décent, ils attendent tout autre chose d'une esclave de race blanche, et encore plus d'un infortuné *Sian-Kon* blanc. Je m'en aperçus bien aux interpellations obscènes qu'on me lançait du parterre. Ceci, joint à la griserie de l'alcool et à l'excitation des mouvements violents de la danse, me mit bientôt en extase érotique. Les yeux à demi-fermés, la bouche entr'ouverte, je me pâmai, jusqu'à ce que l'arrêt de la musique me rappelât à la réalité. Alors je terminai plus posément, et saluai « l'honorable société » par des révérences et des baisers répétés. Des applaudissements frénétiques accompagnèrent ma retraite dans la coulisse.

A la mine accueillante de Kin-fo et de ses aides, je vis de suite que j'avais travaillé à leur satisfaction. « Profitez de suite de son état d'échauffement pour la quête, » dit le maître à ses acolytes. J'étais dans ces moments, il le savait bien pour m'avoir maintes fois observé pendant mon dressage, dans un état de grande surexcitation, provoqué par mes désirs non-assouvis. Cela me rendait tout à la fois câlin et effronté. On le vit bien lorsque, précédé par Sing, qui m'ouvrait un chemin dans la foule, et suivi de Ling qui surveillait autant la quête que les donateurs, ces derniers se mirent à m'interpeller en essayant de me retenir auprès d'eux. Agile, je les évitais, tout en les frôlant de mes cuisses nues. Je jetais des regards fripons, les yeux en coulisse, à ceux qui réussissaient à me tapoter les fesses sous mon juponnet, tout en leur présentant mon tambourin avec insistance. Quand on me chatouillait les seins, agacé, je rabrouais l'audacieux d'une

obscénité chinoise que j'avais apprise de mes dresseurs ; car je détestais cette soi-disant caresse, depuis mes trayages. Et tout l'entourage de s'esclaffer bruyamment. Certains personnages riches se permettaient encore autre chose. Montrant une monnaie d'or au gardien qui me suivait, ils soulevaient ma jupe et me fourraient la pièce dans le vagin. Sous le regard féroce de Ling j'étais obligé de me laisser faire et d'envoyer un baiser au généreux donateur. Lorsqu'on me reconduisit dans les coulisses, les deux aides s'emparèrent immédiatement de ma recette qui était assez rondelette et, Ling, me couchant sur ses cuisses, se mit à vider mon vagin d'immonde façon. Kin-fo n'en fit que rire, disant qu'un esclave n'avait pas besoin d'argent. Pour m'indemniser de ce détroussement, il m'offrit un nouveau verre de saké, toujours avec adjonction du liquide à uriner. Mais cela ne l'empêcha pas de m'allonger quelques gifles en punition de mon effronterie vis-à-vis des amateurs de nichons, en s'écriant : « Un veau *Sian-Kon* n'a qu'à se soumettre aux caprices du public. Ne t'avise pas de recommencer ! » C'est avec impatience que j'attendis le prélude de l'orchestre, annonçant mon appel sur la scène pour le *piss-dance*.

Je fis mes révérences d'entrée, mon petit vase à la main. Et ce fut une charmante exhibition de mièvrerie sensuelle et indécente, sous le regard amusé des dames des loges et des galeries. Soulevant ma jupette avec des petits gestes canailles j'avais, en lâchant mes jets, des sourires à leur adresse et des œillades équivoques, soulignés encore par la chanson éhontée qui accompagnait ma danse. Gracieusement, en des poses provocantes, je montrais mon vagin anal aux loges, — n'oubliant pas mes admirateurs d'en bas. Ceux-ci trépignaient d'aise, tandis que d'en haut me tombaient force fleurs et bonbons. Je cessai, las et vidé, ayant peine à faire mes gestes de remerciement, tant était intense mon exaspération érotique inassouvie.

On dut me laisser un peu de répit avant de me conduire dans les loges. J'en profitai pour grignoter quelques bonbons de gingembre qu'on m'avait jetés. Par un sentiment de coquetterie, que Kin-fo approuva en souriant, je m'ornai avec les fleurs que les japonaises m'avaient apportées. Je mis un camélia rouge entre mes seins, et deux œillets roses au-dessus de chaque oreille, dans les cheveux. Moutsi, elle, fixa une orchidée blanche sur un bouchon de liège et, soulevant ma jupe, m'introduisit cet emblème dans le vagin, prétendant, d'un air moqueur « que cela attesterait ma virginité auprès de ces dames ». Atterré, je me tournai vers Kin-fo. Mais, voyant qu'il tolérait cette diablerie, tandis que ses aides en riaient, je me tins coi. Et je dus le suivre à travers les escaliers menant aux étages supérieurs, le bouchon entre les fesses.

L'accueil que je reçus en haut fut charmant et me dédommagea, quelque peu, des humiliations subies. On me regardait avec beaucoup de curiosité bienveillante, non exempte, chez certaines dames, d'une nuance de commisération. Selon l'ordre de Kin-fo, je baisais gentiment les mains qu'on me tendait et remerciais gracieusement pour les dons qu'on déposait dans mon tambourin. Presque toutes ces femmes étaient chinoises ou japonaises. Néanmoins j'en remarquai plusieurs qui, par leur maquillage, me semblaient être de race blanche. Probablement des maîtresses *Sian-Kon* ou des esclaves parvenues. Je ne me figurais pas, alors, que des femmes blanches libres pussent avoir accès à Hao-Dah-Toungsé.

Les attouchements, ici, étaient moins insolents. On caressait mes petits nichons saillants hors du corset, — et, cette fois-ci, je n'osais plus protester. On soulevait ma jupette pour voir mon

petit sexe masculin engainé, ou bien mon vagin artificiel, dont l'ornementation florale faisait sourire avec indulgence. On m'adressait des questions plutôt baroques sur mes sentiments amoureux, auxquelles je répondais de mon mieux, ne comprenant qu'imparfaitement le chinois. Bref, cette exhibition publique, qui choquait mon amour propre de jeune blanc, fut un succès pour moi.

Une seule de ces femmes se permit des privautés plus intimes à mon égard. Ce fut précisément une de celles que je présumais être une blanche déguisée en chinoise. Grande et forte en proportion, elle occupait, avec une compagne ronde et grassouillette, une loge réservée, en compagnie d'un jeune mandarin à l'air distingué. Aux démonstrations respectueuses de Kin-fo, je présumai que c'étaient des gens de qualité. Il me fit signe de faire le *Kotao* devant le mandarin et, après que j'eus baisé la main aux dames, la grande m'attira tout contre elle. Soulevant ma petite jupe, elle me tapota les fesses et examina fort attentivement mon sexe atrophié, ainsi que le signe postérieur de ma déchéance, se permettant même d'en ôter le bouchon fleuri qu'elle jeta dans un coin. Elle titilla mes seins pour juger de leur sensibilité et, lorsqu'elle me vit soupirer d'aise en les soulevant voluptueusement, comme l'aurait fait une vraie pucelle, elle me sourit d'un air d'entendement. Sur un mot qu'elle dit à son jeune accompagnateur, celui-ci s'enquit auprès de mon maître si j'étais à vendre. Kin-fo ayant répondu qu'il m'offrirait à la prochaine vente de juillet, elle fit un signe de satisfaction et déposa une piécette d'or dans mon tambourin. Puis on me reconduisit dans l'arrière-scène.

Outre mes deux gardiens et les japonaises, il y avait là une sorte de pitre, ou comique chinois, qui se disposait à entrer en scène pour faire rire l'assistance. J'avais donc un moment de répit pour me reposer. Auparavant on me déshabilla pour la danse suivante, la *bibasis*, et, nu, je pus me coucher sur un divan. On me fit avaler deux œufs crus et on me donna un cordial. Un peu ragaillardi, je reposai mes membres avec bien-être jusqu'au moment où, le pitre revenu, les musiciennes regagnèrent la scène.

Sur un rythme endiablé, je commençai mes trémoussements, qui consistaient, les bras tantôt en équerre derrière le dos, tantôt voltigeant en gestes gracieux, à me frapper les fesses avec mes talons, sans perdre la mesure. Cette danse, ou plutôt cet exercice violent, mettait en relief et faisait saillir les parties les plus intéressantes de mon académie. En dansant je devais tourner de tous les côtés, afin de permettre aux connaisseurs d'apprécier mes formes. Et connaisseurs ils l'étaient tous ces jaunes ; je l'entendais bien à leurs remarques et à leurs cris d'admiration et d'excitation. J'étais, heureusement, débarrassé de l'oppression causée par le corset d'acier et ma légère collation m'avait rendu des forces. C'est, néanmoins, complètement épuisé et hors d'haleine que je réintégrai l'arrière-coulisse, poursuivi par les *Cha-Cha* enthousiastes, tous les pouces levés vers moi. (C'est-à-dire « tu es beau » ; l'érection du pouce est l'expression la plus haute de l'admiration chinoise). J'avais le bas des fesses rougi par les coups de talons, signe extérieur de mon application. Malheureusement pour moi, tout le reste devait encore se rougir ce soir-là.

J'étais tellement à bout de forces, que le bourreau et ses aides se demandaient s'il était possible de me produire dans les exercices acrobatiques, — dernière partie du programme. A ma

frayeur, je les entendis énoncer, finalement, que, de même que durant mon dressage, le fouet devait avoir raison de ma lassitude. La musique sur la scène ayant repris, Kin-fo, malgré mes cris de peur, me prit entre ses cuisses, tandis que les aides s'emparaient chacun d'une de mes jambes et écartaient violemment mes cuisses pour faire ressortir mon vagin. Alors le maître, de sa petite lanière de cuir, se mit à me fustiger toutes les parties inter-fessières. Je criais si éperdument de ma voix de fausset que des applaudissements retentirent, le public croyant que ces plaintes faisaient partie du programme. Bientôt, je suppliai mes tourmenteurs de me laisser aller travailler, et remis sur pieds, je me sauvai peureusement sur la scène. Ayant fait le *Kotao* comme il était prescrit, je commençai par la grenouille, le petit écart et la flexion en arrière du torse, avec bonds. Ma paresse, comme Kin-fo avait nommé mon épuisement pendant la correction, avait fait place à une surexcitation intense. Les cellules de tout mon fondement, gorgées de sang par la fouettée, m'occasionnaient des démangeaisons intolérables que je cherchais à assouvir en me frottant, durant mes tours, sur le tapis de la scène. Mais ce soulagement cessa, lorsque je dus exécuter la danse mimique sur les mains. Afin de surveiller le bon accomplissement de ce tour de force, — le clou de toute exhibition de *Sian-Kon*, — Kin-fo était venu se placer non loin de moi. Il tenait à la main une sorte de pinceau à long manche, à poils clairsemés, mais très rudes. De ces poils, il chatouillait, de temps en temps, mes parties anales afin de les exciter encore plus. Cela ne me faisait que peu de mal, mais augmentait mon exaspération érotique de façon indescriptible. Tout en travaillant de mon mieux, je poussais des plaintes de femelle en chaleur. Qui de mes amis de Frisco m'eût reconnu en cet acrobate servile et peureux, marchant sur les mains, cuisses et fesses écartées et exécutant avec ses jambes une mimique de provocation infâme ; tandis qu'au beau milieu de mon derrière resplendissait le vagin artificiel rougi, stigmate indélébile du honteux métier auquel on me destinait.

A en juger par les *Cha-Cha* retentissants, ma chorégraphie enthousiasmait les spectateurs, mais je perdis bientôt la notion exacte de mon entourage. A force d'être chatouillé aux endroits les plus sensibles de mon postérieur, j'achevai mon exhibition dans une sorte de Nirvana érotique et c'est dans un état de complète inconscience qu'on dut me ramener au gîte.

Lorsque je me réveillai, tard dans la matinée du lendemain, j'étais dans mon lit percé habituel, mais non dans la grande salle d'opérations qui avait été le théâtre de mon long martyre. On m'avait réintégré dans la petite chambre à fenêtre grillée où j'avais passé mes premiers moments de captivité. J'étais de nouveau corseté et bandé comme d'habitude. Sur une table se trouvaient quelques aliments ainsi qu'un billet de Kin-fo rédigé en anglais où il me disait que, « vu mes succès de la nuit dernière, j'étais, pendant toute cette journée, libre d'employer mon temps à ma guise, — l'ami cochon étant à ma disposition. » En effet, il y avait une cage à rideaux dans un coin de la chambre. En outre le billet me prévenait que le lendemain, de très bon matin, on viendrait faire ma toilette pour la vente, à laquelle nous nous rendrions aussitôt après.

Encore faible, mais tout de même ragaillardé par mon long sommeil, j'avais faim. Aussi me mis-je immédiatement à attaquer la nourriture, que je mangeai avec grand appétit. Puis je me recouchai, et m'endormis presque aussitôt. Ce n'est que tard dans la journée que je fus réveillé par les gognements de mon compagnon de chambre.

Je ne me considère pas responsable de ce que je fis cette soirée-là. La dépravation à laquelle on m'avait réduit et mes organes sexuels, constamment excités, m'y forçaient invinciblement. C'est épuisé par des assauts réitérés que je me recouchai, pour retomber dans un sommeil lourd et sans rêves.

\*  
\*   \*

Vers 5 heures du matin les aides vinrent me chercher pour préparer mon corps à la vente, qui devait avoir lieu vers 10 heures. On me baigna et on me donna des lavements ; ma chevelure, laissée flottante sur le cou et les épaules, fut taillée droite et partagée simplement par une raie de milieu. Puis on me remit les mêmes petites pantoufles en cuir souple que j'avais pour la danse. Sur ces entrefaites, Kin-fo entra tout joyeux en me souhaitant le bonjour et me demanda si je m'étais bien amusé la veille. Je ne répondis pas à sa question, mais, profitant de ses bonnes dispositions, je lui exprimai ma surprise de ne pas être costumé et fardé comme l'avant-veille. Alors le personnage m'expliqua ceci : « Mon petit chéri, dit-il, ce n'est pas à une fête que je te conduis aujourd'hui, mais à un marché d'esclaves, tu dois saisir la différence. Les règlements relatifs à la vente publique du bétail humain sont très stricts et n'autorisent aucun maquillage ni aucun costume qui, en rehaussant la beauté du sujet exposé, pourraient cacher des tares et des défauts que le vendeur aurait intérêt à dissimuler. C'est entièrement nus qu'hommes, femmes et enfants doivent évoluer sous les yeux des acheteurs. Tout ce que je puis faire pour ménager ta pudeur, c'est de te cacher aux regards indiscrets, pendant le trajet d'ici au marché. Tu m'en sauras gré, car tous les marchands d'esclaves n'opèrent pas avec la même discrétion ; tu le verras toi-même ! » J'écoutais ces abominables révélations, les yeux baissés et oppressé par une appréhension bien concevable. Il me fallait bien me résigner à l'inévitable, faible esclave efféminé que j'étais maintenant, et me consoler avec l'espoir de jours meilleurs.

J'absorbai une collation mi-liquide, mi-hachée, un peu plus abondante que d'habitude, pour me donner les forces nécessaires à cette nouvelle épreuve. Ensuite on me tamponna tout le corps de poudre de riz, — qu'on essuierait plus tard, m'expliqua Kin-fo. En dernier lieu, on m'ôta l'encerclage de ma verge pour le remplacer par des anneaux d'un diamètre encore plus exigü. Pour les *Sian-Kon*, les règlements en vigueur autorisaient l'encerclage même pendant la vente, la réduction de leur sexe faisant partie intégrante de leur conformation corporelle. Je dus donc, une fois de plus, subir cet accroissement de contrainte érotique, qui me fit, comme à chaque opération de ce genre, pousser des soupirs de gêne et d'aise, tout à la fois. Ceci fait, on m'enveloppa tout le corps d'un large manteau de velours violet doublé de soie blanche, et je dus suivre Kin-fo.

Devant la porte de la cour une litière de location attendait. Heureusement que ce n'était plus l'immonde boîte dans laquelle j'avais dû m'accroupir l'avant-veille ! J'y montai seul. Kin-fo, flanqué de ses aides en habits de fête, marchait derrière le véhicule dont on avait laissé les deux portières entr'ouvertes. Je pus donc, cette fois-ci, jouir du spectacle de ces rues remplies de



jaunes de toutes conditions qui faisaient un vacarme assourdissant. Nous ne parvînmes que lentement jusqu'à la place centrale où avait lieu le marché d'esclaves. « Le plus important de toute l'année », m'avait dit le bourreau. Observant tout avec curiosité, je constatai qu'il avait dit vrai.

Attachées à des poteaux, des femmes et des enfants de races colorées, complètement nus, attendaient le bon plaisir des amateurs. Les femmes de race blanche étaient parquées à part. Je pus distinguer des négresses et sang-mêlées de teinte plus ou moins foncée, des hindoues, des arabes, quelques polynésiennes, ainsi que des indiennes de l'Amérique du Sud. D'hommes, je n'en vis point dans cette partie du marché ; ils étaient, à ce qu'il paraît, assemblés dans un coin éloigné de l'énorme place, et en nombre restreint. Ces esclaves, toutes jeunes et avenantes, attendaient, debout ou accroupies, selon leur degré de pudeur, qu'on décidât de leur sort futur. Les nombreux acheteurs, qui circulaient entre leurs rangs lamentables, les palpaient, caressaient leur peau, inspectaient leurs dents et leurs cheveux, les faisaient courir et sauter, et se permettaient, naturellement, toutes sortes de privautés. Parfois les fouets des vendeurs claquaient sur les récalcitrantes et on entendait, de tous côtés, des cris de douleur mêlés aux commandements des patrons. Inutile de dire que, parmi tout ce bétail humain, il n'y avait aucune femme d'origine mongole.

Exactement au milieu de la place s'élevait une énorme tente rectangulaire, plus longue que large, vers laquelle nous nous acheminâmes lentement. C'était l'endroit où étaient exposés les femmes et les enfants de race blanche, « ainsi que les *Sian-Kon* de marque », me dit Kin-fo en souriant. Sur le seuil deux chinois à l'air important prélevaient une entrée de 2 dollars sur chaque amateur de chair blanche, vu les tours et danses dont les pauvres victimes devaient régaler l'assistance.

On me fit descendre de ma litière et, après un rapide colloque, Kin-fo fut autorisé à me conduire sur l'estrade des esclaves danseuses et acrobates.

Alors, en nous promenant, nous traversâmes ce lieu d'horreur. Toujours suivis par les deux aides, nous nous dirigeâmes vers l'extrême fond de la tente où on avait aménagé une estrade, séparée du reste de la salle par un rideau. Tout le long, des deux côtés, s'élevaient d'autres estrades un peu plus basses et sans rideaux, pour les femmes non-artistes. Leur plancher était couvert de nudités diverses. Je remarquai avec une secrète indignation qu'ainsi que du bétail à l'encan, chaque captive avait le front ceint d'une étroite couronne de paille. Ce signe dégradant avait probablement pour but d'abaisser la race blanche vis-à-vis des autres races, car les esclaves de couleur n'en étaient point marquées. En outre, chaque femme et chaque enfant portait sur la poitrine, à une ficelle nouée autour du cou, une petite pancarte en parchemin où étaient mentionnées, en caractères chinois, âge, nationalité et aptitudes spéciales. Du côté droit de la tente il n'y avait que des enfants, du côté gauche des femmes et des jeunes filles. Kin-fo, qui ne paraissait avoir aucune hâte de me conduire à la place qui m'était destinée, se dirigea, tout d'abord, vers une femme chinoise à l'air rusé et commun qui paraissait être la propriétaire d'un énorme lot d'enfants. Il y en avait au moins une trentaine des deux sexes, garçonnets et fillettes de 8 à 12 ans. L'affreuse mégère était occupée à déshabiller un bel adolescent d'environ 15 ans

qui dormait profondément, probablement sous l'effet d'un narcotique. Il devait être d'origine méridionale ; avec ses longues boucles brunes et sa peau légèrement bronzée, il avait un air de fille très prononcé. « Ah ! s'écria joyeusement mon bourreau, la mère Tschang, notre pourvoyeuse en jeunesses, me semble avoir fait un fameux coup de filet ! » Et il commença de suite un colloque animé avec la vendeuse, tâtant et palpant avec soin le corps de l'infortuné garçon. Alors, je compris, et ne pus que plaindre profondément mon successeur probable.

Mon maître étant occupé, j'eus le loisir de contempler les esclaves parquées non loin de nous, le long du côté gauche. Il y avait là un groupe de jeunes filles qui me paraissaient être de condition moyenne ; des gouvernantes, dactylos ou femmes de chambre de bonne maison. Plusieurs d'entre elles sanglotaient et j'en fus surpris, car toutes avaient gardé leurs chemises. Mais ce ne devait être que provisoire, pour mieux aguicher les clients. Enlacées, elles prenaient des poses fort touchantes de nymphes éplorées. Plus loin, quelques *beauties*, apparemment des femmes du monde amenées là par vengeance, étaient adossées, toutes nues, à des poteaux, les mains liées par derrière. Celles-ci, sans paraître gênées, regardaient les passants d'un air hautain et méprisant, fières de leurs beaux corps soignés. Non loin d'elles se trouvaient exposées quelques filles, qui devaient être déjà depuis quelque temps à Hao-Dah-Toungtsé, et dont un tenancier voulait probablement se débarrasser. D'un air canaille, elles lançaient leurs *lazzis* et moqueries aux autres groupes d'esclaves ; surtout aux jeunes filles en chemise qui avaient été attirées dans cet enfer par la promesse d'une position lucrative.

L'enclos commençait à se remplir de visiteurs chinois et japonais, la plupart gens d'importance, qui se promenaient de groupe en groupe d'un air ironique et infatué. Lorsque certains de ces flâneurs semblaient s'intéresser plus spécialement aux appas visibles ou cachés des demoiselles en chemise et essayaient de les palper, elles poussaient des cris aigus qui amusaient fort les badauds. Et je ne pus m'empêcher de faire d'amères réflexions en comparant les façons pudiques des captives novices, avec l'abaissement moral des habituées déjà dressées.

La voix de Kin-fo, qui venait de terminer son marchandage, me tira de ma contemplation comparative : « Tu vois, mon petit, dit-il, en riant, je ne donne pas six mois à ces jeunesses bien élevées et à ces mijaurées de la haute, et grâce à nos méthodes, pour être aussi éhontées que celles qu'elles méprisent en ce moment ! » Je le crus facilement. Je m'aperçus alors que le garçon, dont il avait débattu le prix avec tant d'âpreté, avait disparu, en même temps que les deux aides-bourreaux.

Nous continuâmes notre chemin vers le fond de la baraque et il m'expliqua complaisamment l'origine des divers lots. Les enfants des deux sexes provenaient du rapt d'un pensionnat entier, effectué quelques jours auparavant. C'était un établissement chic ; les gosses tous de bonne famille. Les maîtresses les plus jolies se trouvaient parmi le lot des éplorées. Quant au sort de ces enfants, il me dit ceci : « Les plus jolis garçons sont achetés par des dresseurs de *Sian-Kon* et subissent les opérations que tu connais. Les moins jolis sont vendus, en bloc, et à prix réduits à notre célèbre école d'eunuques. Il y a toujours grande demande de castrés pour les harems d'Orient. Les filles vont toutes dans les écoles de geishas pour être revendues, plus tard, aux maisons de thé, — tu sais pour quel service. Certaines, les plus robustes, sont parfois acquises,

en ces derniers temps, par des écoles de *Sian-Kon* où elles doivent subir les mêmes transformations anales que les garçons. Elles servent alors à un double but. Il s'est formé même, une clientèle d'amateurs de ces filles *Sian-Kon*. A l'école elles doivent, par leur exemple, aider à mieux féminiser leurs collègues masculins. Les belles dames nues ont été enlevées et amenées ici dans un but de vengeance. C'est une personne riche et puissante de Frisco qui nous les a procurées ; elle viendra ici savourer son triomphe. Toutes les autres ont été amenées par ruse ou par force, grâce aux nombreux agents que nous avons en Amérique et en Europe, — la traite des blanches, quoi ! Quant aux putains là-bas, elles ne font que changer de propriétaire. Maintenant que ta curiosité est satisfaite, allons voir ce qui se passe derrière le rideau du fond. Il faut aussi te préparer pour l'exhibition qui ne va pas tarder. » En effet, la tente était déjà remplie d'une foule élégante et bruyante d'Asiatiques de toutes conditions.

Arrivé au fond de l'enclos, Kin-fo contourna l'estrade et me fit monter un escalier de quelques marches. Là m'attendait un nouveau spectacle ! Le réduit derrière la scène était restreint. Le long des deux murs se tenaient accroupies à la turque, tête baissée, les bras en croix sur les seins, une demi douzaine de nudités, toutes affublées de l'avilissante couronne de paille. Ces esclaves étaient surveillées par un jeune chinois fort élégant, à l'air canaille et efféminé. Soudain le bourreau m'arracha brutalement le manteau de velours en s'écriant : « Allons, gredin, salue l'honorable Sin-fon, marchand d'esclaves et ancien *Sian-Kon*, qui, par son intelligence et ses aptitudes, occupe chez nous une situation importante. J'espère que, grâce à mes dressages, ainsi que grâce à mes leçons, et, aidé par tes charmes naturels, tu y parviendras également. » Et je dus me prosterner devant l'individu, qui souriait ironiquement. Lorsque je me relevai, Ling et Sing nous rejoignaient, leur mission accomplie. Ils me saisirent et m'étendirent sur une table destinée aux investigations corporelles. Après avoir débarrassé mon corps de la poudre de riz y adhérent encore, ils se mirent à me masser soigneusement partout avec une huile douce. Cela me fit beaucoup de bien et me donna cette couleur rosée qu'il était défendu d'obtenir par le maquillage. Pendant cette toilette, qui avait lieu sous les regards scrutateurs et connaisseurs du jeune chinois, Kin-fo lui expliquait certains détails de ma conformation et escomptait avec lui les chances de la vente. En suite de ces manipulations, je fus pris d'un pressant besoin d'uriner, besoin que j'éprouvais surtout lorsque j'étais animé érotiquement, ce qui ne pouvait manquer en ces lieux. Sur ma prière, les aides me remirent sur pieds, puis l'un, allant vers le milieu du plancher, souleva un couvercle de bois et me fit signe de venir. Je m'apprêtais à me soulager à la façon masculine, lorsque, soudain, la voix courroucée de mon maître me fit tressaillir : « Tu n'as pas besoin de faire l'important ici, espèce de veau, criait-il. Accroupis-toi à la façon des femelles sur le trou. Si tu faisais autrement, les dames ici présentes pourraient en être offusquées ! » Les quatre scélérats se mirent à rire grossièrement de cette saillie de mauvais goût, tandis que rouge de honte et n'osant regarder mes compagnes d'infortune, j'obéissais. Lorsqu'on m'eut essuyé le corps et peigné les cheveux, je fus prêt pour l'exhibition.

Ce fut alors que j'eus mon dernier mouvement de révolte, car Kin-fo s'approchait muni d'une couronne de paille pour m'en affubler, selon les règles de vente. Je le suppliai de m'épargner cette nouvelle humiliation, mais il me répondit que par quelques gifles bien appliquées.

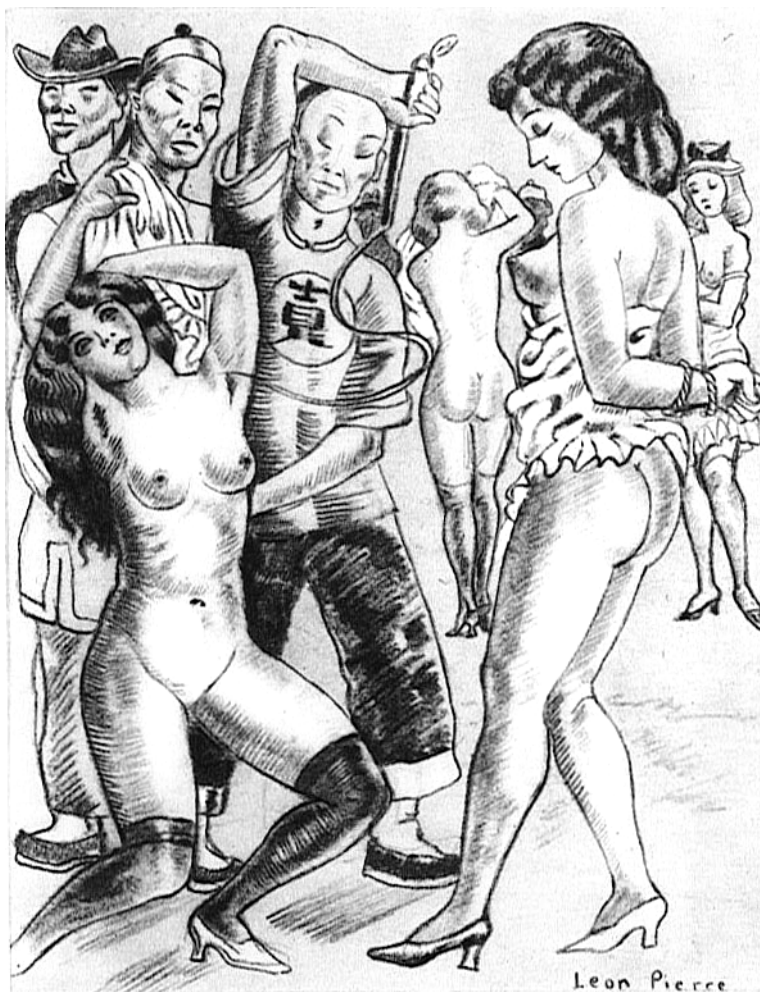
Définitivement dompté, je me laissai orner comme une pièce de bétail. L'immonde personnage m'inspecta encore tout le corps d'odieuse façon, puis il m'ordonna d'aller m'accroupir parmi les autres esclaves et dans la même position.

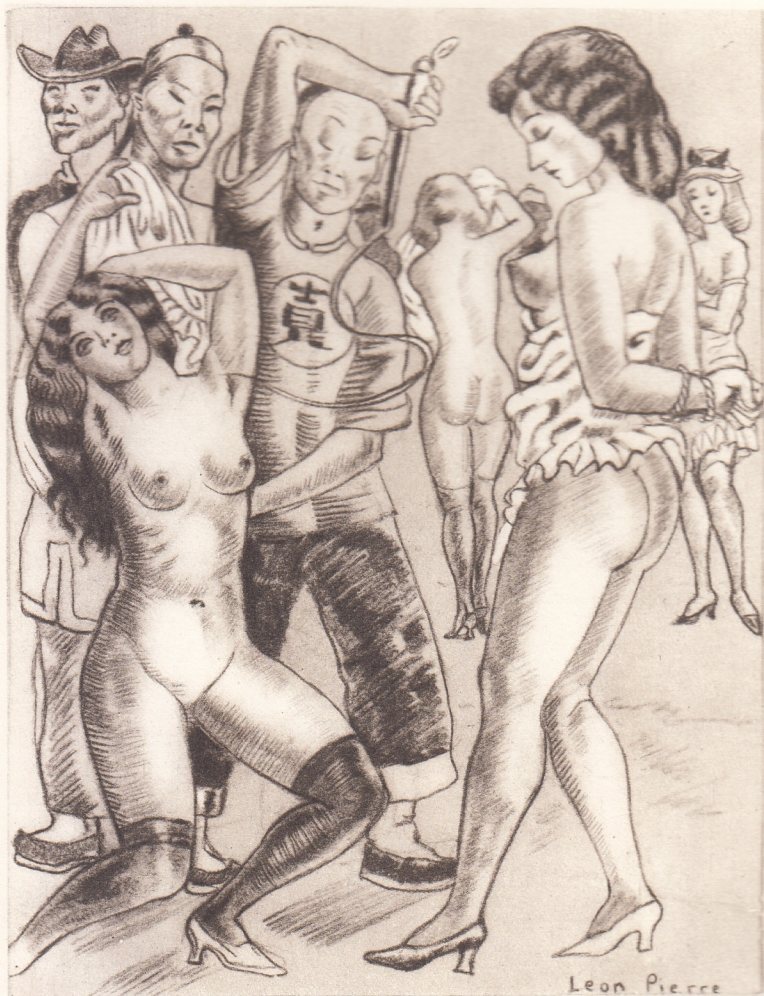
De l'autre côté du rideau, le vacarme allait en augmentant ; on entendait des cris et supplications en anglais. Ce devaient être les jeunes filles pudiques auxquelles les vendeurs arrachaient leurs chemises, le moment étant venu de les montrer nues aux amateurs. Naturellement, on leur allongeait, en même temps, des coups de fouet sur les fesses, à la grande joie du public.

Tout à coup un gong retentit. Le rideau de notre estrade s'écarta et nous fûmes inondés de lumière. En même temps nos maîtres, cravache en main, nous ordonnaient de nous lever. J'eus alors le loisir d'examiner ceux et celles qui m'entouraient.

A côté de moi se tenaient deux petits garçons *Sian-Kon* de neuf à dix ans, aux boucles brunes et abondantes et à l'air timide et peureux. Plus loin, deux petites filles de onze à douze ans, blondes et rousses. Mais, à l'encontre des garçons, elles avaient plutôt l'air effrontées. En face de moi, j'aperçus un être sans sexe, long et pâle, et dont la plus grande partie du corps était ornée de tatouages indélébiles et multicolores, fort indécents. Il avait l'air complètement hébété et jetait des regards craintifs sur la cravache du jeune Chinois, son maître. Ainsi que je l'appris plus tard, c'était un acrobate entièrement castré, et dressé de si cruelle façon, qu'il en était devenu à moitié idiot.

A côté de lui, il y avait deux jeunes esclaves qui firent sur moi une vive impression. C'étaient de grandes et belles filles de quinze à seize ans, fort différentes. L'une, — je le sus plus tard, — était anglaise, l'autre belge. La première, Grâce, avait des cheveux longs et blonds comme le blé. Elle était jolie comme un amour. Ses seins menus, à peine éclos, étaient adorables. Sa croupe, encore un peu enfantine, promettait. Ses fesses en pointe étaient rebondies. Son pubis était blond comme ses cheveux ; ses extrémités petites et délicates, le teint de sa peau d'un rose parfait. Cela





prouvait qu'elle ne devait pas être depuis longtemps dans la caverne, dont toutes les recluses acquéraient bientôt un teint blanc mat. Sa honte était visible à la rougeur de ses joues, ainsi qu'à ses yeux chastement baissés. Sa voisine, Suzanne, avait également un corps bien formé mais plus plantureux. Sa peau était de la blancheur mate spéciale aux rousses rouges, tandis que ses joues étaient d'un rose vermeil. Et rousse, elle l'était admirablement. Une cascade d'un superbe rouge doré lui tombait sur les hanches. Ses seins sphériques et pleins étaient droits, avec des bouts roses entourés d'un halo brun. D'un air las et ennuyé elle regardait autour d'elle de ses yeux gris de chatte. Elle avait l'air d'une belle bête sensuelle, ne connaissant ni honte ni pudeur. Le lever du rideau fut salué d'une acclamation joyeuse par la foule. Kin-fo et Sin-fon y répondirent par des salamalecs chinois.

Je jetai alors un rapide regard vers les estrades d'en bas, et je vis ma supposition confirmée. Les éplorées étaient maintenant alignées toutes nues, les bras attachés en équerre sur le dos. On les forçait, à coups de fouet, à laisser palper et examiner leurs charmes apparents ou cachés. De même pour les fillettes et garçonnetts, qui étaient entourés par un public spécial d'amateurs de fruits verts. Tout cela n'allait pas, sans force cris, pleurs et lamentations, mêlés aux jurons et claquements de fouet des gardiens et aux rires et plaisanteries du public. Mais un nouveau coup de gong retentit, attirant l'attention générale sur notre scène. Sin-Fon commençait son boniment, en présentant les quatre enfants.

Assis sur un escabeau, il prit, tour à tour, chacune des petites victimes sur ses genoux et, d'une façon outrée, les écartelant presque, fit ressortir leurs sexes naturels et artificiels bien en vue des regards lubriques de l'assemblée. Je constatai alors que, non seulement les garçonnetts, mais aussi les fillettes avaient dû subir la greffe aux parties anales. De mignons petits vagins roses resplendissaient entre leurs fesses menues. Kin-fo me souffla à l'oreille : « Tu as ici des concurrents. Seulement ils ne sont pas aussi parfaits que toi, et leurs sexes n'atteindront à la sensibilité du tien que bien plus tard, à l'âge pubère, et à force de faire l'amour en grandissant. » D'une soumission complète, les infortunés enfants se laissaient manier comme des objets inertes par l'immonde brute. Mais, tandis que les garçonnetts tenaient leurs yeux baissés, les fillettes, — qui me semblaient être des petites juives, — plus avancées et plus sensuelles que leurs petits compagnons, souriaient au public. Lorsque Sin-Fon eut terminé ses explications, il fit mettre les quatre gosses en quadrille et tandis qu'un orchestre chinois préludait derrière la scène, il annonça : « Le *piss-dance* nouveau genre, par moitié ! »

Et je pus juger alors de toute la honteuse abjection de cette chorégraphie, que mes bourreaux m'avait inculquée de si dure façon. La cadence de la musique s'accéléra, et les quatre petits corps commencèrent à se trémousser, à arrondir les jambes et les cuisses et à les lever en l'air. Soulevant gracieusement le petit mouchoir qu'on leur avait attaché devant le sexe, les garçonnetts, à certains coups de sifflet partant de l'orchestre, lançaient adroitement leurs jets d'urine entre les fesses des fillettes, que celles-ci ouvraient complaisamment, chaque fois qu'elles leur tournaient le dos ; tout cela sans perdre la mesure. En même temps, ils envoyaient tous des baisers, alternant avec des petits gestes obscènes. Comme finale, ils tombèrent tous à quatre pattes, montrant leurs derrières au public ; puis les petits mâles se mirent à lécher les fesses mouillées des fillettes. Kin-



fo continuait ses confidences : « Remarque, me disait-il, la soumission absolue de tes petits confrères. Ils ont été dressés encore plus sévèrement que les filles, qui ont droit de fustigation sur eux. Cela se pratique ainsi dans les écoles de *Sian-Kon*. Ces jeunes veaux deviennent ainsi plus féminins que leurs compagnes ; cela se voit, du reste à l'effronterie de ces dernières ! » Et, intérieurement, je plains ces pauvres enfants qui, pour être réduits à cette abjecte soumission, avaient dû passer par de bien terribles corrections. Maintenant les quatre gosses restaient à genoux en ligne, les bras en équerre sur le dos, attendant les enchères. Celles-ci ne furent pas longues. Deux ou trois propriétaires de maisons publiques se les disputèrent avec assez d'acharnement, car les sujets étaient bien dressés, jolis et gracieux. Finalement un nommé Son-Ma, tenancier du plus chic bordel de la ville, s'en rendit acquéreur, en bloc à un prix assez élevé. De robustes femmes chinoises vinrent les envelopper dans des couvertures et les emportèrent comme des proies.

C'est pendant la vente de ces enfants que je vis les deux dames du théâtre, que je présumais être des européennes ou américaines déguisées, faire leur entrée dans la tente, toujours conduites par le jeune mandarin.

Il y eut alors un court entr'acte pendant lequel je remarquai qu'on avait fait descendre certaines jeunes filles et femmes de leur estrade, afin que les clients pussent mieux apprécier leur agilité, et leur souplesse. Ce devaient être celles que leurs futurs patrons destinaient à la danse ou autres tours de force.

Les malheureuses, toujours nues et plus ou moins essoufflées, devaient courir, sauter au-dessus d'une corde tendue, soulever des haltères, ramper à quatre pattes, etc... Le fouet inexorable les accompagnait dans leurs évolutions, et toutes ces filles de bonne éducation sautaient comme des chèvres peureuses, en sanglotant.

Bientôt mon attention dut de nouveau se reporter sur la scène. L'acrobate castré s'avavançait, poussé par son maître, qui le présenta en termes usuels de foire. Un tapis fut étendu sur la scène, et le pauvre garçon commença des tours de dislocation vraiment extraordinaires, en jetant des regards apeurés sur son bourreau. Jamais je n'ai vu depuis un artiste pouvant s'écarter de manière si barbaquement raffinée. Les tatouages multiples dont son corps était couvert, étaient disposés de manière à former des figures obscènes au fur et à mesure de ses différentes attitudes et de ses déhanchements outrés. Cela amusait énormément les spectateurs d'en bas qui, en applaudissant, se moquaient encore de l'infortuné. Kin-fo, en riant, se plut à me confier : « Dire, mon chéri, que j'aurais pu te rendre pareil à celui-ci qui, s'étant avéré d'une indocilité invétérée, n'a pu être maté définitivement que par la castration totale, un tatouage fort douloureux et une dislocation des membres poussée à l'extrême limite. Tout ceci au moyen de la potion que tu connais, et par de longs accrochages aux câbles de caoutchouc. » Ces paroles cyniques me firent frémir de peur et de dégoût, — je compris bien que je l'avais échappé belle !

Malgré la somme relativement élevée qu'exigeait Sin-Fon, — sans enchère cette fois-ci, — cette ruine humaine fut rapidement placée. L'eunuque échut à un vieux japonais à l'air cruel qui, après l'avoir soigneusement ligoté et enveloppé d'un vieux kimono, l'entraîna dehors. Et Kin-fo de me raconter que cet homme, directeur d'un cirque forain, était réputé pour les tours honteux

qu'il faisait exécuter par ses esclaves des deux sexes, les exploitant ignoblement, jusqu'à complet épuisement.

Soudain, la tente s'emplit de tumulte et d'imprécations. Les trois dames de la haute qui, jusqu'alors, s'étaient tenues tranquilles contre leurs poteaux, en étaient la cause. On avait voulu leur faire exécuter la même gymnastique que les jeunes filles de moindre condition, et elles opposaient une vive résistance, malgré les cinglades qu'on ne leur ménageait pourtant pas. Alors, j'assistai à un spectacle bien curieux quoique révoltant. Rapidement maîtrisées et couchées à plat ventre sur le sol, chacune fut liée de la manière suivante : On attachait à chaque doigt des mains et des pieds une cordelette de soie assez serrée pour ne pas glisser ; les cordelettes de chaque membre se réunissant à un anneau commun. Après quoi, on les suspendit chacune par ces anneaux à des cordes pendant de quatre poteaux convenablement espacés. Les femmes se trouvèrent alors balancées en l'air à 1 m. 50 de hauteur, la face vers la terre, le dos horizontal, les bras et les jambes aussi largement écartés que possible. Imitant le balancement d'un hamac, elles étaient placées de telle façon que les fouets pouvaient atteindre toutes les régions du corps, inaccessibles en temps ordinaire. Mais la fustigation ne commença pas de suite. On voulait, au préalable, les atteindre dans leur pudeur de femmes bien élevées. Sur l'invitation du vendeur, chacun put palper et triturer ces corps blancs, distendus dans leur effroyable position. Les femmes poussaient de sourds gémissements, surtout lorsque certaines brutes s'amusaient à pincer et à tordre leurs sexes largement ouverts. Leurs plaintes se changèrent bientôt en cris aigus, lorsque les fouetteurs entrèrent en action. Aucune de ces belles n'étant vierge, les hommes, bien placés entre les jambes des patientes, fouettaient de préférence les interstices anaux et la base des fesses. Ils employaient pour cela des cravaches de toile sablée, pour ne pas trop abîmer les peaux avant la vente. Ces instruments de torture n'en pinçaient pas moins, comme en faisaient foi les hurlements des suppliciées. Finalement, à demi évanouies de douleur, elles furent salement violées par leurs tourmenteurs. « Pour les faire revenir à elles ! » dit ironiquement Kinfo. Et il ajouta : « Cela marque leur déchéance définitive. Toute femme violée publiquement n'est, selon nos coutumes, plus bonne qu'à servir dans les lupanars. »

Un nouveau coup de gong interrompit ses explications. Sin-Fon amenait par la main la blonde anglaise, pour l'offrir à l'admiration du public. Il le fit sur un ton de causerie dont l'indécence s'accompagnait des poses honteuses qu'il fit prendre à la pauvre fille. La foule des amateurs de belle chair se porta immédiatement vers la scène et je remarquai, au premier rang, la grande femme qui m'avait témoigné tant d'intérêt lors de ma première exhibition. Son amie, la dame grassouillette, se tenait à côté d'elle.

Les mains derrière le dos, la jeune Grâce, ornée uniquement de ses longs cheveux blonds, qui lui allaient à la taille, et encadraient sa jolie figure de façon fort touchante, attendait les ordres que son maître allait lui donner. Le jeune sacripant, jugeant le nombre des spectateurs suffisant, commença en ces termes : « Honorable société ; voici Miss Grâce, quinze ans, originaire de Londres (Angleterre) qui a l'honneur de vous présenter ses charmes encore ingénus, mais prometteurs. Issue d'une noble famille d'Englaises, elle possède tous les talents mondains, c'est-à-dire, piano, chant, danses de société, équitation, etc... Il n'y a que l'amour que cette chère enfant



n'a pas encore pratiqué. C'est pour se former à cet art qu'elle est venue, en toute confiance, dans notre belle ville souterraine, (rires moqueurs dans l'assistance) sachant y trouver chaussure à son pied qui, vous le voyez, est fort mignon. (Sur un mouvement de la cravache, la petite lève une jambe en pliant le genou et montre son pied, pointe baissée). Ses jambes, ses cuisses, sont admirables. Ces dernières, surtout, fortifiées par l'équitation, brûlent d'envie de faire maintenant de l'équitation amoureuse. (Nouveau geste de la cravache ; la fille joint les talons, hausse les pieds sur pointe et arrondit les cuisses et les bras en forme d'O). Pour faire de l'équitation amoureuse, il faut un point d'appui. Cette douce enfant le possède, rose et ferme, n'ayant pas encore servi. (Un nouveau geste ; la pauvrete, cramoisie maintenant, mais restant dans la même position, du bout des doigts de sa main gauche entr'ouvre son sexe rose et mignon. Sur un frôlement de la cravache elle reprend sa position du début). Maintenant examinez ce beau ventre lisse et moelleux, au nombril nacré, ces petits seins en boutons de pêche, ces épaules graciles et ce cou de cygne. Avouez que vous n'avez jamais rien vu de pareil. (Elle joint ses bras en l'air et cambre la taille en tournant sur elle-même). Voyez ces jolis bras blancs et potelés, cette chevelure d'or et cette croupe menue aux fesses bien en forme, plus pointues que larges ». (Grâce alors, sur un commandement bref, tourne le dos au public et, les mains aux hanches, se baisse en avant. Le chinois s'approche et lui ouvre largement ses deux globes jumeaux.) « Voyez ce fondement sain et musclé, dit-il, qui, pour les amateurs, se recommande tout particulièrement à la greffe. » En se redressant, la fillette maintenant pleure de honte. Mais cela ne fait aucun effet sur le jeune gredin. Brandissant sa cravache, il ordonne d'une voix tranchante : « Accroupis-toi, face au public, cuisses écartées, dans la position d'une pisseuse. » Cet ordre, cette fois-ci, est donné en anglais. Après une légère hésitation, vite réprimée par une cinglade de cravache, la malheureuse obéit, la figure pourpre et toute en larmes. Et des regards lubriques fouillèrent son intimité virginale, tandis que retentissaient de furieux *Cha-Cha*, célébrant la beauté de la marchandise. Car tous ces jaunes étaient fort épris des femmes blondes ou rousses et faisaient souvent des folies pour s'en rendre acquéreurs.

Pour clore dignement cette excitante exhibition l'anglaise dut, sur un rythme endiablé, danser une gigue écossaise. Emoustillée par de cruelles cinglades, qui lui faisaient pousser des plaintes stridentes, la pauvre se pliait maintenant à toutes les fantaisies honteuses que son dresseur lui faisait exécuter durant ses pas.

La rousse Suzanne, dont la présentation succéda à celle de Grâce, mit une telle complaisance à faire valoir ses charmes, que les spectateurs en furent comme ébahis. Elle s'offrit elle-même comme ne l'aurait pas fait une des filles de joie de basse classe. Aussi son maître n'eut-il aucun prétexte à sévir. Elle divertit l'assistance par une danse française, mi-cancan, mi-croupionnette qui fit ressortir ses formes blanches et dodues de façon fort inconvenante pour des yeux plus chastes que ceux des amateurs présents.

Là-dessus commencèrent les enchères sur les deux donzelles épuisées, qui, malgré cela, durent se tenir droites sur le devant de l'estrade, pendant que se décidait leur sort.

Ceci me donna le loisir d'observer ce qui se passait dans la partie basse de l'enclos. On y était en train de fourrer les dames corrigées dans de petites cages cubiques, en bambou, objets de

supplice usités dans toute la Chine. Les délinquantes mises de force en grenouille, étaient jetées sans ménagement par le haut de la boîte, qu'on refermait ensuite. Chaque femme, bien emboîtée, fut ensuite accrochée à son poteau respectif et des badauds les entourèrent aussitôt pour voir leurs sexes écartelés, dans cette horrible position. Des loustics munis de roseaux pointus s'amusèrent alors à les leur chatouiller, provoquant leurs plaintes dolentes ainsi que des éclats de gaîté dans tout l'entourage.

Le marché commençait à se vider de marchandise ; beaucoup d'esclaves avaient déjà disparu. Néanmoins, les transactions continuaient avec encore assez d'entrain. La marchande Tschang, munie d'un martinet, était occupée à fouetter un petit garçon qui ne voulait pas se laisser sodomiser, séance tenante, par son acheteur, homme très pressé, à ce qu'il paraît. Ailleurs, des grandes et des petites filles poussaient des cris aigus, car, maintenues sur des tables, les cuisses écartées à outrance, on était en train de faire constater leur virginité aux acheteurs. Cela avait son importance pour le prix d'achat !

Reportant mon attention sur les marchandages autour de moi, je constatai que l'enchère des miss avait monté considérablement. La compagne de la grande femme déguisée disputait Grâce au tenancier qui avait acheté les enfants *Sian-Kon*. En fin de compte ce dernier dut battre en retraite devant la somme de 10.000 dollars, et la jeune fille fut reconduite dans l'arrière-scène, à la disposition de sa nouvelle maîtresse. Le jeune mandarin, subjugué par la hardiesse de la rousse Suzanne, s'en rendit maître assez facilement pour 8.000 dollars, car, vu ses fonctions, les amateurs craignaient de lui déplaire. Il n'y avait plus que moi à vendre !

Derrière le rideau refermé, mon maître m'ordonna de m'envelopper de nouveau du manteau de velours. Le gong retentit, et, brusquement, le rideau s'écarta. Etroitement engainé dans mon fourreau, je baissais tristement la tête. Un silence relatif régna aussitôt parmi le public, car Kin-fo était fort connu à Hao-Dah-Toungtsé de par ses fonctions de bourreau-chef, et on savait qu'il n'offrait que de la marchandise de premier choix. Tous les acheteurs encore présents s'avancèrent vers notre estrade et écoutèrent attentivement.

Sur un ordre bref de mon terrible maître qui, pour le cas échéant, tenait sa cravache à la main, je dus ouvrir le manteau violet doublé de soie blanche et le tenir derrière moi, les bras écartés, le corps droit, la poitrine bombée et les pieds joints. Sur ce fond clair, mon corps svelte et rose devait ressortir à souhait. Les joues roses d'émoi je restai ainsi, n'osant lever les yeux sur les faces grimaçantes de concupiscence qui m'entouraient.

D'un air jovial, le personnage commença son discours : « Voyez, disait-il, cette figure de fille timide, qui n'a plus rien de masculin. Ce nez droit, cette bouche petite à lèvres charnues et roses qui peuvent caresser si amoureusement. Ces grands yeux bleus cerclés du bistre de la volupté, (je compris alors pourquoi on m'avait laissé seul avec le porc la veille), ces longs cils, ces joues roses d'une pudeur toute féminine. Et ce cou blanc, rond et souple, encadré de cheveux bruns, fins et soyeux. Appréciez la sveltesse gracile mais musclée de ces épaules, auxquelles se rattachent les seins mignons et blancs. Dressant leurs pointes turgides et rouges ne semblent-ils pas quêter les caresses d'un maître adoré ? Admirez cette taille mince qui se cambre comme sous une étreinte. N'est-elle pas supérieure à celle de bien des filles ? Et ce ventre lisse avec sa teinte

pâle et nacrée, au milieu duquel le nombril mignon met sa tache sombre et provocante. » Tourne-toi, me souffla-t-il. Il continua : « Regardez ces cuisses rondes et finement musclées, qui supportent ces fesses pointues et bien fournies. Ces genoux étroits, ces mollets de jeune fille et toute la sveltesse impeccable de ces longues jambes de danseuse, aux pieds aristocratiques. » De nouveau, je dus me retourner. Alors, en entendant la suite de son bavardage honteux, je ne pus m'empêcher de cacher ma figure derrière mon bras replié, — geste pudique qui sembla fort égayer l'assistance et que Kin-fo, pour ce motif, toléra. « Quelle volupté pour un homme ou une femme jaune d'être enlacé amoureusement par ces bras blancs et potelés, tandis que ces petites mains de fillette, expertes dans l'art des caresses, chatouillent et excitent le corps et les sens de l'amant. Ce sujet excelle dans tous les arts lesbiens et sa jolie langue rose et agile fait éprouver des joies indicibles. Inutile de vous vanter les avantages de son sexe anal aux muscles encerclés exercés par un patient *training*, — ma fabrication spéciale et soignée, comme toujours. Avec cela, le petit a un caractère doux et soumis, avec beaucoup de goûts et penchants féminins. En un mot, un sujet unique ! »

La plupart des spectateurs avaient déjà les yeux brillants de convoitise et me détaillaient comme seuls savaient le faire les débauchés de cet antre. Je frémissais en songeant au sort qui m'attendait entre les mains d'une de ces brutes aux bas instincts. Mais on ne me laissa guère le temps de m'enfoncer dans mes réflexions. La musique, du fond de la scène, préludait sur un air gai et Kin-fo annonçait :

« Je vais lui faire danser la *bibasis*, que la plupart des honorables ici présents ont déjà eu l'occasion de lui voir exécuter. Rien ne fait saillir de façon plus provocante les parties les plus intéressantes d'un corps de *Sian-Kon*. » En même temps, il me cinglait le derrière d'un coup de cravache. Poussant un cri de douleur, je suivis immédiatement le rythme de la musique et me mis à lancer mes pieds en arrière, en ployant les genoux. Frappant la base de mes fesses à coups de talons accélérés, je me présentais tantôt de face, tantôt de dos. Je voyais comme tout ce monde jouissait de la tension de mes muscles, et s'amusait du ballonnement effréné de mes jeunes seins et de mon sexe masculin rabougri. Les deux femmes déguisées me regardaient également avec des yeux agrandis de désir. Lorsque mes fesses martelées furent rouges, la musique cessa et je pus me reposer, face au public, les bras en équerre derrière le dos.

Les enchères commencèrent de suite entre la plus grande des deux dames, Son-Ma le propriétaire de bordel et un gros chinois à face rouge, que Kin-fo m'avait dit être le plus riche négociant de la ville souterraine. Le gros poussah, voyant les mises monter avec rapidité, réclama bientôt, disant qu'avant de continuer il voulait me voir de près. Mon bourreau ne put qu'accéder à cette demande ; me prenant par la main, il me fit descendre de l'estrade et me promena parmi l'assistance hautement excitée à la vue de mon corps nu, frémissant et rougi. Sous la menace de la cravache, je dus élever mes bras au-dessus de la tête, puis les croiser derrière la nuque ; bomber la poitrine et prendre mes petits seins dans mes paumes, en un geste d'offrande. On m'ordonna de faire rouler mes hanches pour juger de leur amplitude et de leurs facultés au plaisir. Puis on me questionna en anglais et je dus donner des détails sur mes goûts, mes capacités amoureuses et mes intimes délices. J'eus à répondre à des questions d'un cynisme

révoltant, même pour un homme. Certains amateurs ayant manifesté le désir de voir fonctionner mes parties anales, Kin-fo, arc-boutant sa jambe sur un tabouret, me coucha sur sa cuisse et me fit exécuter les contractions anales requises. Alors, oh ! honte indicible, des doigts s'introduisirent dans mon sexe greffé pour juger de la force contractive des muscles de mon derrière de *Sian-Kon*. En dernier lieu, on me fit courir, sauter, les bras en l'air, pour vérifier la sveltesse de ma taille et la fermeté de mes muscles. Mon martyre prit fin et je pus réintégrer l'estrade, la tête en feu et tout palpitant de honte.

Les enchères recommencèrent alors avec encore plus d'acharnement, et, pendant ce temps, j'eus un peu de loisir. Tous les enfants avaient disparu, vendus en bloc, à part quelques exceptions. On était en train d'accoupler à la file, l'un derrière l'autre, tout ce qui restait de femmes. Ce groupe d'une quinzaine de nudités se composait des prostituées de profession, et de tout ce qui restait du lot des jeunes filles pudiques. Un chinois à l'air crapuleux, probablement un revendeur, s'était rendu acquéreur de ce que les amateurs riches avaient dédaigné. Armé d'un fouet, dont il se servait sans ménagement, il reliait ces malheureuses l'une à l'autre au moyen de carcans d'acier et de chaînes minces, en ayant soin de mettre une putain entre deux novices. Ces dernières pleuraient doucement de honte et d'épuisement, tandis que les professionnelles se riaient de leur désespoir et ne leur ménageaient ni moqueries, ni bourrades. Les belles mijaurées étaient toujours en cage, accrochées à leurs poteaux. Pour le moment, on ne s'occupait plus d'elles.

Les enchères sur moi faisaient rage ; j'étais déjà monté à 10.000 dollars. Ce fut alors Son-Ma qui demanda à m'examiner encore une fois, en détail, avant de continuer ses mises. Kin-fo l'invita donc à monter, ainsi que le gros négociant et les dames flanquées de leur jeune compagnon. Les autres spectateurs n'étant plus que de simples curieux, n'eurent pas accès sur l'estrade. Les deux chinois se mirent d'abord à me palper, à me pincer et à me claquer les muscles à qui mieux mieux. Ils s'assurèrent de ma bonne denture, comme preuve de santé. Ils observèrent la mobilité de ma langue, que je dus agiter longuement. Tremblant devant la cravache levée de mon dresseur, j'obéissais patiemment. On m'ordonna de me mettre en grenouille, tandis qu'un des aides avançait une table. Ayant pris cette position outrée, je me sentis soudain empoigné, déposé sur la table, puis renversé sur le dos de manière que mon postérieur fût surélevé et largement écarté, le vagin anal grand ouvert. Son-Ma et son concurrent se mirent de nouveau à enfoncer leurs doigts dans l'excroissance, signe de ma déchéance, pour juger de sa fermeté et de sa sensibilité, ainsi que de la force contractive de l'anus. J'en eus comme une attaque de nerfs, L'immense honte que je ressentais depuis mon entrée sur l'estrade se résorba en pleurs et je me mis à sangloter désespérément. Tout en suivant de l'œil les investigations brutales des deux gredins, les trois autres spectateurs conversaient en anglais à voix basse. Ce qui me confirma que j'avais à faire à des gens de culture supérieure.

Reconduit sur le bord de l'estrade, je dus reprendre ma position d'esclave à l'encan, tandis que la bataille à coups de dollars reprenait de plus belle. Son-Ma le premier cessa ses mises, mais le chinois à gros ventre, qui me jetait tout le temps des regards de convoitise, se battit encore

quelque temps contre le groupe du Mandarin. Finalement la grande femme le fit taire en offrant la somme énorme de 20.000 dollars et je lui fus adjugé définitivement.

Kin-fo jubilait, et moi-même, je me félicitais intérieurement de ne pas être tombé entre les griffes du tenancier Son-Ma, dont j'avais entendu narrer la brutalité, ou du gros négociant graisseux qui me dégoûtait. Malgré les airs hautains et dédaigneux de la grande dame, je la préférais — faute de mieux.

Mon vendeur, descendu auprès de sa cliente, était en grande conversation avec elle. Le gros négociant avait disparu, et Son-Ma, probablement pour se dédommager, faisait extraire les dames du monde de leurs cages à poules. Penché sur leurs corps rougis et dolents, il les examinait et triturait à volonté sans qu'elles osassent maintenant faire le moindre geste de révolte. Je ne pus en voir plus, car Sing m'emmenait dans l'arrière-scène où je retrouvais Grâce et Suzanne, enveloppées dans des kimonos et accroupies dans un coin. On me remettait le manteau de velours, lorsque Kin-fo reparut en compagnie de ces dames qui venaient prendre livraison de leurs achats. Nous dûmes les suivre à l'entrée de la tente où stationnaient trois grandes chaises à porteurs. Ma nouvelle maîtresse me fit monter à côté d'elle dans le premier palanquin, tandis que Grâce était conduite par l'autre dame dans le second. Le jeune Mandarin poussa Suzanne dans la troisième chaise.

Avant de donner aux coolies le signal de départ, Kin-fo vint encore faire toutes sortes de recommandations à ma maîtresse. Je vis, par là, qu'il avait mon futur traitement à cœur, — par amour-propre de chirurgien, sans doute. « Prenez garde, lui dit-il, que les pieds, les mains et surtout la taille du *Sian-Kon* ne s'épaississent et n'engraissent. Mettez-lui un solide corset étroitement lacé. Si vous vous apercevez que ses formes se gâtent, ayez recours aux bandelettes de cuir ; aussi pour les seins, qui pourraient avoir une tendance à reculer. Quant au vagin anal, n'ayez aucune crainte, il ne diminuera pas. Ayez seulement soin de toujours faire asseoir le gaillard sur des tabourets et chaises percés au bon endroit. Cela fera du bien à son fondement et, à la longue, lui fera ressortir le vagin à la façon d'un croupion de poulet. Les six mois qu'il a été en traitement chez moi, n'ont pas suffi à provoquer ce perfectionnement, qui est le chic suprême de tout *Sian-Kon* de luxe. Ayez surtout l'œil sur son petit sexe masculin. N'oubliez jamais de lui mettre les cercles de métal aimanté, qui empêchent toute érection. Il ne doit y toucher lui-même sous aucun prétexte. Surtout ne changez rien au régime alimentaire dont je vous ai donné la recette. Ce serait le rendre malade à bref délai ; ses formes s'abîmeraient s'il engraisait de l'estomac ou du ventre. Du reste, ses organes intérieurs sont déjà suffisamment atrophiés dès maintenant pour lui réduire l'appétit. Et, surtout, gare aux refroidissements ; n'oubliez pas que la température de notre caverne est toujours douce et égale. » Ayant terminé ces explications, il prit congé de sa cliente avec force salamalecs et me dit d'un air ironique : « Bon amusement, petit mignon, pense bien à ton bon docteur qui t'a fait si beau ! » Je m'abstins de lui répondre, trop content d'être sorti de ses griffes.

Nos litières se mirent en mouvement, devançant le cortège des nudités qui attendaient le signal de départ. Son-Ma devait s'être rendu acquéreur des trois mijaurées. On les liait, en ce moment, par les mains et les pieds, à des perches de bambou, chacune portée par deux coolies,

— tout comme on transporte les cochons en Chine. Probablement les malheureuses n'étaient plus en état, de marcher, par suite des ignobles traitements qu'on leur avait fait subir. Le tenancier avait dû les obtenir à un prix de rabais, vu leur dépréciation. Lorsque nous passâmes devant ces pauvres corps nus, que les coolies maniaient comme du bétail, ma maîtresse et sa compagne se penchèrent hors de leurs litières et se désignèrent mutuellement les captives en nommant des noms anglais et espagnols. Alors je me souvins de ce que m'avait raconté Kin-fo, d'une grande dame de Frisco qui devait venir savourer son triomphe et sa vengeance. Nos nouvelles maîtresses en voulaient, sans nul doute, à certaines rivales de la haute société américaine et se vengeaient d'elles à leur manière. En même

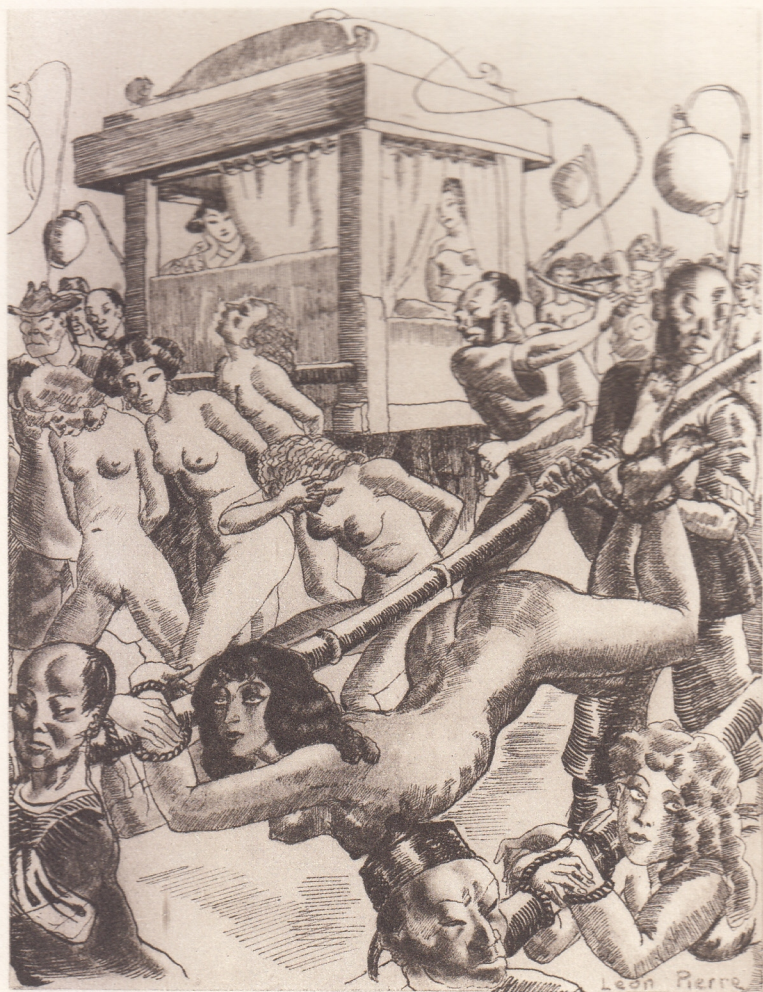


temps, un faible espoir emplît mon cœur de joie ; ces deux femmes devaient habiter la cité d'en haut, et j'aurais peut-être l'occasion de revoir la lumière du jour.

Soudain nous entendîmes un bruit de pas pressés, accompagné de cliquetis de chaînes, de claquements de fouets et du commandement chinois : *Kouai*, — *Kouai* (vite ! vite !). C'était la file d'esclaves enchaînées qui nous dépassait au trot, accéléré par des cinglades. On les conduisait aux maisons de stupre anonymes où devait se consommer leur martyre. Derrière suivaient, plus lentement, les coolies portant les dames de la haute, attachées à leurs perches, les bras au-dessus de la tête et les pieds joints, leurs ventres et leurs seins pendants vers le sol. Les cheveux dénoués couvraient leurs figures par devant, et elles poussaient des plaintes sourdes, dues à leur position plutôt inconfortable. Les passants ne se gênaient pas pour palper et claquer les fesses incurvées de ces suppliciées. Et dire que nos deux maîtresses s'amusaient de ce spectacle révoltant ! Nous perdîmes bientôt de vue ce lamentable cortège, car il bifurqua dans une rue latérale de la grande place.

Sur le marché des femmes de couleur, l'animation était encore grande. Certains trafiquants, voyant qu'ils ne pouvaient écouler leur marchandise, livraient leurs victimes, moyennant quelques sapèques, à la lubricité du bas peuple. Artisans, portefaix, coolies, mendiants, etc...





profitaient de l'aubaine, et c'est par douzaines qu'on voyait les malheureuses, dont on avait lié les jambes, bien écartées, derrière leurs poteaux, polluées sauvagement par la populace.

D'un coin assez éloigné du marché partit soudain un effroyable concert de cris, d'imprécations, d'aboiements et de hurlements, ce qui fit s'arrêter nos porteurs. Nos compagnes, également, prêtaient l'oreille à ce vacarme et le jeune Mandarin sortit de sa litière pour leur donner des explications : « Voici la *Société des Sodomiques* à l'œuvre, dit-il, si vous voulez, allons regarder de près cet intéressant spectacle. » A leurs questions étonnées il répondit : « Figurez-vous que tous les tenanciers de maisons closes ont l'habitude, pour mater leurs recrues indociles ou inhabiles au travail, de les mener, les jours de grand marché, au parc des animaux pour les y faire violer. C'est fort amusant à voir ! » Ces dames ayant acquiescé, ordre fut donné aux porteurs de se diriger vers l'endroit en question, que nous atteignîmes en fendant une foule assez dense. Mais le Mandarin, grâce à son rang, nous fit avancer aux premières places.

Au milieu d'une sorte d'arène sablée étaient réunies une trentaine de filles absolument nues. Celles de race blanche, naturellement, formaient la majorité. Il y en avait de jolies et de moins jolies, des grosses et des maigres, mais aucune ne dépassait la trentaine. Grandes dames et jouvencelles de bordel chic, femmes plus mûres de maisons communes, toutes avaient les bras attachés en équerre sur le dos et portaient sur leur corps les traces des coups de fouet reçus, avant ou pendant le trajet vers le marché. Autour de l'arène se groupaient des individus tenant en laisse des molosses et des dogues aboyants, des ânes de différente taille et des boucs. Il y en avait un qui avait amené un grand singe orang-outan et un autre qui maintenait un ours apprivoisé. Les femmes, connaissant le sort qui les attendait, criaient de peur, contribuant ainsi au concert des bêtes excitées. A peine étions-nous arrivés, que l'abomination commença.

L'une après l'autre, on lia chacune des victimes contre un animal, en prenant soin de proportionner le calibre de son sexe à celui de la bête, car il ne fallait pas trop abîmer les chairs à plaisir ! Donc, liée sous le ventre du quadrupède, la femelle devait, de ses cuisses et de ses jambes, étreindre fortement le corps velu. On dressait la bête à demi sur ses pieds de derrière, et on lui attachait l'avant-train à des supports préparés à cet effet. La femme elle-même était, sous la bête, fixée par les épaules à ces supports, de façon qu'elle eût le buste soulevé, ses pieds étant déjà réunis et attachée sur la croupe de l'animal. Les bêtes, étant muselées, ne pouvaient faire de mal ; mais, tout de même, leurs femelles ne semblaient pas être (façon de parler), à la noce. Elles poussaient des clameurs assourdissantes, surtout celles qui étaient saillies par les ânes. Les baudets semblaient être infatigables. Les patientes en étaient râlantes et suppliantes de douleur. Les spectateurs de cette scène atroce riaient aux éclats. Au singe, on avait livré une jeune fille que j'avais de suite remarquée entre les autres, à cause de son air fier et arrogant. Elle n'avait sûrement pas encore été prostituée car, frêle, mince et assez jolie, elle perdait du sang de son sexe mignon, tout en poussant des cris stridents. D'après la conversation que le Mandarin menait avec mon acquéreuse, je compris qu'on voulait lui faire enfanter un homme-singe pour la baraque d'un forain. C'était, à ce qu'il paraît, une des jouvencelles pudiques ; elle avait été vendue, ce jour même, dans la tente, à un montreur de phénomènes tératologiques. Dans le même but, on avait accouplé une grosse négresse à l'ours apprivoisé qui la polluit ferme.



Nous n'attendîmes pas la fin de ce spectacle répugnant qui, expliquait le jeune chinois, devait durer jusqu'au complet évanouissement des patientes. On les chargerait alors pêle-mêle sur un char, pour les reconduire au lupanar. « Je vous assure, ajouta le Mandarin, qu'après cette séance les donzelles ne sont plus ni maniérées ni pudiques, et se livrent complaisamment à tous les caprices des clients, — par peur d'être de nouveau soumises à cette terrible épreuve. »

Sur ces mots, nous quittâmes ce lieu d'infamies, et ce fut la dernière vision d'horreur que j'eus de Hao-Dah-Toungtsé.

Bientôt, bifurquant dans la rue principale de la ville, nous laissâmes le marché derrière nous. Devant un gracieux pavillon orné de lanternes multicolores, nos chaises s'arrêtèrent. On nous fit descendre, et on nous conduisit à l'intérieur de cette habitation luxueusement aménagée à la chinoise. Dans une sorte de réfectoire, on nous fit prendre un léger repas, puis on nous laissa. Grâce et moi, nous nous regardions d'un air plutôt gêné. Rompant le premier le silence, je dis alors à la jeune anglaise : « Miss, nous sommes compagnons d'infortune, et je suis maintenant presque aussi femme que vous. Je vous prie de ne pas vous offusquer de ma présence. » Puis, lui tendant la main : « Dites, voulons-nous être amis ? » Sa pauvre petite figure, encore striée par les larmes répandues, s'éclaira d'un sourire et elle prit gentiment ma main, en disant : « De grand cœur, Monsieur ; il est si doux pour moi de trouver quelqu'un de compatissant, après tout ce que j'ai dû supporter ! » C'est de ce moment que date entre nous une amitié inaltérable !

Peu après nos maîtresses reparurent. On me fit quitter le manteau de velours et endosser un superbe kimono douillettement ouaté, à grandes fleurs rouges sur fond bleu. Mes cheveux furent laissés flottants ; aux pieds, je gardai les petites pantoufles de cuir. Mes compagnes furent également munies de kimonos et de pantoufles, — et nous sortîmes.

Dehors, le Mandarin nous attendait. Nous précédant de quelques pas, il nous fit signe de le suivre. Et quelle fut ma stupéfaction joyeuse, lorsque nos maîtresses, toujours suivant leur guide, s'engagèrent dans des ruelles tortueuses au bout desquelles aboutissait un large couloir, montant en pente douce. Maintenant, j'en étais sûr, nous quittions cet horrible repaire pour remonter à la lumière du soleil. A ma timide question en anglais, ma maîtresse me fit « oui » de la tête, tout en mettant un doigt sur ses lèvres pour me recommander le silence.

Rempli d'un doux espoir, je continuai à marcher avec courage malgré mon émotion et ma fatigue, dues aux épreuves de cette terrible journée.

Pendant plus d'une heure nous cheminâmes ainsi dans des couloirs et par des escaliers divers, labyrinthe inextricable où le Mandarin semblait se reconnaître avec facilité. A la fin, n'étant plus habitué à marcher si longtemps, je suivais avec difficulté, la respiration courte et traînant la jambe. Ma grande compagne fut obligée de me soutenir. Lorsque nous débouchâmes dans une grande cave, éclairée, au moyen de soupiraux, par la douce lumière du jour, j'étais tout à fait épuisé. Alors la femme me porta comme un enfant, en me recommandant de fermer les yeux, afin que la transition de lumière ne me fût pas trop brusque. Ayant gravi un dernier escalier, nous débouchâmes sur un long et large couloir de maison américaine, éclairé par un beau soleil d'été.

Ne pouvant maîtriser mon émotion à la vue de la lumière du jour, que j'avais désespéré de revoir jamais, je pleurai de joie, silencieusement. On nous fit entrer dans une chambre spacieuse,

où nous pûmes de nouveau nous restaurer. Ceci fait, Grâce et sa maîtresse prirent congé ; Suzanne et le chinois avaient déjà disparu. La petite avait été affublée d'un chapeau de feutre à larges bords, d'une cape de soie noire très courte, qui laissait ses cuisses découvertes et nues, ainsi que ses jambes ; aux pieds elle avait de petits souliers de cuir noir à hauts talons. A part cela, aucun dessous. Ainsi que nous expliqua la grosse dame, ce costume devait sauvegarder la décence contre les regards qui, du dehors, plongeraient dans l'auto, sans, toutefois, empêcher l'amusement. Grâce, rouge de honte, jetait des regards de reproche à sa patronne qui, elle, la dévorait déjà des yeux.

Ma maîtresse me dit alors aimablement : « Reposez-vous un peu sur cette chaise longue, mon enfant, pendant que je vais changer de toilette. Nous sommes à San Francisco, mais nous avons encore un long chemin à faire en auto, avant d'arriver à ma propriété qui, désormais, sera votre nouvelle demeure. » Là-dessus elle sortit et ferma la porte à clef.

Je fus un peu déçu en voyant qu'on n'avait pas encore l'intention de me rendre ma liberté ; mais, espérant encore, je pris patience. Après une demi-heure, pendant laquelle je sommeillai légèrement, la porte s'ouvrit et une grande et belle dame à l'air distingué, vêtue d'une élégante toilette de voyage, entra. C'était ma maîtresse, débarrassée de ses oripeaux et de son maquillage chinois. Très grande, elle avait près de deux têtes de plus que moi, un large manteau de fourrure l'enveloppait. Ses cheveux, d'un roux foncé, étaient coiffés avec art.

Avec effusion je la remerciai de m'avoir rendu à mes semblables, l'assurant de mon éternelle gratitude. Un peu agacée, elle m'interrompit pour m'annoncer que tout était préparé pour notre départ. Je la suivis donc, étonné de son mouvement d'impatience. Descendant derrière elle dans la rue, je vis que nous sortions du consulat de Chine de Frisco.

Alors, je compris ! Le Mandarin étant l'introducteur de ces dames à Hao-Dah-Toungtsé, on se servait de l'immunité de la propriété consulaire pour cacher une des entrées principales de la ville chinoise souterraine.

### CHAPITRE III

#### MÉTAMORPHOSE PAR NAISSANCE TRUQUÉE

Une grande auto fermée, conduite par une négresse à figure énergique, attendait à la porte. On m'y fit monter, la dame s'assit à côté de moi et nous démarrâmes à toute vitesse.

Privé depuis si longtemps de la vue de la nature, je me mis à regarder la campagne californienne qui défilait devant nous. Mais la femme ne m'en laissa pas le loisir. Elle me pria doucement de lui raconter mon histoire. Alors, pleurant malgré moi, je lui contai docilement ma lamentable odyssée, sans rien omettre de mes souffrances et des mauvais traitements subis. Elle m'écoutait avec une attention polie et paraissait même prendre un certain plaisir à suivre l'histoire de la transformation radicale de mon corps de jeune homme. Finalement je la priai, de façon aussi touchante que je pus, de me rendre la liberté. Lorsque j'eus terminé, d'une voix forte et bien timbrée, elle parla en ces termes : « Votre récit, mon enfant, m'a fort intéressée.

Malheureusement, je ne peux donner suite à votre requête, formulée si gentiment. Vous comprendrez bien, mon petit, que je n'ai pas dépensé tout cet argent pour vous donner la clef des champs. Vous en seriez, du reste, bien embarrassé vous-même, avec votre corps si radicalement transformé. Costumé en garçon, vous seriez maintenant la risée de vos camarades. Soyez plutôt content d'être tombé entre mes mains. Je suis persuadée que vous n'aurez pas à vous en plaindre, — si vous êtes raisonnable. Sachez maintenant que je suis présidente d'un club féministe dont les membres haïssent le sexe masculin, et le combattent où cela leur est possible. Nous ne reculons devant aucun moyen pour faire tort aux mâles, ainsi qu'à celles qui les soutiennent. N'empêche que nous nous servons des hommes pour nos fins et besoins, quand nous y trouvons intérêt, — comme vous avez pu le constater vous-même. Dans ma grande propriété de Summerset-House, où je vous conduis, vous ne verrez aucun de vos congénères ; toute la domesticité est de sexe féminin. Ce n'est pas un but charitable qui m'a incité à faire votre acquisition, — notre charité ne va qu'à nos sœurs féministes, — mais bien le désir de tenter une expérience intéressante. Mon but est de transformer un jeune homme, sain de corps et d'esprit, en une jeune fille façonnée selon mes idées. Pour cela il me fallait un *Sian-Kon* préparé selon les méthodes barbares de ce coquin de Kin-fo. C'est vous dire que j'entends bien que vous ne perdiez aucune des particularités corporelles, — qui pour moi sont des avantages, — que vous avez acquises au prix de tant de souffrances et d'humiliations. Vous serez donc traité, ou plutôt élevé, — car il s'agit ici de toute une éducation à refaire, — selon mes méthodes à moi. Vous ne manquerez de rien et vous aurez une liberté compatible avec le régime que je compte vous faire suivre. Je ne veux pas, du reste, brusquer les choses. Si vous vous montrez une petite servante bien obéissante, aimante et maniable, ce sera pour ainsi dire insensiblement que ce qui reste de masculin en vous finira par disparaître. Donc, ayez confiance en moi, mon chéri, et ne vous tourmentez pas inutilement avec l'idée de pouvoir refaire l'homme. Vous serez bien gardé à Summerset-House, où nous avons tous les moyens nécessaires pour mater les mâles récalcitrants. »

En entendant ces mots, sous lesquels tous mes espoirs de régénération s'effondraient brusquement, je baissai la tête et restai sans paroles, affaîssé et hébété par cette nouvelle déception. La femme respecta mon silence et affecta de s'intéresser au paysage, pour me laisser le temps de me remettre.

Tout de même, à force de réfléchir à ma situation, je finis par comprendre que, seul à Frisco, sans ressources et dans mon état actuel, il me serait en effet impossible de trouver une situation. En outre, comme l'avait bien deviné ma maîtresse, je ne pourrais que redouter les moqueries de mes anciens camarades, s'ils me revoyaient, changé comme je l'étais. Je n'osai donc pas protester. Je voyais cette femme bien disposée à mon égard, et je résolus de ne pas la fâcher par d'inutiles récriminations.

Après un trajet qui dura au moins trois heures, la voiture ralentit et s'arrêta en pleine campagne devant une grille somptueuse, flanquée d'une grande loge de concierge. De hauts murs s'étendaient de chaque côté de la grille, à perte de vue. Le parc entourant cette propriété paraissait être immense. Il devait être six ou sept heures du soir, le soleil, encore haut, inondait les grands arbres d'une lueur dorée et je savourais avec joie ce beau spectacle, dont j'avais si

longtemps été privé. On nous attendait, car la grille s'ouvrit d'elle-même et l'auto, après avoir traversé une large cour d'entrée, vint se ranger devant un perron monumental qui précédait une construction imposante, — un vrai palais.

Sur l'escalier de marbre blanc étaient rangées de nombreuses femmes en costumes seyants et bigarrés. Elles reçurent Madame Goodwhip, — c'était son nom, — avec des cris d'allégresse. C'étaient presque toutes des négresses, mulâtresses, tierceronnes et quarteronnes de belle allure, la plupart aussi grandes que leur maîtresse. Les plus jeunes étaient trop étrangement vêtues pour appartenir à une maison respectable. Elles portaient de très courtes tuniques de couleurs vives, largement décolletées, qui laissaient apercevoir ou deviner leurs charmes. Les plus âgées avaient des robes longues, façon créole, et, comme coiffure, le madras traditionnel. Toutes me regardaient en bête curieuse.

M<sup>me</sup> Goodwhip m'ayant confié aux bons soins d'une vieille négresse, — une intendante paraît-il, — celle-ci me prit par la main et me conduisit, par de larges couloirs, dans les appartements du rez-de-chaussée. Là, elle m'ouvrit une petite chambre propre avec cabinet de toilette, où se trouvait tout ce dont je pourrais avoir besoin. Puis, après avoir découvert le lit, sur lequel elle posa une chemise de nuit, elle m'ôta mon kimono et s'en alla en l'emportant. Je l'entendis, au dehors, fermer la porte à double tour. J'étais de nouveau prisonnier !

Harassé par cette journée d'émotions et de fatigues si multiples, j'endossai la chemise et, me couchai. Je ne tardai pas à tomber dans un sommeil de plomb.

Vers le milieu de la nuit je fus réveillé par des coups de tonnerre formidables. Les éclairs se succédaient sans interruption, inondant ma chambrette de lumière. Une pluie battante giclait contre la fenêtre. Subitement, en entendant les éléments déchaînés, il me vint une idée. Si, profitant de ce que tout le monde se tenait à l'abri par ce temps affreux, j'essayais de m'enfuir pour me réfugier chez le premier fermier venu ? On ne me refuserait ni aide ni protection dans le dénuement où je me trouvais. Devant l'occasion qui se présentait ma soif de liberté reprenait le dessus, annihilant toute réflexion de prudence. La chambre que j'occupais étant située au rez-de-chaussée, il me serait aisé de sauter dans le parc. Je me levai et m'assurai d'abord que la fenêtre n'était pas fermée à clef. Puis je cherchai autour de moi ce que je pourrais mettre pour cette expédition nocturne. Mes petites pantoufles de cuir étaient encore sous le lit. Furetant bien, je découvris, au fond d'un tiroir de la toilette, une paire de bas en coton noir. Des vêtements pour me couvrir le haut du corps, je n'en trouvai point ; il me fallait me contenter de ma chemise de nuit décolletée : et descendant à mi-cuisse. Je me chaussai, puis, ouvrant la fenêtre, avec précaution, je regardai dehors. Dans le parc il n'y avait personne et, la pluie faisant toujours rage, je jugeai le moment propice. J'escaladai la fenêtre, glissai lentement sur une corniche, puis, me retenant des deux mains à celle-ci, je sautai par terre et tombai au milieu d'un bosquet de bégonias, sans me faire de mal. La pluie m'avait déjà entièrement trempé le haut du corps, pendant cette gymnastique. Alors, tenant, à cause du vent, la chemise serrée autour de moi, je me mis à courir vers le mur d'enceinte que je distinguais au loin à travers l'averse. Tout en me dissimulant derrière les buissons et les arbres, je l'atteignis assez rapidement. Mais là commencèrent les difficultés ! Comment franchir ce mur qui avait au moins quatre mètres de

hauteur ? Je me mis à le longer, cherchant un moyen, et là encore la chance me favorisa. Couchée par terre, le long de l'enceinte, je trouvai une échelle qui y avait été oubliée. Avec beaucoup de peine, de mes faibles forces d'être efféminé, je parvins à la dresser contre le mur. La pluie ruisselait sur mes épaules nues, la chemise mouillée était collée sur la peau de mon dos et de mes cuisses, et j'avais de l'eau dans mes pantoufles. Mais je ne sentais rien, ne songeant qu'à une chose, me sauver ! Je montai vivement les échelons et j'arrivai au sommet du mur. Là, un grillage bas, me barra le chemin. Mais je parvins à me frayer un passage en brisant les fers fortement rouillés à coups de pied, avec les pantoufles de cuir qui me protégeaient, heureusement, contre les tessons de bouteille dont le faite du mur était garni.

Alors j'essayai de tirer l'échelle à moi, afin de la faire descendre de l'autre côté du mur. Pendant ce travail je dus faire quelque bruit, car, soudain, je vis briller une lumière du côté où devait se trouver la loge du concierge. Perdant la tête, je lâchai l'échelle qui retomba avec fracas dans le jardin. Connaissant la hauteur du mur, je ne savais plus que faire ; mais entendant des pas qui s'avançaient, je me décidai tout de même et, me tenant des deux mains au rebord, je me laissai glisser du côté extérieur, sans lâcher prise. Au dessous de moi baillait un gouffre noir ; ma chemise retroussée me serrait les épaules, s'étant accrochée aux tessons du mur. Prenant peur, je poussai, involontairement, un cri d'alarme, et, presque aussitôt, je perçus au dessous de moi des bruits de pas précipités et une voix narquoise me cria : « Ohé, la belle, pourquoi montrez-vous ainsi vos jolies fesses au public ? » Cette voix, quoique forte, était celle d'une femme. Alors, je me repris à espérer que je tomberais peut-être tout de même dans des bras compatissants. J'étais dans un état lamentable, trempé de pluie et écorché sur tout le corps. A grand'peine je me cramponnais de mes faibles bras au rebord du mur. La voix reprit : « Lâchez tout, ma petite, nous vous cueillerons et nous vous réchaufferons ! » Alors je me laissai choir dans le vide sur une forme humaine ; le choc m'étourdit, et je perdis connaissance.

Je me réveillai sous la sensation de chaleur des couvertures dont m'enveloppaient trois grandes mulâtresses. Sur un ordre téléphonique, l'une d'elles me prit, tout emmaillotté, dans ses bras et sortit de la loge. Encore à demi-inconscient, je fermai les yeux et m'abandonnai, épuisé.

Réintégré dans la maison d'où je voulais m'enfuir, je sentis que, toujours empaqueté dans mes couvertures chaudes, je passais dans d'autres bras qui me transportèrent par des escaliers et des couloirs. Finalement, on me déposa par terre et j'entendis, tout à coup une voix, que je reconnus être celle de M<sup>me</sup> Goodwhip, disant : « Déballez-le de ses couvertures ». Sans ménagements, à coups de pieds, je fus alors déroulé. J'étais dans une luxueuse chambre à coucher. De l'énorme lit à baldaquin, la voix de ma nouvelle maîtresse s'éleva :

« Alors ce petit « Monsieur » voulait nous fausser compagnie pour recommencer ses transactions de banque. Il a essayé de me frustrer de mon prix d'achat et peut-être, s'il avait réussi, aurait-il encore fait pire, en ameutant la police. Aussi, comme je l'ai acheté soi-disant *Sian-Kon* bien dressé, je vais le contraindre à faire de suite le travail pour lequel il a été préparé. » D'appréhension et de froid je claquais des dents. « Polly, Molly, prenez donc ce jouvenceau entreprenant et flanquez-le dans un bain très chaud. Nettoyez-le bien, pansez-lui ses égratignures avec du taffetas et ramenez-le moi, costumé en fille de joie. Vous lui mettrez une

liquette très courte, des bas de soie grise, des petites babouches de danse rouges, et le coifferez « à la prostituée », avec chiens et haut chignon orné d'un ruban rouge. Allez. »

Remis brusquement sur pieds par les deux vigoureuses chambrières, elles m'entraînèrent dans une vaste salle de bain, attenante à la chambre à coucher. En me giflant et en me fessant au moindre mouvement de protestation, les deux quarteronnes procédèrent avec dextérité à ma toilette. Furieuses de leur service de nuit supplémentaire, elles se vengeaient sur mon pauvre corps dolent, tout en se moquant des particularités de ma transformation sexuelle. Le bain chaud, ainsi que les vigoureux massages qui lui succédèrent, me sauvèrent probablement d'une fluxion de poitrine. Mais les deux sauvagesses me trituraient avec une telle brutalité que M<sup>me</sup> Goodwhip, de son lit, devait entendre mes plaintes. Pendant la coiffure, les filles me firent des recommandations ignobles sur la manière dont j'aurais à faire mon service auprès de leur maîtresse. Ces deux femmes avaient sûrement déjà été en maison close. Enfin mon premier attifement en galant déshabillé féminin fut terminé. Me prenant chacune par une main, elles me reconduisirent dans la chambre à coucher.

De son face à main, M<sup>me</sup> Goodwhip m'inspecta de la tête aux pieds, d'un air dégoûté. Ainsi que je pus le constater moi-même dans une glace pendue au fond de l'alcôve, on m'avait bien donné l'aspect d'une prostituée. Mes cheveux, renforcés par des postiches, étaient échafaudés en un haut et large chignon, tandis que sur mon front ils retombaient, frisés au fer, en « chiens » classiques. Un ruban rouge rehaussait encore l'ignominie de cette coiffure. La liquette, transparente et brodée, couvrait à peine mon petit sexe masculin. Les bas gris, à jour, étaient retenus par de larges jarretières rouges. Les yeux baissés, j'attendais peureusement les ordres de la terrible femme. Ils ne tardèrent pas.

« Apportez un gramophone, dit-elle aux servantes, et déblayez le milieu de la chambre. » Tandis que l'une allait chercher l'instrument, l'autre enroulait les tapis. Puis : « A genoux, jeune veau ; viens m'embrasser les pieds », ordonna-t-elle en rabattant le dessus de lit, sur lequel elle était étendue, nue. J'obéis en tremblant. « Continue, dit-elle, embrasse toujours plus haut jusqu'à ce que je te dise de cesser. » Je baisai successivement les jambes, les genoux et les cuisses et, lui voyant ouvrir ces dernières, j'appliquai mes lèvres sur son sexe rose et volumineux. Alors elle dit « Assez » et, m'attirant vers elle, se mit à me titiller les seins pour me faire haleter d'excitation.

La chambre étant déblayée et l'instrument de musique en place, elle ordonna d'un ton sec : « Le *piss-dance* », tout en m'indiquant un petit vase à fleurs. Je m'en saisis, et, la musique ayant été mise en branle, je commençai sans beaucoup d'entrain. Les filles, dans un coin, pouffaient de rire en suivant ma chorégraphie infâme. Mais M<sup>me</sup> Goodwhip me regardait de telle façon que, terrorisé, je finis la danse tant bien que mal. « Tu as mieux dansé lors de ton exhibition en bas, dit-elle ; je vois ce qu'il te faut. » Se tournant vers une des domestiques elle commanda : « Molly, va donc me chercher un bon fouet de cocher. » La fille revint bientôt munie d'un mince fouet à long manche et courte lanière.

Alors, s'asseyant sur le bord du lit elle me cria : « Allons, ouste, sale paresseux, danse le *cancan*, je vais t'aider. » Sur le rythme endiablé d'un galop, je m'élançai. Quand elle me voyait ralentir, la mégère me cinglait impitoyablement tout le corps, les fesses de préférence.

Elle ne me permit de cesser que lorsque je fus complètement en sueur. Cette gymnastique forcée contribua grandement à mon réchauffement intérieur, comme déjà les massages précédents. « Essuyez-le, changez-le, parfumez-le et ramenez-le immédiatement, » commanda-t-elle aux filles. Ce qui fut fait !

Alors mon premier travail pratique de *Sian-Kon* commença auprès de cette femme qui, je m'en aperçus bientôt, avait une certaine affection pour moi, mais la cachait, en ce moment, sous des airs sévères. Ayant congédié les quarteronnes, elle me prit dans ses bras et, avec une ferveur à laquelle je ne me serais jamais attendu, après les mauvais traitements qu'elle venait de me faire subir, elle me cajola comme pourrait le faire une amoureuse avec son amant

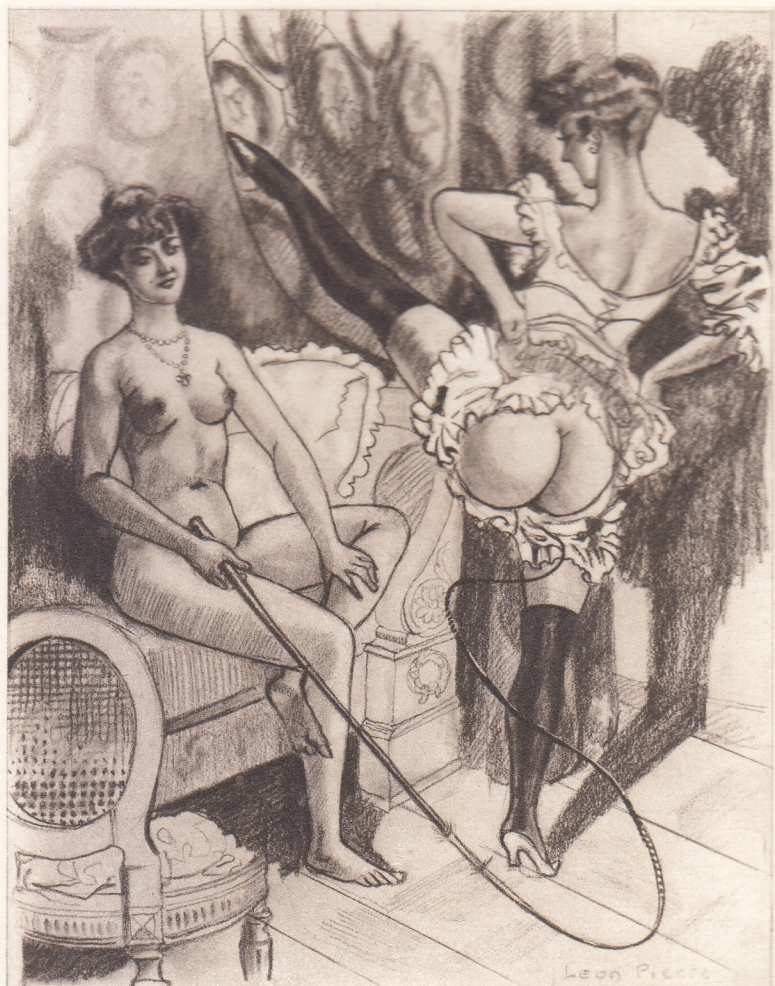


bien-aimé. Charmé par cette manière d'agir, moi qui, jusqu'ici, n'avais subi que contraintes et humiliations, je partageai, petit à petit, son exaltation. Je lui fis toutes les caresses imaginables. Elle ne toucha pas à mon sexe rabougri mais, par contre, elle tint à marquer tout de suite ses droits sur moi. Prenant dans sa table de nuit certain instrument elle s'en ceignit les reins et prit possession de moi, brusquement, comme un amant fou de désirs. Subjugué et docile, j'avais pris de moi-même la position d'une épouse accueillante. J'encerclai le cou de ma dominatrice de mes bras blancs et ses reins de mes longues jambes et bientôt je criai, pris d'une volupté intense sous ses assauts répétés.

A la fin je m'endormis d'épuisement.

Je fus réveillé par les baisers de mon amante au moment où les chambrières lui apportaient son petit déjeuner. Je la priai bien bas et tendrement de me laisser encore un peu reposer. Elle acquiesça de suite et ordonna aux deux filles de me transporter dans leur chambre, et de me mettre au lit, leur recommandant de ne pas me tourmenter. Je devais, leur dit-elle, rester dorénavant sous leur garde. On me coucha dans un troisième lit placé entre les leurs, et je retombai de suite dans un profond sommeil.





Polly vint me prendre, tard dans la journée, pour me porter chez Madame. Celle-ci désirait me faire prendre la mesure des vêtements dont elle voulait m'affubler. « Ce sera un bien joli costume », me dit la quarteronne d'un air moqueur. La forte fille me prit dans ses bras, tel que j'étais, en chemisette de nuit, et me porta dans un des boudoirs de Madame. Celle-ci s'y trouvait déjà en compagnie de deux grandes tierceronnes d'âge mûr. C'étaient Diane, la première couturière et Minerve, la première lingère de Summerset-House. Sur un signe de Madame je fus débarrassé de ma chemise et mis debout sur un tabouret. Ma nudité, devant ces femmes que je ne connaissais pas, me fit monter la rougeur aux joues.

Madame, en souriant de ma gêne, se mit à expliquer ma conformation aux couturières en me tournant et retournant, comme elle l'avait vu faire par Kin-fo lors de ma vente. Durant la prise de mesure elle donnait ses ordres : « Il est bien entendu, Diane et Minerve, que ce costume de *Sian-Kon* sera mi-féminin et mi-masculin. Le linge de dessous sera tout à fait féminin, ainsi que le corset spécial. La culotte sera masculine, avec ce détail, qu'elle demeurera ouverte depuis le coccyx jusqu'à la base des fesses. Les pantalons féminins également fendus, seront garnis de larges dentelles qui devront encadrer joliment le fond et les bords inférieurs du pantalon masculin. Il faut qu'avec son derrière de poule il soit à même de s'accroupir. » En entendant cela, toutes les femmes présentes se mirent à rire. Moi, rougissant encore plus, je me cachai la figure derrière mon bras replié ; ce qui dut plaire à Madame car elle ajouta : « Ce petit a de la pudeur, cela est bien, il sera facile à transformer. » Et pour me récompenser, elle envoya Molly chercher le kimono dans lequel j'étais venu à Summerset-House, ainsi que les petites mules de cuir rouge. Les mesures étant prises, je pus me vêtir convenablement. Les couturières, en faisant des révérences, sortirent.

Alors, devant ses deux femmes de chambre, Madame me fit le discours suivant : « Mon petit, j'ai résolu, pour commencer, de te faire faire un apprentissage de soubrette. Tu porteras le même costume, à peu de détails près, que tes deux éducatrices Polly et Molly. Je te conseille d'être bien docile et bien appliqué à tes besognes, car ces deux filles ont la main leste ; tu ne l'ignores pas. Tu partageras leur chambre, leurs repas et leur travail. Surtout ne t'avise pas d'essayer une nouvelle fuite.

Je serais, dans ce cas, forcée de te revendre immédiatement à Kin-fo. Aujourd'hui tu peux encore te reposer ; ton service ne commencera que demain matin, quand ton costume sera prêt. Molly, reconduis-le. »

Pendant tout le reste de cette journée j'eus le loisir de ruminer sur ma nouvelle situation que je trouvais, sinon plus misérable que ma captivité précédente, du moins fort humiliante. Moi, un jeune homme blanc, sous les ordres de deux demi-négresses ! Cela ne s'était jamais vu dans la libre Amérique !

Le lendemain matin je dus me lever de bonne heure, réveillé par mes voisines de lit qui, durant leur toilette, affectaient de ne se gêner nullement devant moi. Je n'étais, à leurs yeux, rien qu'une apprentie. Mon costume était déjà étalé au pied du lit ; mais je ne l'endossai pas de suite. Les filles, s'étant mises nues, enfilèrent chacune un court tablier blanc à bavette qu'elles nouèrent par derrière, à la hauteur du creux des hanches, avec de larges nœuds à coques. Leurs cheveux en

chignon furent surmontés par un petit bonnet blanc tuyauté, en forme de cul de poule. Puis elles se chaussèrent de sandales. C'était le costume de rigueur pour le bain de Madame !

Rapidement, elles me coiffèrent de la même manière, me firent également endosser un tablier, me chaussèrent de sandales, et je dus les suivre dans la grande salle de bain. Là, je les aidai à préparer tout le nécessaire et fus ensuite chargé d'aller prévenir la maîtresse. A cet effet, elles m'enseignèrent la révérence obligatoire.

J'ouvris la porte qui nous séparait de la chambre à coucher et j'écartai timidement la lourde portière ; sur le seuil je fis ma révérence, aussi gracieusement que possible, et annonçai : « Le bain de Madame ! »

Ma maîtresse, assise sur son lit, me considérait curieusement. Elle parut satisfaite de mon entrée et de mon accoutrement, car elle me fit signe d'approcher et d'ouvrir les stores des fenêtres. Puis je dus l'aider à ôter sa chemise de nuit. Nue, elle me posa alors une main sur l'épaule, — en signe de possession, je suppose, — et me suivit.

Son bain pris, elle s'étendit sur un socle de marbre blanc et nous commençâmes sa toilette intime, — en un mot toutes les manipulations qu'exige une femme élégante et soignée. Quand je ne me montrais pas assez alerte, les chambrières me claquaient les fesses ; ce dont Madame semblait peu se soucier, ni des gifles, que j'encaissai à plusieurs reprises.

Après, ce fut la coiffure, le petit habillement, etc... et presque à chaque instant les claques pleuvaient drues sur toutes les parties de mon corps demi-nu. Lorsque tout fut terminé, Madame alla se recoucher sur une chaise-longue dans sa chambre et nous allâmes endosser nos livrées de jour.

Mon nouveau costume était vraiment original, mais honteux pour mon amour-propre masculin. Après la chemisette décolletée et les pantalons de femme étroits, courts et ouverts, je dus enfiler de petites culottes presque tout aussi étroites, en percale noire. Sur la chemise, on me laça fortement un corset noir, s'arrêtant aux hanches, et on y boutonna les culottes masculines.

Je ne me doutais pas, alors, que ce devaient être mes derniers pantalons d'homme.

Le corset était muni de deux goussets, pour y loger les seins ; des attaches de cuir noir le retenaient aux épaules. Des bas de fin coton noir, allant à mi-cuisse, et retenus par des jarretières à boucle, de soie noire, me couvraient les jambes. Le haut des cuisses était couvert par les dentelles du pantalon féminin, ressortant sous les culottes de percale. Toute la fente du pantalon masculin était cachée par les larges dentelles qui bordaient le derrière du pantalon féminin.

Sur la tête on me remit un bonichon en cul de poule et on me chaussa de souliers Molière vernis, à boucles, avec hauts talons. Pour compléter le tout, un petit tablier à bavette identique à celui que j'avais porté durant le bain de Madame, mais beaucoup plus élégant et garni de dentelles. A part les pantalons masculins, — les quarteronnes avaient des jupes fort courtes, — j'étais identique à mes deux dresseuses.

Ainsi attifé, elles me firent exécuter divers mouvements du service, et marcher et courir pour m'habituer aux hauts talons que je n'avais jamais portés. Si je me montrais gauche, c'était aussitôt une correction, couché sur la cuisse de l'une d'elles. J'avais déjà tellement été battu, depuis ma

fuite manquée, que je n'opposais qu'une bien faible résistance à ces fortes filles. Elles avaient, du reste, toutes facilités pour me fesser, en écartant la fente de mes pantalons.

Muni d'un plateau d'argent avec le petit déjeuner de Madame, je dus aller la servir. Celle-ci m'inspecta de la tête aux pieds et se montra satisfaite de ma tenue. Puis je retournai déjeuner en compagnie de mes éducatrices.

Pendant tout le temps que dura mon apprentissage de soubrette, je restai enfermé dans les appartements privés de Madame, le dortoir des chambrières en faisant partie intégrante. Jamais une promenade dans le parc ne me fut permise ; je ne devais pas me montrer aux autres domestiques.

Quand je n'étais pas occupé au service personnel de la maîtresse, mes deux tourmenteuses m'obligeaient à faire des travaux de couture et de repassage pour leur compte. Et gare si cela n'était pas bien fait ; gifles et claques, alors, pleuvaient drues. De cette façon j'appris, en trois semaines environ, tout ce qu'on peut demander à une soubrette de bonne maison, bien stylée : service de chambre à coucher, service de bain, et de toilette, — surtout coiffure, — raccommodage du linge, repassage, etc... Je finis par faire le tout convenablement, stimulé par les coups. Mais à cela ne se bornait pas mon travail.

La nuit, je devais assez souvent faire mon service de *Sian-Kon* auprès de la patronne. Sur un coup de timbre spécial qui, à chaque instant, pouvait retentir, les filles, furieuses d'être dérangées dans leur sommeil, me tiraient hors du lit et préparaient mon corps pour la prostitution. C'est presque toujours les fesses rougies par leurs coups que je me présentais humblement devant Madame qui, elle, m'accueillait en riant et en me prodiguant de tendres caresses. Je la soupçonne même d'avoir, pour activer mon érotisme, prescrit à ces diablesses de me fustiger avant de m'introduire dans sa chambre.

Les cris que ma sensibilité quasi-féminine me faisait, depuis longtemps, pousser pendant chaque correction, ne semblaient émouvoir personne. Je vis, du reste, par la suite, que dans toute la maisonnée les corrections, plus ou moins fortes, étaient à l'ordre du jour. Summerset-House était un enfer de flagellation !

Durant les conversations, dont mesdemoiselles Polly et Molly daignaient parfois m'honorer, j'appris bien des choses qui m'en expliquèrent bien d'autres.

M<sup>me</sup> Gabrielle Goodwhip, âgée de 34 ans au moment de ma captivité chez elle, était la fille d'un ancien marchand d'esclaves de la Caroline du Sud et d'une de ses nombreuses femmes quarteronnes. Elle était donc elle-même une quinteronne, mais cela ne se remarquait presque pas à cause de son teint blanc mat de belle rousse foncée, et de ses yeux vert de gris. Tout le personnel de la maison avait été acheté par elle, petit à petit, à Hao-Dah-Toungtsé, car elle se trouvait en possession de la fortune considérable que son père lui avait léguée. Toutes les domestiques étaient négresses, mulâtresses, tierceronnes ou quarteronnes, et toutes lui étaient fort attachées, car elle les avait, pour la plupart, sauvées de positions bien misérables. M<sup>me</sup> Goodwhip avait, selon l'avis de ses soubrettes, une influence hypnotique sur tout ce qui avait du sang nègre dans les veines. Comme elle avait des accointances secrètes avec les chefs chinois de Frisco, ses entrées et sorties dans *la superbe caverne* étaient libres. Elle profitait de ses prérogatives pour se

venger des rebuffades qu'elle subissait, — étant de sang mêlé, — dans la haute société américaine. J'avais pu le constater, lors de la dernière journée que je passai dans la caverne.

En somme, c'était une femme autoritaire, bonne pour ses protégés et féministe enragée ; mais vindicative et cruelle envers ses ennemis.

Selon les racontars des deux filles, leur maîtresse était également présidente d'une *Société Féministe* dont les membres, à certaines époques de l'année, se réunissaient à Summerset-House pour s'y amuser. Les quarteronnes me firent même entendre que je servais probablement dans certaines orgies spéciales qu'on ne pouvait se permettre que dans cette habitation, loin de tout centre et complètement isolée dans une campagne déserte. Les quelques fermes des environs appartenaient toutes à M<sup>me</sup> Goodwhip et les métayers, tous nègres ou mulâtres, lui étaient tous dévoués corps et âme. Ma fuite, en cas de réussite, n'aurait donc mené à aucun résultat.

Les premiers huit jours de mon apprentissage passèrent vite. On me chargeait de tant de travail que je n'avais guère le temps de réfléchir et de m'observer. Mais, après quinze jours de ce travail de jour et de nuit et sous les claques et les gifles que m'octroyaient, plus que libéralement, mes éducatrices, je commençai à languir et à avoir mauvaise mine. Cela d'autant plus que, pour éviter des corrections trop fréquentes, j'avais dû me soumettre aux caprices sexuels de mes deux bourreaux féminins, très friandes de mes caresses. Presque chaque nuit, j'avais à leur partager mes faveurs. Si Madame avait su cela, elle ne l'eût sûrement pas toléré ; mais je n'osais pas me plaindre, par peur des coups.

A ces pratiques, ma santé commença à chanceler ; j'étais surmené. Le jour j'éprouvais une lassitude extrême, et la nuit j'étais fiévreux. Je commençai même à tousser. La cause en était probablement due à mon changement de milieu et de température ; à Hao-Dah-Toungtsé on ne connaissait pas les refroidissements, la température de la caverne étant toujours égale. Pendant quelques jours je résistai encore, mais, finalement, — c'était vers la fin juillet, — je me trouvai mal tout à coup pendant le travail du matin. Je m'effondrai par terre, sans cause apparente.

Je me réveillai, couché sur le lit de Madame, qui me faisait respirer des sels. Elle me dit qu'elle avait envoyé chercher la sage-femme attachée à la maison, et que je devais prendre patience. Articulant faiblement mes paroles, je la priai de faire sortir Molly qui, sous un prétexte, était demeurée dans la chambre. Ayant satisfait à mon désir, ma maîtresse sollicita des explications. Sanglotant désespérément, je jetai mes bras autour de son cou et, en peu de mots, je lui racontai les traitements indignes que me faisaient subir ses domestiques, insistant surtout sur mon travail de nuit auprès d'elles. Elle ne répondit rien à mes plaintes, mais je vis à la crispation de ses lèvres, ainsi qu'à la rougeur de son front et aux éclairs de ses yeux qu'elle avait peine à contenir une explosion de fureur.

Entre temps, la sage-femme, une grande et grosse mulâtresse à l'air bienveillant, étant entrée, M<sup>me</sup> Goodwhip lui fit signe de s'occuper de moi et elle sortit, probablement pour donner libre cours à son indignation. La grosse femme me déshabilla avec dextérité, puis m'ausculta soigneusement. Lorsque Madame reparut, elle ne lui dit que ces mots :

« Ce jeune garçon est plus malade qu'il ne paraît. Je ne suis pas assez compétente pour son cas, et je propose qu'on fasse venir un médecin, de préférence celui qui l'a soigné jusqu'ici. »

— « Ce serait, dans ce cas, le chinois Kin-fo », répondit Madame.

— « Je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on le fasse venir. Il est habile praticien et doit connaître à fond un corps qu'il a réussi à changer de si complète façon », rétorqua la sage-femme.

— « C'est bien, Julia, je vais donner les ordres nécessaires ; mais, en attendant que faut-il faire ? »

Alors la mulâtresse prescrivit des compresses, un thé spécial et, surtout, un repos absolu. Puis elle se retira.

Ma maîtresse, s'asseyant au bord du lit, se mit à me caresser doucement, en disant : « Ne crains rien, mignon, tu n'auras plus rien à faire avec ces méchantes filles. Tu vas rester dans ma chambre à attendre Kin-fo qui, j'en suis sûre, te guérira rapidement. On va transporter ton lit ici. » Comme je manifestais une certaine crainte au sujet du Chinois, elle me rassura, disant qu'elle me garderait toujours à son service et que je ne redescendrais plus jamais à Hao-Dah-Toungtsé. Je lui baisai les mains avec gratitude.

Et il fut fait comme elle avait dit. Quand Polly et Molly entraient pour leur service, elles me jetaient des regards sournois et haineux. J'en jugeai que Madame avait dû joliment les rabrouer. Du reste, elles n'avaient plus le droit de s'occuper de moi. Madame elle-même, ou la sage-femme, me donnaient les soins nécessaires à mon état.

Dans le courant des trois jours qui se passèrent avant l'arrivée du médecin, Madame reçut une visite qui m'intéressa fort. C'était la dame ronde et grasse qui, lors de ma vente à Hao-Dah-Toungtsé, était avec M<sup>me</sup> Goodwhip et avait acheté la jolie petite Grâce. Cette dernière l'accompagnait, — mais combien changée. Elles venaient de Oakland où M<sup>me</sup> Birch, — c'était son nom, — habitait une superbe villa.

En entendant que Grâce devait venir en visite à Summerset-House, j'avais demandé et obtenu l'autorisation de la saluer. Levé ce jour-là, pour la circonstance, je manifestai une certaine répugnance à endosser mon costume de chambrière. Ma maîtresse qui me traitait maintenant en malade et essayait de réparer ses fautes à mon égard, se mit à chercher dans ses armoires quelque autre vêtement. Elle finit par dénicher une sorte de petite robe courte et droite à volants, en mousseline de soie grise, qui devait avoir servi à quelque mascarade d'enfant. Faute de mieux, je la passai par dessus mon linge de soubrette et j'eus alors l'aspect d'une toute jeune fille. Cela, d'autant plus, que je laissai pendre mes cheveux blonds dans le dos.

Lorsque M<sup>me</sup> Birch fit son entrée dans le salon particulier de ma patronne, suivie d'une personne angulaire, sans âge précis, qui tenait Grâce par la main, elle nous y trouva l'y attendant. Cette Arabella Birch, une américaine pur sang, était un peu moins grande que M<sup>me</sup> Goodwhip, mais plus grosse. Très élégante, jolie figure, cheveux châains, elle avait un air à la fois rusé et sensuel. La femme qui l'accompagnait était la gouvernante de Grâce, redevenue petite fille, à voir son accoutrement. C'était un spectacle singulier que présentait cette mignonne anglaise de quinze ans, costumée en petit enfant. Mais ce qui me parût encore plus étonnant, ce fut de voir que, loin de se montrer gênée dans son costume ultra-court, la jeune fille semblait s'y trouver fort à l'aise et était, apparemment, parfaitement entrée dans la peau du rôle qu'on lui faisait jouer. Après leurs premières effusions, nos deux maîtresses nous invitèrent, Grâce et moi, à nous

embrasser en anciennes connaissances. Alors mon étonnement tourna à l'ahurissement quand la petite, me regardant avec curiosité, s'écria : « Mais, mother, je ne connais pas cette petite fille ! Qui est-elle ? » Je fus alors persuadé qu'on l'avait rendue folle, car elle aurait dû se rappeler fort bien nos lamentables aventures à Hao-Dah-Toungtsé. Néanmoins, poussée par sa gouvernante, elle vint à moi et m'embrassa gentiment. Je lui rendis son baiser avec émotion.

Regardant vers M<sup>me</sup> Birch, je vis qu'elle nous faisait, à Madame et à moi, signe de nous taire. Nous ne tardâmes pas à obtenir la clef du mystère. Ayant envoyé Grâce et sa gouvernante faire un tour dans le parc, M<sup>me</sup> Birch nous fit le récit suivant : « Figure-toi, Gabrielle, qu'en rentrant chez moi avec cette petite, j'eus toutes les peines du monde à la faire coucher dans mon lit. Son vendeur m'avait bien prévenue qu'elle ne connaissait rien des caresses et qu'il avait réservé le plaisir du dressage à l'acheteur. Mais je ne me serais jamais attendue à un tel entêtement de la part de cette anglaise puritaine. Les fustigations, au début, ne lui furent pas épargnées, mais elle les subissait stoïquement, sans céder d'une semelle. De guerre lasse, je consultai une vieille négresse un peu sorcière, qui me fit la proposition de faire ingurgiter à la fille un certain breuvage dont elle avait la recette et qui, soi-disant, faisait totalement perdre la mémoire à tous ceux qui l'absorbaient. Sous forme de potion, pendant une indisposition passagère, nous lui fîmes avaler la mixture. L'effet fut immédiat ! Après avoir dormi quelques heures, la petite se réveilla complètement ahurie. Elle ne se rappelait ni son nom, ni ses origines, ni ses parents, — en un mot, rien. J'en profitai pour lui faire de suite quelques passes magnétiques, — tu sais que je m'y connais un peu, — et lui suggérai que j'étais sa mère, qu'elle avait six ans, qu'elle était née à Oakland et qu'elle s'appelait Grâce Birch. Depuis, elle vit complètement dans cette croyance, et cela me facilite énormément son dressage. Elle est déjà une caresseuse accomplie. Très mutine et espiègle, elle donne du fil à retordre à sa gouvernante qui, souvent, a de la peine à réprimer ses penchants amoureux. Que dis-tu de cela, ma belle ? »

M<sup>me</sup> Goodwhip sourit malicieusement en me regardant et répondit : « Moi j'ai eu moins de chance avec mon sujet ». Et, elle lui raconta, par le menu, tous les tourments que j'avais dû subir.

Quand elle eut fini, M<sup>me</sup> Birch lui dit : « Pourquoi ne l'élèves-tu pas en fillette de bonne maison, au lieu de lui faire faire un apprentissage de servante par de grossières péronnelles. Ce petit est fin, gracieux et doux ; il ferait une enfant adorable. » Songeuse, ma maîtresse répondit en me considérant : « Je crois que tu as raison, Arabella, je vais réfléchir au meilleur moyen de m'y prendre. »

Entre temps, Grâce et sa compagne étaient rentrées. Alors, faisant un signe d'intelligence à M<sup>me</sup> Birch, j'allai au devant de la petite. La prenant par la main, je l'entraînai vers un divan. Rieuse elle se laissait faire et l'enlaçant pour un nouveau baiser, je lui dis : « Je m'appelle Dolly, — c'était le nom qu'on m'avait octroyé comme apprentie, — veux-tu être mon amie, je t'aimerai bien ? » Elle me répondit : « Je veux bien, ma Dolly, moi je m'appelle Grâce. Sais-tu langueter ? » Lorsque je l'eus assurée de mes parfaites connaissances en cette matière, elle manifesta aussitôt son plaisir en soulevant ses petites jupes fort courtes et en sollicitant des caresses. Mais la gouvernante intervint, et elle se renfroigna, boudeuse. Je ne pus la dérider que lorsque, l'ayant assise sur mes genoux, je lui eus sournoisement, de mes doigts experts, donné la

preuve de mon savoir. Cette petite était vraiment adorable dans sa robe blanche allant à peine à mi-cuisse. Son cou, ses épaules et ses bras étaient nus ; de courtes chaussettes blanches laissaient ses jambes grâciles, mais dodues, complètement à découvert. Des souliers de daim blanc, à hauts talons, enserraient ses pieds mignons. Ses admirables cheveux couleur de blé mûr flottaient librement, ornés d'un nœud blanc sur le haut de la tête. Dans un costume si inconvenant, vu sa taille de jeune fille, sa maîtresse ne pouvait l'amener que dans une auto fermée ; comme cela, du reste, avait eu lieu, pour ne pas éveiller l'attention de la police.

Voilà ce qu'on avait fait, en moins d'un mois, d'une jeune fille naguère intelligente et bien élevée. A part cette transformation psychique, la santé de la malheureuse semblait florissante, sa mine était rose et ses mouvements étaient vifs et gracieux. Toutes ses manières étaient d'une naïveté enfantine, ce qui prouvait bien sa parfaite inconscience. Elle troussait ses dessous sans aucune gêne, comme l'aurait fait une gamine de trois ans, et, durant nos ébats, elle montrait souvent son sexe rose, par l'entrebâillement de ses petits pantalons de fines dentelles. Moi, également, j'offrais, sans le vouloir, le même spectacle ; la petite me troussait la jupe à chaque instant et j'avais bien de la peine à dissimuler mes fesses, avec mes pantalons si largement ouverts. Loin de nous défendre ces jeux, nos deux maîtresses en souriaient, ironiquement.

Nous continuâmes à nous embrasser et à nous lutiner jusqu'au moment où M<sup>me</sup> Birch se leva pour prendre congé. Alors sa petite esclave s'échappa de mes bras et se blottit contre les jupes de sa dominatrice, quémendant ses caresses. Dans l'auto démarrante je vis, de la fenêtre, qu'on baissait les stores.

Seul, avec M<sup>me</sup> Goodwhip, celle-ci me prit sur ses genoux et me demanda : « Dis, mignon chéri, voudrais-tu devenir une petite fille comme Grâce ? » Espérant un traitement moins brutal, je surmontai ma répugnance instinctive d'être changé en fille, et je répondis : « Je voudrais être jolie comme elle, mais garder ma raison intacte. » « Bien sûr, chéri, nous verrons à combiner l'agréable avec le raisonnable », me répondit-elle en m'embrassant. Je ne réfléchis pas alors à ce que cela pouvait signifier de devenir une petite fille !

Kin-fo arriva dans le courant de l'après-midi du troisième jour, avec l'automobile que Madame avait mise à sa disposition. Il n'était plus costumé en chinois, mais en gentleman américain élégant, quoique un peu bedonnant. Après une courte conversation privée avec le personnage, Madame nous réunit tous, — y compris la sage-femme et les deux chambrières, — dans sa grande salle de bain. Mon ex-bourreau daigna me tapoter les joues en signe de bienveillance, puis il dit aux filles de service de me déshabiller. Nu comme un ver, je fus étendu sur le socle de marbre qui servait à la toilette de Madame et le médecin se mit à m'ausculter et à me triturer avec désinvolture. Finalement, se tournant vers Madame, il dit : « Il était grand temps que vous me fissiez venir. Ces deux brutes, — il désigna les chambrières, — étaient en train de détruire bêtement tous les avantages corporels qui faisaient de lui un *Sian-Kon* de marque. Il n'y a qu'un régime sévère et bien appliqué qui pourra, peut-être, lui rendre sa bonne forme. A cet effet, je vous offre de reprendre cet esclave au prix d'achat. Quand je l'aurai remis en état, je le revendrai facilement à un milliardaire de ma connaissance qui cherche, précisément une jolie maîtresse *Sian-Kon*. » En entendant ces paroles, je fus pris d'une affreuse angoisse à l'idée de



devoir retourner dans l'enfer chinois ; profitant d'un moment où le hideux personnage me tournait le dos, je fis un geste de supplication à Madame. Elle comprit, et me répondit par un signe de tête rassurant. C'est d'une voix plutôt aigre d'amour-propre blessé qu'elle rétorqua :

« Croyez-vous peut-être que nous ne soyons pas tout aussi capables de le remettre en état ? Je n'ai jamais eu l'habitude de revendre ce que j'avais acheté, et ce garçon ne fera pas exception à la règle. Indiquez-moi le régime à suivre, et il sera appliqué scrupuleusement. »

— « Très bien, Madame, » répondit Kin-fo, en s'inclinant poliment. Ne voulant pas perdre une bonne cliente, il jugeait prudent de céder. « Le petit a les poumons affaiblis, probablement à cause du changement trop brusque de milieu. N'oubliez pas que notre caverne possède un climat extrêmement sec et stable, ni trop chaud, ni trop froid, et cela durant toute l'année. Probablement aussi, lui est-il resté des suites de son escapade !

Ces filles, par manque de soins, ont laissé s'aggraver ces refroidissements, qui ne se bornent pas au thorax. Tous les autres organes ont souffert, plus ou moins. Un *Sian-Kon* comme celui-ci doit être traité en plante rare. Et puis, regardez comme ses extrémités sont devenues disgracieuses ; les mains, par le travail de chambrière, les pieds par des chaussures peu appropriées. Le ventre est gonflé par suite d'une nourriture trop abondante et indigeste. Le vagin est lacéré par endroits. Les seins sont plutôt flasques. En un mot, un sujet complètement abîmé. Tel qu'il est, vous n'en obtiendriez plus la moitié du prix d'achat à Hao-Dah-Toungtsé. »

— « Trêve de discours, riposta ma maîtresse, furieuse de cette dépréciation, dites toujours ce qu'il est nécessaire de faire ! »

— « Eh bien, ce qu'il faudrait, avant tout, à ce petit, c'est une cure de lait, pour mettre de l'équilibre dans tout son organisme intérieur. Autrement dit, on doit recommencer son élevage comme pour un bébé. Il faut qu'il suce à la mamelle d'une vache, d'une ânesse ou d'une chèvre. Et il vaudrait peut-être encore mieux pour lui que ce fussent des mamelles féminines ; cela le remettrait bien plus rapidement. »

En entendant ce dernier avis, Madame et les deux chambrières éclatèrent de rire, et ma maîtresse s'écria :

« Vous ne voudriez tout de même pas qu'une de nous lui donnât le sein ! »

— « Non, répondit le Chinois d'un air vexé, mais, au lieu de rire comme de vraies dindes qu'elles sont, ces deux demoiselles feraient mieux de contribuer à la guérison de leur victime. »

— « Comment entendez-vous cela », demanda Madame.

— « Voici ce que je propose », dit Kin-fo. Je connais à Hao-Dah-Toungtsé une superbe tierceronne de trente ans qui, il y a un mois, a donné le jour à un petit monstre à montrer dans une baraque foraine. Cette femme a été couverte, l'année dernière, par un ours, lors des « punitions sodomiques ». Contre cession des deux donzelles que voici, je vous procurerai cette tierceronne pour l'allaitement du petit. Ce n'est pas un achat, c'est un troc que je propose. En cas de refus de votre part, je ne m'intéresse plus à cette affaire, — c'est mon dernier mot. »

Madame dut céder.

Autoritaire et prompte dans ses décisions, elle fit un signe à Julia, la sage-femme, et celle-ci sortit. Peu d'instant après elle revint en compagnie de deux négresses herculéennes, noires

comme l'ébène, — les fouetteuses attirées de la maison, ainsi que je l'appris plus tard. Ces femmes garrottèrent et bâillonnèrent les deux quarteronnes effondrées, et les portèrent dans l'auto, à la disposition de Kin-fo. Celui-ci, avec force politesses, prit congé de Madame Goodwhip et, tapotant mes fesses nues, me dit amicalement : « Sois bien gentil avec ta grosse nounou qui viendra bientôt. Elle te guérira vite, tu verras. »

Resté seul avec elle, ma maîtresse, me prenant contre elle, me dit : « Maintenant que j'ai pris la résolution de faire de toi une petite fille, j'espère que tu vas t'appliquer de ton mieux à entrer dans la peau de ton nouveau rôle. Et surtout sois bien obéissant envers cette femme qui te donnera son lait. Du reste, les femmes de couleur ont la main leste, donc, gare à tes fesses. »

Je compris bien que j'étais voué, une fois de plus, à subir des contraintes. Seulement, j'étais loin de me douter de leur intensité dégradante.

Dès le lendemain, commença l'installation d'une « nursery » au second étage du château. Une grande chambre, donnant par une large terrasse sur les jardins, avec cabinet de bain y attendant, fut choisie. Les murs étaient peints en blanc, et un linoléum clair couvrait le parquet. Cette chambre était meublée d'un grand lit pour la nourrice, d'un plus petit à rideaux de mousseline blanche pour moi et de larges placards dans les murs, pour le linge et les vêtements.

Deux jours après, Kin-fo amenait la nourrice qui répondait au nom de Zermah, et je fus remis entre ses mains. Le lendemain, je reçus dans le grand salon le baptême qui était de règle pour tout le personnel de cette singulière maison. Il consistait dans le tatouage de deux G entrelacées (l'initiale de notre maîtresse) sur certaine partie du corps. On me donna pour marraines Diane et Minerve, les deux couturières tierceronnes.

Lorsque l'opération baptismale fut terminée, M<sup>me</sup> Goodwhip lut à l'assistance l'acte prétendument officiel qui consacrait mon adoption par elle.





Selon ce document, je m'appelais, de ce jour, Gaby, Didi, Mimi Goodwhip, née le 20 juillet 1900 à Summerset-House d'une domestique tierceronne et de père inconnu, mais présumé blanc. J'étais donc, officiellement, devenu quarteronne. Malgré ma fureur et ma honte je n'osai réclamer, et pour cause, car Madame m'aurait immédiatement revendu à Kin-fo.

Puis mes marraines me firent leurs cadeaux ; chacune une boucle d'oreille en perle blanche naturelle et des bonbons.

Madame me fit don d'un collier de perles blanches d'une certaine valeur.

\*  
\* \*

Pour la vraisemblance des récits qui vont suivre, je ne parlerai de moi, dorénavant, qu'au féminin. Car femme je le devins, forcément, au cours de cette odieuse comédie d'élevage en nourrice, qui ridiculisait l'amour et les soins maternels.

## CHAPITRE IV

### SOUSSION ET RÉDUCTION MORALE PAR L'ÉLEVAGE EN NOURRICE

Le programme de ma vie journalière avait été élaboré par Madame de la manière suivante :

Matin : 8 heures, lever, allaitement et petit déjeuner ; 8-9 heures acrobatie ; 9-10 heures, toilette ; 10-12 heures, récréation, jeux.

Après-midi : 12-1 heures, allaitement, déjeuner ; 1-2 heures, sieste ; 2-3 heures, jeux ; 3-5 heures, promenade en layette ; 5-6 heures, allaitement et souper ; 6-7 heures, toilette de nuit.

Ma vie se passa donc fort monotone en compagnie de « Nounou », comme elle m'apprit à la nommer. De temps en temps la sage-femme et mes marraines venaient nous voir. Elles exceptées, personne que deux chambrières d'âge mûr, toujours les mêmes, n'avait accès dans la nursery. Ces femmes faisaient la chambre et apportaient nos aliments.

Je devins, à ce régime, une vraie loque dans les mains de cette femme, bonne nourrice, mais plutôt fruste et grossière. Mais elle s'avéra bientôt très autoritaire, ne tolérant aucune désobéissance de ma part.

Elle me claquait déjà les fesses, les hanches et les cuisses pour les plus petites incartades.

Vers la fin d'août, après le premier mois passé dans la nursery à apprendre mon rôle de fillette, Kin-fo revint pour me faire des opérations de beauté. Elles consistaient en :

I. Opérations rhinoplastiques et buccales, donnant au nez une forme droite et des narines fines, à la bouche une restriction en largeur et un arcage sensuel des lèvres.

II. Allongement de l'entourage des yeux afin que ceux-ci eussent forme d'amande, et que mes cils longs et bien fournis fussent mieux visibles. Arcage et coloration brune des sourcils.

Pour cela, il fallait un modèle. Madame se le procura en la personne de la petite Grâce, que M<sup>me</sup> Birch prêta obligeamment pour la circonstance.

Kin-fo, en me revoyant, parut surpris et content des résultats obtenus. Mes petits seins, étaient ronds et gras. Mes mains et mes pieds avaient déjà pas mal diminué de volume. En général, ma santé s'était affermie grâce au régime lacté, et j'avais engraisé.

Les opérations, en trois séances, me furent faites en état de narcose. Des opérations mêmes, je ne sentis rien ; les douleurs ne commencèrent qu'après. Durant la cicatrisation je dus porter un masque de caoutchouc qui maintenait les bandages.

Deux mois après Kin-fo reparut en compagnie de Madame pour constater mes progrès. Il fut enchanté de ma mine et, après m'avoir soigneusement auscultée, me déclara entièrement guérie. Masque et bandages furent ôtés et

je pus m'admirer dans un miroir. Le résultat des opérations faciales était prodigieux. Je ressemblais à Grâce comme à une sœur jumelle. Mes traits, à fond tout de même légèrement masculin, étaient un peu plus accentués que les siens et, par cela, un peu moins doux. Mais, à part ce détail, la couleur des cheveux, la forme de la bouche arquée et des sourcils, le nez fin, les joues juvéniles, les oreilles petites, tout était identique au modèle.

« Mais ce n'est pas tout ! déclara Kin-fo. Il faut que M<sup>lle</sup> Gaby soit de nouveau corsetée ; je vois que, malheureusement, sa taille s'est épaissie pendant ce régime sédentaire. En prévision de cela, j'ai apporté un corselet d'acier. Nous allons le lui mettre de suite. »

Malgré mes pleurs et supplications, car je ne connaissais déjà que trop cet instrument de torture, je fus suspendue pour l'engainage par Zizi et Julia, tout de même apitoyées. Ainsi qu'à Hao-Dah-Toungtsé, la respiration me fut partiellement coupée par la pression subite. On dut me coucher et me faire respirer des sels. Lorsque je fus un peu remise, j'entendis Kin-fo expliquer à Madame et à la sage-femme que pour atteindre une nouvelle réduction de mes organes intérieurs, il fallait sévèrement maintenir mon régime nutritif, tel qu'il était. Ensuite, il était indispensable de me donner plus de mouvements, pour me faire maigrir un peu. Pour cela il conseillait de me faire danser journellement. Les danses les mieux appropriées étaient, selon lui : la *bibasis* grecque, le *cancan* jambe en l'air et la danse sur la corde.







Ainsi fut fait, et durant ce mois d'octobre ma dresseuse s'appliqua surtout à m'enseigner la danse sur la corde, l'ayant pratiquée elle-même durant sa jeunesse. Après les préliminaires sur une grosse corde de chanvre tendue presque au ras du sol, je dus monter, balancier en main, sur cette même corde tendue à deux mètres de hauteur, d'un coin de la nursery à l'autre. Quand je fus devenue assez habile, le balancier fut remplacé par un léger parasol japonais qui devait suffire à maintenir l'équilibre.

Il va sans dire, que ce travail ne se passait pas sans maintes fessées, fouettées aux verges et même à la cravache, lorsque je ne contentais pas la même.

Ces exercices eurent, peu à peu, tout en me fortifiant les muscles, l'effet de faire disparaître mon air de gras poupon. Y contribuait également la contrainte journalière du corselet d'acier, qu'on resserrait progressivement. Bientôt, je redevins élancée, et ma taille se rétrécit considérablement, provoquant, comme à Hao-Dah-Toungtsé, le dégagement des hanches et de la croupe. Cette dernière étant, ainsi que mes cuisses, presque continuellement fustigée, tout mon arrière-train se trouvait dans un état d'enflure constante. J'avais déjà tout à fait l'aspect d'une jeune fille bien bâtie avec de jolis petits seins en forme de poire, et pointant vers en haut.

Le dernier jour de ce mois d'octobre, Kin-fo revint voir le résultat de ses prescriptions.

Il se montra ravi de ma transformation corporelle qui surpassait ses espoirs. J'avais atteint, selon lui, l'apogée de ma transformation en *Sian-Kon*-fillette :

Extrémités réduites d'un tiers, minces et effilées.

Chevilles et poignets aristocratiques.

Mollets sveltes, mais musclés et bien en chair.

Bras ronds, pas trop gros, mais finement musclés.

Genoux étroits, cuisses bien musclées.

Fesses pleines, oblongues et pointant vers en haut.

Hanches dodues, ressortant d'une taille de guêpe.

Ventre lisse, blanc et plutôt creux.

Seins en forme de poire, haut placés, petits, mais fermes.

Pointes rosés, rigides, érigées presque verticalement.

Cou mince, gracile et lisse.

Épaules rondes et grasses.

Bouche petite et sensuelle ; dents saines et écartées.

Cils longs et bruns ; sourcils bruns, bien arqués.

Yeux clairs et limpides, légèrement en amande.

Nez droit, aux narines fines et mobiles.

Cheveux fins, blond de blé, longs de 10 cm.

Peau satinée, sans aucun bouton, uniformément blanc-rosé.

Selon l'esthétique en cours dans les pays civilisés, j'étais devenue ce qu'on a coutume d'appeler « une belle fille ». J'aurais pu, toujours selon Kin-fo, participer à un concours de beauté.

A part mon petit membre masculin, maintenant si réduit dans sa gaine métallique qu'une personne non avertie aurait eu peine à le distinguer entre les cheveux blonds du pubis, — dans lesquels, du reste, on avait l'habitude de le tresser, — on aurait juré que j'étais de sexe féminin. L'aspect de mes hanches qui, par suite de mes exercices incessants, s'étaient étonnamment amplifiées, contribuait également à me donner un extérieur féminin. Mes cuisses et mes fesses, par les fustigations plus que nombreuses, étaient enflées en permanence ; enflure qui semblait devenir définitive, selon les lois naturelles d'adaptation. Mais qu'on ne s'imagine point que, par leur habitude des coups, elles fussent devenues moins sensibles. Au contraire, plus une partie du corps est fouettée, plus les nerfs en deviennent irritables. Aussi avais-je, plus que jamais, une peur affreuse des corrections. Malgré mon extérieur de jeune fille, j'étais devenue un tendron suppliant et soumis, autrement dit, une vraie enfant martyre. Le seul frôlement d'une lanière de martinet ou le sifflement d'une verge me faisait crier de peur. La cohabitation intime avec cette femme vulgaire, maintenant devenue beaucoup trop sévère, m'avait rendue gauche, empruntée et timide vis à vis de toutes les femmes.

Ce qu'il m'aurait fallu maintenant, c'était une éducation de petite fille soignée, élégante, et maniérée. Seulement, pour cela, il fallait, au moins temporairement, me tirer de l'étreinte morale et corporelle dont m'emprisonnait ma marâtre.

Ce jour-là, après constatation de mes avantages corporels acquis par tant de tourments, une importante délibération sur mon sort futur eut lieu dans la nursery. Y assistaient Madame, Kin-fo, la sage-femme et les deux marraines. On avait écarté Zizi, sous un prétexte quelconque. Julia, assise, m'avait posée, encore nue, entre ses cuisses écartées, soulageant ainsi mon sexe entr'ouvert.

Kin-fo, tout d'abord, réitéra son offre d'achat et offrit même le double du prix auquel Madame m'avait acquise ; ce qui prouvait bien qu'il avait trouvé un amateur riche à millions. Mais Madame ne voulut rien entendre.

Pour changer de conversation, ma maîtresse demanda alors au personnage à quels métiers féminins il me considérait le plus apte. D'un ton bourru il répondit : « Je lui ai fait les opérations nécessaires à son rôle de *Sian-Kon* ; vous le savez bien, vous qui en avez abusé ! » Madame pâlit de rage à ce reproche mérité. Mais le Chinois continua : « Si vous voulez en tirer d'autres profits, faites-lui enseigner la danse du ballet italien classique. Son académie s'y adaptera fort bien. En outre, comme je ne lui ai pas changé ses cordes vocales uniquement pour se plaindre, donnez-lui des leçons de chant. Il a un très joli soprano et je suis sûr qu'il égalera bientôt un chanteur de la « Sixtine ». Son sexe masculin est assez réduit pour cela. Comme chanteuse-danseuse vous pourrez, peut-être, lui faire rembourser son prix d'achat. »

— « Je ne vous en demande pas plus », répondit Madame sèchement.

Et lui tendant un chèque, elle ajouta : « Voici la rémunération de vos dérangements ».



Le vilain individu se leva, salua d'un air vexé, et se retira sans mot dire. Et depuis lors, je n'eus plus l'occasion de le revoir. Un laborieux débat commença entre Madame, la sage-femme et les couturières sur la manière dont je devais être habillée, durant mon apprentissage de chanteuse et de ballerine. En premier lieu, on décida de continuer mon éducation comme si j'étais une fillette de dix ans, et de me costumer comme telle. On allait, de suite, me confectionner un trousseau d'enfant. Pour le chant, Madame s'en chargeait elle-même, ayant été cantatrice jusqu'à sa trentième année. Pour la danse on engagerait une dame. De plus, Madame manifesta l'intention de s'occuper, en personne, de mon éducation féminine.

Heureusement pour moi, dont l'intelligence native était bien près de sombrer dans une sorte d'inconscience enfantine.

Diane et Minerve se mirent aussitôt à me prendre les mesures nécessaires. Madame leur donna ses ordres.

« Vous taillerez les jupettes courtes à mi-cuisse. Les corsages doivent s'appliquer étroitement au corset ; ce dernier, en baleines, à lacets, avec porte-seins. Pour les pantalons, il est évident qu'ils doivent avoir une forme spéciale ; il faut, en tout cas, qu'ils soient ouverts, de façon qu'en s'accroupissant elle ne nous montre que ce que toute fillette exhibe dans cette position. Le sexe masculin réduit doit rester caché derrière le devant fermé de la culotte. Vous pourrez, pour les occasions extraordinaires, c'est-à-dire pour les sorties en public, lui confectionner aussi quelques pantalons complètement fermés. » Ce travail terminé, on me remit sur les genoux de ma nourrice, et on me débanda les mains et les pieds.

En attendant que mes vêtements fussent prêts, ma vie journalière continua comme par le passé. Madame, toutefois, vint à plusieurs reprises m'enseigner les saluts que j'aurais à faire en costume de fillette.

Madame s'armait d'une légère cravache, prise à la panoplie, afin de cingler mes mollets et mes cuisses si je fautais, et la leçon commençait. J'appris ainsi, assez rapidement, les saluts suivants :

1. La révérence à cul ouvert : demi-cercle du pied droit, d'abord en avant de gauche à droite, puis allant de côté et en arrière, avec fléchissement bien bas du genou gauche et soulèvement de la cuisse droite, afin d'obtenir un large écartement des fesses. En même temps, pincement de la jupe avec expression de figure cérémonieuse et respectueuse, yeux baissés et inclinaison lente de la tête.

2. Le « *knix* allemand » (que Madame avait appris à connaître lors d'un voyage). D'abord pieds en équerre ; puis pied droit sur pointe, tout en fléchissant les deux genoux en un plongeon rapide et en pinçant la jupette. Sourire gracieux et regard aimable. Les marraines le nommèrent plus tard « le *piss-knix* », car j'étais tenue de le faire chaque fois que je sollicitais leur aide pour mes besoins.

3. Saluts de tête avec diverses expressions : yeux baissés ou yeux riants, ou bien, polissons, en coulisse.

4. Envoi de baisers enfantins et gracieux, avec mouvements appropriés des bras.

On m'apprit, en outre, à ramasser des objets tombés par terre, en me baissant sans écarter les cuisses. « Comme doivent le faire les petites filles bien élevées », (oh ! ironie), dit Madame en souriant avec malice.

Pour cela, je devais serrer les genoux et, en me baissant, allonger la jambe et le pied droit en arrière.

Ensuite, on m'enseigna à m'asseoir « convenablement » sur des chaises, fauteuils et tabourets percés au bon endroit, — à l'intention de mon sexe. Je devais, cela va de soi, me retrousser, esquisser le geste d'écarter la fente du pantalon, et bien emboîter mon fondement dans le trou.

La leçon terminée et Madame partie, je me réfugiai, les larmes aux yeux, dans les bras de ma nourrice. Elle ne se doutait pas que c'était un dernier reste de honte masculine, presque inconscient, qui se manifestait en moi. Je sentais bien que j'étais maintenant devenue, irrémédiablement, une petite femmelette, livrée au bon plaisir de mes dominatrices. Je savais aussi que, dans l'état auquel on m'avait réduite, j'éprouverais une honte indicible à me montrer à mes anciens congénères auxquels, très probablement, me disait mon instinct féminisé, je serais prostituée par la suite. Lorsque, durant la leçon du lendemain, elle fit part de mes larmes à Madame, celle-ci répondit d'un air moqueur : « Il paraît qu'elle a peur du soi-disant sexe fort, maintenant. Ça va bien ; bon présage pour sa féminisation définitive ! Mais rassure-toi, Gabinette. Tu ne serviras, pour le moment du moins, qu'au plaisir des dames », daigna-t-elle m'expliquer.

Dès lors, ce fut avec une certaine impatience que j'attendis la livraison de mon trousseau. J'en avais assez de la petite robe tricotée, dans laquelle on m'avait fait subir tant d'humiliations et de corrections.

Quinze jours plus tard, mon émoi fut grand, lorsque, à mon réveil, j'aperçus une multitude de vêtements féminins étalés à travers la nursery. C'était mon trousseau, au complet !

Il se composait des objets suivants :





*Linge de linon blanc avec dentelles et broderies* : 6 douzaines juponnets ; 6 douzaines pantalons ouverts, sans fermeture ; 6 douzaines chemises de jour, rubans passe-lacets ; 1/2 douzaine pantalons fermés ; 2 douzaines liquettes de nuit, rubans passe-lacets roses ou bleu de ciel.

Cette lingerie abondante était motivée par mes nombreux pipis !

*Autre linge* : 2 douzaines juponnets en laine blanche ; 2 douzaines bas de soie de diverses couleurs ; 1 douzaine chaussettes en fil blanc : 1 douzaine chaussettes de diverses couleurs, en coton. Jarretières en soie, de diverses couleurs.

*Robes de cérémonie à grand décolletage* : 1 robe en crêpe de soie blanche ; 1 robe en velours blanc ; 1 robe en crêpe de soie noire ; 1 robe velours noir.

*Robes de sortie, décolletées en rond, épaulières en ruban, bras nus* : 1 robe en soie, couleur puce ; 2 robes en mousseline, pour promenades ; 4 robes en percale blanche et raide, lavable et repassable, pour jeux.

*Robes de sortie, décolletage en carré, manches au-dessus du coude* : 1 robe en velours lilas ; 1 robe de coton bleu de ciel ; 1 robe de coton rouge vif ; 2 robes de coton gris, pour intérieur (ces dernières à mettre avec tabliers blancs).

6 corsets en peau blanche, à fortes baleines nature, lacets de soie blanche. Ces corsets étaient fabriqués selon le modèle du corselet chinois. Ils s'arrêtaient aux hanches, laissant les seins libres sur des petits soutiens.

*Souliers* : 12 paires de décolletés à hauts talons droits, sur mesure et extrêmement justes ; tous en cuir.

Dont : 2 paires vernis noirs ; 2 paires jaunes ; 2 paires bruns ; 1 paire rouges ; 2 paires mordorés ; 1 paire bleus.

4 paires bottines à boutons, sur mesure, hauteur normale.

Dont : 1 paire vernis noir ; 1 paire grises ; 2 paires blanches.

*Chapeaux* : 1 paille jaune clair, à larges bords et fleurs des champs ; 1 calotte forme casque, paille jaune clair, bouquet de cerises ; 1 toque velours lilas, à cocarde d'argent ; 1 toque soie gris clair ; 1 toque soie puce. Les deux avec aigrette de héron blanc. 2 bérets en toile ; l'un rouge vif, l'autre bleu de ciel.

*Gants de peau, longs, jusqu'au coude* : 1 douzaine de blancs ; 1/2 douzaine de noirs ; 1/2 douzaine de gris.

*Gants de fil blanc, courts* : 1/2 douzaine de blancs ; 1/2 douzaine de laine blanche ; 1/2 douzaine coton gris épais.

Enfin, un assortiment de ceintures de cuir et d'étoffe, de diverses couleurs, pour enserrer la taille.

## CHAPITRE V

### NOUVELLE MENTALITÉ PAR L'ÉDUCATION DE FILLETTE

Toute interdite par cette profusion d'objets féminins, je considérais les souliers, ainsi que le corset à lacets, avec une certaine appréhension ; tout cela me faisait envisager encore maints tourments.

Mais un obscur sentiment de coquetterie, mêlé à beaucoup de curiosité, à la vue de toutes ces formes nouvelles pour moi, me faisait déjà désirer d'essayer un de ces costumes. Sans bien m'en rendre compte, je commençais à glisser sur la pente des passions féminines.

Ma toilette faite et mon déjeuner absorbé, Zizi me mit debout sur un tabouret et me passa une des chemisettes de linon. Elle m'engonça dans un des corsets qu'elle laça ferme, en un tour de main, au-dessus de la chemise, sans s'occuper de mes soupirs et gémissements. Puis elle m'enfila un petit pantalon largement ouvert, « pour permettre de tâter le sexe », dit-elle en riant, — en me passant les chaussettes de fil blanc. Alors ce fut le tour des souliers mordorés, dans lesquels, vu leur exigüité elle eut bien du mal à enserrer mes pieds pourtant si diminués. Enfin ce fut fait et, me posant sur le sol, elle me dit de marcher pour m'habituer.

Mais là ce fut autre chose. Dans ce corset inaccoutumé, si fortement lacé, avec ces souliers à hauts talons me serrant à outrance, je ne pus me tenir debout et je serais tombée, si elle ne m'avait rattrapée à temps. Pourtant, à force de me soutenir, elle parvint à me faire faire les quelques pas jusqu'à la toilette à glace, devant laquelle je dus m'asseoir.

Ayant coiffé ma chevelure blonde en page, elle noua au sommet de ma tête un large ruban blanc, en éventail. De nouveau debout, j'enfilai un juponnet de dessous en linon, ainsi que la petite robe de percale fermée par derrière et adaptée étroitement au corset. Zizi la serra encore à la taille au moyen d'une jolie ceinture de cuir blanc. Enfin, ce furent des gants de fil blanc, très étroits, dans lesquels je ne pus entrer que petit à petit. Et je me trouvai habillée de mon premier costume féminin.

Conduite par ma bonne devant une des glaces à pied, je restai stupéfaite en voyant s'y refléter l'image d'une fillette svelte à outrance. Je ne pouvais croire que cette gracieuse apparition en petite robe à mi-cuisse, décolletée largement en rond, avec les bras nus, ce fut moi, un jeune garçon de bientôt quinze ans. Mais un regard sur mes seins mignons, qui, soutenus par les avancements du corset, pointaient effrontément au-dessus des dentelles de la chemisette, me remémora tous les supplices que j'avais endurés pour en arriver là. A Hao-Dah-Toungtsé j'avais, malgré la transformation radicale de mon corps, en vue de mon métier de *Sian-Kon*, gardé encore un certain air petit garçonnet qui maintenant, dans ces vêtements de fillette, avait complètement

disparu. Ma mièvrerie fluette et adorablement féminine était vraiment impressionnante, — et rehaussée encore par mes jambes et, surtout, par mes cuisses entièrement nues.

Je ne puis décrire les sensations diverses que j'éprouvai en me voyant attifée de la sorte, dans un costume bien plus provocant que la nudité complète. A côté d'une certaine fierté de me voir si gracieuse et conforme à l'idéal qu'on se fait d'une jolie petite fille, j'éprouvais tout de même un léger reste de gêne à me voir transformée de pareille façon. Malgré mon état d'hébétude encore grand, je me doutais bien qu'on me forcerait à paraître en public dans un pareil accoutrement.

Mais je n'eus pas le loisir de me plonger dans d'autres impressions, car, justement, Madame faisait son entrée, accompagnée des deux marraines. En me voyant déjà habillée, ce furent, de la part de ces dernières, des exclamations admiratives. Madame, elle-même, je le vis à l'expression de sa figure, semblait surprise. Mais se ressaisissant rapidement, elle dit : « Très bien, nous allons tout de suite lui faire exécuter une répétition générale. Dorénavant elle devra assister, tous les soirs, au *dinner*, pour y prendre des leçons de maintien. »

Dans la nursery déblayée recommencèrent alors les évolutions des jours précédents. On m'enseigna d'abord à marcher avec sûreté sur mes hauts talons, ce qui, sur le parquet ciré, n'était pas facile. Je dus avancer légèrement, les pieds en dehors et en faisant onduler mes hanches proéminentes ; marcher en portant des objets divers à la main, où au dessus de ma tête, pour m'habituer à des mouvements gracieux ; puis me produire dans la fameuse pose pour ramasser, pendant laquelle ma courte jupette se relevait au-dessus de mes pantalons entr'ouverts.

Mes divers saluts étaient, dans ce costume provocant, d'un effet charmant, ainsi que je pus moi-même le constater dans les grandes glaces. La transformation féminine de mes traits me permettait des sourires adorables, qui charmaient les marraines. Dans ma petite robe si courte, mes moindres mouvements laissaient apercevoir mes dessous ; la nudité de mes longues jambes, découvertes jusque bien au dessus des genoux, ajoutait encore au piquant du spectacle. Me voyant si pimpante, je me complaisais à ces simagrées, malgré les cinglades qu'on ne m'épargnait pourtant pas, lorsque je me trompais.

Madame se déclara finalement satisfaite de ma tenue et, avant de se retirer, me fit le discours suivant : « Gaby, maintenant que tu portes définitivement le costume de ton sexe, je désire que tu en prennes toutes les manières et toutes les habitudes. Dans tes petits cotillons, il faut que tu sois obéissante, gracieuse et enfantine, tout à la fois. A partir de demain ton programme journalier sera modifié. » Et elle me tendit sa main à baiser ; ce que je fis en une révérence à cul ouvert, comme c'était prescrit à Summerset-House.

Pendant tout le reste de la journée, Zizi et les marraines s'amuserent à m'essayer mon trousseau. J'étais fort excitée par cette exhibition de mes charmes, et me prêtais avec plaisir à toutes leurs fantaisies. Elles dansèrent avec moi des danses créoles, au son du gramophone, pour encore mieux m'habituer aux talons hauts. Les seins gonflés par le trayage de l'après-midi, et le sexe rougi par des petites fessades amicales, qu'on me donnait « pour m'émoustiller », je fus leur minette passionnée. Ces jeux durent cesser, lorsqu'il fut temps de me préparer pour le *dinner*.

Ma bonne m'administra un lavement, me baigna et me parfuma tout le corps. Les dessous enfilés, et le corset bien serré, on me mit des bas de soie blancs ajourés et des souliers de cuir

blanc à hauts talons. Les trois femmes s'empressaient autour de moi, debout sur un tabouret, et jouissaient de mon corps, offert sans défense à leurs investigations et caresses éhontées. Elles me titillaient de façon raffinée ; et c'est fort énervée que je fus parée de la façon suivante.

Chemise de fin linon avec dentelles. Pantalons très courts, munis de dentelles en bas et au bord de la fente. Deux juponnets aussi courts, en linon et dentelles, pour rendre les dessous plus neigeux. Bas de soie avec broderies à jour, allant à mi-cuisse, et laissant un intervalle entre leur bord supérieur et la dentelle du bord inférieur des pantalons ; jarretières de soie blanche brodée, ornées de larges nœuds de ruban. La robe en crêpe de soie blanche était, jusqu'à la ceinture, adaptée étroitement au corset serré en taille de guêpe. Elle épousait strictement les contours du buste, et son large décolletage en rond, retenu par de minces cordelettes de soie aux épaules, laissait apercevoir tout le haut de mes jeunes seins. Des « nids » disposés à la place nécessaire, permettaient de loger les nichons, petits, durs et pointant vers en haut ; pour les y aider, leurs bords inférieurs étaient légèrement surélevés. Avec un pareil corset j'étais forcée de me tenir bien droite. Le bas de la robe, à partir de la taille, était en forme jupe-cloche jusqu'à mi-cuisse, couvrant exactement les jarretières. A partir de ma taille amincie, enserrée en une petite ceinture de cuir blanc, une écharpe de soie blanche, aux reflets chatoyants, était drapée légèrement autour de la jupette, qu'elle couvrait à demi. Cette écharpe était nouée, par derrière, en un nœud énorme couvrant les fesses ; les bouts du nœud étaient garnis d'effilés de soie. La robe était sans manches ; les bras nus, du coude à l'épaule, les avant-bras gainés de longs gants de peau blanche à boutons de nacre. Tout aussi sévère était l'emprise de mes pieds par d'étroits petits souliers de peau blanche à hauts talons, fermés sur le coup de pied par des languettes.

Ma coiffure de *dinner*, selon l'ordre de Madame ne devait pas être flottante, mais « décente ». On se mit donc à adapter à mes mèches de cheveux encore courtes deux superbes tresses postiches, exactement du même blond que ma chevelure. Mais on ne les laissa pas pendantes. On les roula, en colimaçon, autour de mes oreilles, à la *Gretchen*. Puis on tira une belle raie de milieu, avec ondulations de chaque côté. Finalement, on me rattacha la double coque de rubans blancs sur le sommet de la tête. Ma nuque gracile restait ainsi entièrement libre.

Ainsi attifée en poupée, je fus posée sur une chaise percée devant la toilette, pour mon premier maquillage. Ma figure, mon cou, mon buste, mes bras furent poudrés et légèrement rosés aux endroits nécessaires. Mes sourcils furent un peu noircis, mes cils brillantinés, mes lèvres rougies et leurs contours dessinés sensuellement, c'est-à-dire arquées en cœur. Un soin tout spécial fut donné à mes seins. On les poudra à leur base, on rosit leur halo et on rougit légèrement leur pointe. Etant les principaux signes extérieurs de ma féminisation, ils devaient attirer l'attention générale. On couronna le tout en me mettant de la belladone aux yeux, afin d'agrandir les pupilles et me donner un regard brillant.

Amenée devant une psyché, j'eus peine à me reconnaître, tellement le maquillage m'avait changée. A côté de cela, je paraissais grandie et amincie par cet accoutrement galant. Le costume, en lui-même, était bien celui d'une fillette ; mais l'air et la dégaine étaient ceux d'une jeune « cocotte ». J'étais, pour ce début, tout en m'admirant, fortement émue ; je sentais bien que ce costume était celui d'une prostituée, et qu'il m'annonçait l'inévitable sort qui me guettait.



Les yeux baissés sur mes nichons, je dus alors répéter la révérence à cul ouvert, avec laquelle je devais faire mon entrée dans la salle à manger. Et marraine Minnie se mit à plat ventre par terre, afin de pouvoir mieux constater si l'écartement de mes fesses était visible à travers l'entrebâillement des petits pantalons sans fermeture.

Le gong appelant pour le *dinner* ayant retenti, je dus prendre le bras de ma bonne et, escortées par les marraines, nous nous mîmes en route pour l'étage inférieur de la maison.

Le long des couloirs et escaliers que nous traversions s'était rangée une grande partie de la domesticité du château, curieuse de contempler le petit blanc costumé en fillette, car les marraines n'avaient su garder le secret de ma première entrée dans le grand monde. Obéissant à un regard sévère de la même, je m'empressai de répondre par de gracieux saluts de tête aux « Bonne soirée, petite Gaby ! », que m'adressaient la plupart des femmes. D'autres me saluaient par des exclamations admiratives, ironiques ou bien effrontées, comme :

« Oh, qu'elle est jolie la petite minette à Zizi ! »

« Voyez ses quilles droites et ses pieds mignons ! »

« Voyez ses drôles de petits nichons effrontés ! »

« Et cette drôle de coiffure ! »

« Je voudrais bien voir son cucu, » énonça une svelte quarteronne blonde, à tête hardie !

« Et moi, je voudrais bien l'avoir dans mon lit, » ajouta avidement une grosse négresse !

Peureuse et rose d'émoi, je continuai mon chemin, me pressant contre ma nourrice, bien heureuse de la protection de mes trois gardes de corps. Que serais-je devenue, pauvre être affaibli et efféminé, seule parmi cette tourbe dévergondée et turbulente ?

Toute troublée par les regards et les paroles osées qui m'avaient accueillie, je fis mon entrée dans la grande salle à manger, précédant ma nourrice de quelques pas. Les marraines étaient restées à la porte.

Je vis la table occupée par cinq dames et ma maîtresse, qui avait une chaise libre à sa gauche. Alors, un peu tremblante, je m'avançai en pinçant le bord de ma jupette et fis, aussi gracieusement que possible, ma grande révérence réglementaire.

Je fus immédiatement saluée par des exclamations de bienvenue, tandis que des face à main, et même des monocles, me fixaient avec insistance.

C'était la première fois, depuis ma disparition de Frisco, que je paraissais en société américaine civilisée. On jugera donc de mon émotion à me voir moi, jeune homme, considéré de telle façon, par des femmes.

Ma présentation faite par Madame, l'accueil qu'on me fit fut charmant. L'amie intime de ma maîtresse, M<sup>me</sup> Birch, se répandit en exclamations de surprise en constatant la ressemblance que j'avais avec sa fille adoptive Grâce. Je remarquai aussi deux personnes grandes et distinguées qui me détaillaient avec intérêt, — surtout la plus jeune des deux, une belle fille aux cheveux blond vénitien et à l'air garçon. Des deux autres invitées, l'une était une Chinoise assez jolie, très élégamment vêtue à l'européenne, et l'autre une forte rousse à l'air indolent. Et quelle ne fut pas ma stupéfaction en reconnaissant en celle-ci Suzanne, la Belge, qui avait été achetée à Hao-Dah-Toungsé en même temps que Grâce et moi. Il paraît qu'elle avait déjà fait son chemin, car les

autres invitées la traitaient tout à fait comme étant de leur monde. Naturellement, elle feignait de ne pas me reconnaître !

Je fis à chacune de ces dames un *knix*, aussi gracieux que la révérence, et fus alors autorisée par Madame à m'asseoir sur la chaise à côté d'elle. Zermah m'y conduisit par la main, et avant que j'eusse pu achever un mouvement de timide protestation, elle me souleva les jupes par derrière, empoigna mes cuisses, me les écarta de force et, tout en ouvrant la fente de mon pantalon, me plaça le sexe dans le trou de la chaise préparée à cet effet. Je n'osai rien dire, — en pauvre petite apeurée que j'étais.

Aux regards curieux et investigateurs, mais pourtant bienveillants, de toutes les personnes présentes je vis bien qu'elles devaient connaître, du moins en partie, le rôle qu'on m'obligeait à jouer.

Alors commencèrent, de la part des deux Américaines, qui semblaient spécialement s'intéresser à moi, des questions à mon sujet, auxquelles Madame répondit de bonne grâce. L'aînée demanda : « Quel âge a cette enfant, et comment est-elle chez vous ? » Madame répondit :

« Elle a quatorze ans et demi ; c'est la fille de la tierceronne que vous venez de voir, et d'un athlète forain suédois. Elle est donc quarteronne, mais blonde comme son père. Je l'ai adoptée officiellement afin de la sauver de la basse prostitution des ports de la Nouvelle-Orléans, à laquelle la destinait sa mère. » Un regard significatif à mon adresse empêcha mon humiliation, provoquée par une telle dénaturation de mes antécédents, de se faire jour par une crise de larmes.

La plus jeune voulut savoir, pourquoi, malgré ma taille de jeune fille, on m'avait habillée en fillette. Et Madame d'expliquer :

« Comme toute son éducation est à refaire, j'ai résolu de recommencer son éducation. Par un régime sévère et des fustigations soignées, nous avons déjà réussi à lui inculquer de bonnes manières, et nous continuerons jusqu'à ce qu'elle soit devenue une jeune fille accomplie. »

— « Alors, vous la battez souvent, la pauvre petite ? »

— « Aussi souvent que cela est nécessaire ! En fait, ses fesses et ses cuisses sont presque constamment aussi rouges que le sont ses joues en ce moment-ci. Malgré ses longues jambes et son air de jeune femme, on la prend sous la taille, et on la fesse, tout comme une petite écolière. Vous n'ignorez pas qu'il n'y a de meilleur remède contre la désobéissance, qu'une verge bien fraîche ou un martinet bien huilé. »

En disant cela, la terrible femme me regardait d'une façon qui promettait la réalisation de ses menaces, au moindre signe d'opposition. Mais je réussis à refouler mes sanglots, les yeux toujours baissés sur mes nichons et la rougeur de honte au front. Là-dessus la conversation changea de sujet et, la soupe servie, on ne parut plus s'occuper de moi.

Le service était fait par de jeunes mulâtresses, tierceronnes et quarteronnes vêtues de costumes licencieux qui les laissaient presque nues. Une fouetteuse, faisant fonction de maître d'hôtel, les surveillait, sa cravache en peau d'hippopotame à la main. La table était ornée d'une profusion de fleurs. Le menu était raffiné. Mais je ne devais guère en profiter.

On ne me permit aucun des mets qui furent servis après la soupe, en suite du régime alimentaire qui, depuis trois mois, m'était imposé. Ce n'est qu'au dessert que je fus autorisée à manger un peu de crème fouettée. C'est durant ce régal, inaccoutumé pour moi, qu'ayant fait choir mon verre d'orangeade, Madame me gifla devant toute la société, puis fit appeler ma bonne : « Zermah, lui dit-elle, tu vas coucher ta fille, d'abord sur ta cuisse, — tu sais, — et ensuite au lit. » Alors mes larmes, après toutes ces humiliations successives, se mirent à couler, silencieuses. Les assistants, sans paraître prêter de l'importance à cette scène, continuaient leurs conversations.

Mais, parmi cette société de femelles équivoques, il y avait tout de même une âme compatissante à mes misères. Tout à coup, en effet, la jeune femme svelte, aux cheveux blond vénitien, se leva, une coupe de champagne à la main. Je vis alors qu'elle était costumée en danseur, frac, culotte à boucle, bas de soie noire, etc...

Elle s'avança vers moi, déjà debout et prête à suivre ma bonne. « M<sup>me</sup> Goodwhip, dit-elle, d'une voix fraîche et harmonieuse, permettez-moi de boire la coupe de bienvenue avec Miss Gaby, en espérant de devenir son amie ! » Les yeux agrandis de peur à l'idée que je pourrais, immédiatement, expier la hardiesse de cette jeune fille, je me tournai à demi vers ma maîtresse.

Mais ses devoirs d'hôtesse empêchèrent celle-ci d'être impolie et, en souriant à la courageuse fille, elle acquiesça, tout en me glissant sa propre coupe. Alors Miss Betsy, — c'était son nom, — trinqua avec moi joyeusement et, nos verres vidés, me prit les deux mains et m'embrassa sur la bouche. J'en restai abasourdie, mais charmée, tandis que l'assistance criait : « Bravo Betsy ! »

Mais Zermah, pour mettre fin à cet intermède qui semblait fort lui déplaire, me tirait déjà à elle. Après que j'eus fait une grande révérence à ces dames, elle m'entraîna dehors. Escortées par les marraines, nous remontâmes dans la nursery, où elle s'enferma avec moi.

Là, sans même prendre le





temps de me débarrasser de mes beaux atours, elle me troussa vivement et m'infligea une fessée magistrale. Je poussais des clameurs aiguës et prolongées, à la grande joie des servantes, attentives dans les couloirs, dont les plus jeunes jalousaient le rôle que Madame me faisait jouer. Puis, toute hérissée de jalousie amoureuse elle-même, à cause du baiser que m'avait donné Miss Betzy, elle me fit une toilette de nuit toute spéciale. Elle se mit à m'enduire les bouts de seins, ainsi que le vagin artificiel avec de la moutarde pimentée, dont elle avait toujours une provision pour ses repas de sauvagesse. Malgré mes pleurs et supplications, provoqués, par la cuisson de cette mixture infernale, elle m'attacha les bras en équerre sur le dos, pour empêcher tout soulagement. Nue, et activée par les cruelles fustigations d'une longue verge de bouleau, elle me fit danser un cancan échevelé. Jamais on ne vit danse exécutée plus lascivement par une fille éplorée. Lorsque mon derrière fut d'un rouge écrevisse, elle me porta dans son lit, où, entièrement livrée à la folie érotique qui me dominait, je passai une nuit de pratiques lesbiennes, comme encore jamais, depuis notre cohabitation, je n'en avais passé.

Le lendemain, j'étais toute malade, de ces excès. Encore plus que d'habitude, j'avais les yeux cernés de bistre et j'éprouvais des douleurs au ventre. Ma nourrice ne put que consulter la sage femme, car, essayant de me ranimer par son remède préféré, — une fessée, — je restai molle et inanimée sur ses genoux.

M<sup>me</sup> Julia, après un interrogatoire serré, fit de sévères remontrances à ma marâtre, car elle avait compris d'où venait mon mal ! Elle s'en fut aussitôt prévenir Madame.

Ma maîtresse, alarmée et inquiète, fit comparaître la coupable devant elle, immédiatement. Ce qu'elle lui dit, je ne le sus jamais. Mais, à partir de ce jour, Zizi me coucha tous les soirs dans mon petit lit de fillette, sans plus jamais oser me prendre dans le sien.

Deux jours après, grâce aux potions et bains fortifiants que me prodiguait cette bonne Julia, je fus de nouveau en état de reprendre mes promenades quotidiennes.

Mais auparavant eut lieu, selon le désir de Madame, ma consécration comme fille nubile. Cette cérémonie comportait le percement de mes lobes, pour me permettre de paraître en société avec les boucles d'oreilles offertes par les marraines, lors de mon « baptême ». Pour la circonstance, je dus apprendre par cœur quelques phrases que Madame m'enseigna patiemment.

La solennité eut lieu dans la grande salle des fêtes, où presque tout le personnel du château avait été réuni. Madame trônait en reine sur un fauteuil doré, à baldaquin, auquel on accédait par plusieurs marches couvertes de velours mauve. Elle était flanquée de deux jeunes et très jolies quarteronnes de quinze à seize ans, debout de chaque côté du fauteuil, et tenant, l'une un martinet, l'autre une verge de bouleau à la main. Ces attributs devaient symboliser le règne du fouet à Summerset-House, ainsi que Julia m'avait expliqué, afin de ne pas m'apeurer inutilement. Les jeunes filles avaient le corps entièrement nu, mais maquillé en rose et blanc pour rehausser leur peau mate. Leurs cheveux, noirs chez l'une et blond-cuivrés chez l'autre, pendaient librement jusqu'à la taille, légèrement frisés et ondulés. Leurs grands yeux langoureux, doux et veloutés, étaient admirables. Sarah, la brune, était la fille de Minerve ; Eva, la blonde, celle de Diane.

Je fis mon entrée marchant entre les marraines, et suivie par nounou qui portait le collier de perles et les boucles d'oreilles sur un coussin de velours bleu. Vêtue d'une liquette blanche,

brodée, courte et transparente, ainsi que de bas de soie bleu de ciel à mi-cuisse avec jarretières blanches à nœuds, j'avais aux pieds des souliers de cuir blanc à hauts talons. Mes cheveux étaient coiffés en page et ornés d'une petite couronne de myosotis, signe de fidélité.

Arrivée devant Madame, je me prosternai à ses pieds. Puis, à genoux, les mains jointes en geste de supplication, je répondis aux questions que Madame me posait :

*Question* : Quel est le plus grand honneur qui peut arriver à un jeune *Sian-Kon* ?

*Réponse* : C'est celui d'être admis à faire son apprentissage de jeune fille !

*Q.* : Que doit-elle adorer en son nouveau sexe ?

*R.* : Elle doit adorer en lui le sexe féminin ; la rose d'amour épanouie !

*Q.* : Vers qui le respect et l'amour de l'apprentie doivent-ils aller ?

*R.* : Vers sa maîtresse, dont elle est l'esclave obéissante et soumise !

*Q.* : Que doit éprouver toute fillette bien élevée envers le sexe masculin brutal ?

*R.* : De la peur et de la répulsion !

*Q.* : Quelle doit être la suprême joie de toute fillette soumise ?

*R.* : Celle d'être admise au baiser de la rose épanouie !

*Q.* : Quel doit être le but de Gaby, la petite fille ?

*R.* : Celui de devenir une jeune femme accomplie, toute dévouée à sa maîtresse bien aimée !

Mon catéchisme récité, Madame me dit de baiser la rose épanouie. Diane et Minerve montèrent alors sur l'estrade ; chacune saisit et souleva sa fille, par derrière, en l'empoignant sous les cuisses, et elles me présentèrent les sexes roses de leurs enfants que je baisai successivement, tandis qu'éclataient les applaudissements de toute l'assemblée.

La sage-femme s'avança alors, munie des instruments nécessaires au perçage des lobes, bouchon et aiguille. Maintenu à genoux par Sarah et Eva, je subis l'opération en gémissant de peur et de douleur.

Les boucles mises en place, Madame en m'embrassant, m'orna du collier. Après avoir été embrassée par les marraines et leurs filles, je me jetai, sanglotante d'émotion, dans les bras de ma bonne qui me remporta dans la nursery, mes boucles d'oreilles pendantes à mes lobes saignants.

La faiblesse dont je donnai le témoignage, durant cette cérémonie, marqua une des dernières étapes de ma déchéance de mâle. Les trois mois passés sous l'entière domination de ma nourrice brutale et sensuelle avaient fait du garçon fier et vigoureux d'antan, un être hybride, sans force de résistance, et soumis au delà de toute imagination. J'étais effectivement devenue aussi mièvre qu'une petite fille malade et timorée. Entourée constamment de fortes femmes qui, toutes, me dominaient physiquement, il n'en pouvait être autrement. C'eût été un spectacle triste et dégradant à la fois pour l'honneur masculin si quelqu'un de mon sexe avait pu voir, comme cela avait lieu bien souvent au cours du régime qu'on me faisait subir, la scène suivante : un jeune blanc, c'est-à-dire Gaby, la grande et douce fillette, étendue jupons troussés, cuisses écartées et pantalons ouverts sur les genoux d'une moricaude. Pleurante, gémissante et suppliante, la pauvre essayait d'attendrir la correctrice, tandis que les claques tombaient dru sur son joli fessier et ses



cuisse rebondies. Il est vrai que l'état d'érotisme intense, auquel on m'avait réduite, me facilitait beaucoup cette soumission dégradante car, souvent, certaines fessées étaient suivies de l'orgasme.

Les jours suivants, autant pour me fortifier que pour me donner le temps de me familiariser avec mes nouveaux costumes, je fus autorisée à jouer dans le parc, durant une grande partie de la journée. C'est alors que se montra l'influence qu'avait le costume féminin sur ma façon de marcher, et sur toute ma façon d'agir. Les hauts talons, sur lesquels j'étais forcée de me tenir en équilibre, me donnaient une démarche maniérée, accompagnée d'un dandinement des hanches avec écartement des cuisses. Cette particularité était provoquée par l'enflure de ces dernières, durable maintenant à cause des fustigations que je subissais journellement. En me fouettant, Zizi, — probablement selon les prescriptions de Madame, — avait pris l'habitude de me rougir les cuisses autant que les fesses. A cet effet, ma taille mince sous son bras gauche, elle insérait sa grosse jambe entre mes genoux, et après avoir bien tapé sur les fesses, les hanches et leur prolongement, elle me tournait de l'autre côté pour rougir également les parties intérieures et extérieures de mes « jambons », — comme elle disait. Elle procédait de la même façon raffinée quand elle me donnait la verge ou le martinet. Mes cuisses donc avaient une forte tendance à se frotter l'une contre l'autre pendant la marche, et j'essayais de les arrondir autant que possible en dehors, tout en rentrant le ventre, bombant le buste et soulevant haut mon derrière pointu. Ceci, joint au trémoussement léger de mes fesses, enflées pareillement, me donnait une démarche déjà toute féminine. Elles avaient une certaine ressemblance avec celles des filles hottentotes qui, c'est connu, ont un derrière proéminent, en forme de ballon. Le caractère de ma démarche se ressentait aussi de l'opération qui avait remonté mes testicules hauts entre les jambes. Ce petit sac de chair sensible que je portais accroché contre le périnée me forçait, pour éviter les frottements dans toute cette région, à soulever mon arrière-train en marchant. Bientôt, malgré ma sveltesse générale, j'eus le port d'une fille à fortes fesses et grosses cuisses, soulevant et faisant rouler sa croupe. En même temps, le corset, toujours bien serré, m'obligeait à me tenir droite, les seins hauts, pointés en l'air.

Le port des robes et des colifichets féminins contribua de suite à désorienter et changer le peu qui me restait encore des goûts masculins. Je pris bientôt plaisir à me montrer et à parader dans mes diverses toilettes qui, au lieu de me couvrir, me déshabillaient de façon provocante. Un sentiment érotique spécial me faisait déjà éprouver une certaine fierté à me montrer, ainsi attifée en fillette élégante, aux domestiques qui, avec une curiosité inlassable, suivaient mes ébats. Mes jeux dans le jardin m'incitaient à prendre des poses gracieuses, faisant valoir mes charmes intimes sous mes vêtements si écourtés. Mon émasculatation progressive me rendit bientôt fière de mes particularités féminines, et je pris plaisir à les faire ressortir furtivement.

Mon repos de quelques jours terminé, un nouveau programme journalier de dressage entra en vigueur.

Mais, avant d'en parler en détail, je veux narrer une fête « de famille » à Summerset-House.

La première à laquelle j'eus l'honneur d'assister, était l'anniversaire de naissance de ma maîtresse, à la date du 16 novembre. La température étant encore fort douce en Californie, à cette



époque de l'année, Zizi me mit une des petites robes en mousseline blanche, avec large ceinture de soie bleue de ciel formant un grand nœud par derrière. La jupette encore plus courte, par sa ténuité, que celles que je portais habituellement, laissait largement découvertes mes longues jambes nues, ainsi qu'une partie de mes cuisses bien en chair. Mon buste neigeux était décolleté en rond, décolletage qui laissait les épaules et les bras nus. Le corset, il va de soi, était serré en taille de guêpe. Aux pieds, je n'avais que de courtes chaussettes de soie bleue de ciel et des petits souliers dorés à hauts talons. Ce costume faisait ressortir à souhait mes nichons roses, mes épaules dodues, mes mollets et mes cuisses blanches et nerveuses. Autour de mon cou gracie resplendissait, pour la première fois, le superbe collier de perles naturelles, cadeau princier de Madame. Les longues boucles d'oreilles pendaient de mes lobes, maintenant guéris, comme deux grosses gouttes laiteuses. Deux légers bracelets d'argent, — cadeau de la bonne M<sup>me</sup> Julia, — ornaient mes poignets.

En fait de coiffure, on m'avait remis les deux belles tresses blondes que j'avais portées, roulées en colimaçon, pour le premier *dinner*. Mais, cette fois-ci, elles pendaient, librement, jusqu'à mes hanches. Un ruban bleu de ciel couronnait le dessus de ma tête ; des gants de peau blanche m'enserraient les avant-bras. A la main, je tenais un grand bouquet de camélias roses. C'est dans ce costume attrayant que je devais aller présenter mes souhaits à ma maîtresse. Flattée de mes beaux atours, j'essayais des grâces devant les grands miroirs de la nursery.

M<sup>me</sup> Goodwhip attendait les hommages de ses intimes et de son personnel dans la grande salle des fêtes. Dans l'antichambre, où ma nourrice me conduisit pour attendre le signal d'entrée, j'eus la surprise et le plaisir de rencontrer la petite Grâce, que sa maîtresse avait amenée pour le même motif. La fillette portait une petite robe droite en mousseline blanche sans doublure, décolletée en carré, mais laissant les bras nus. Comme moi, elle était munie d'un bouquet de fleurs. Détail fort aguichant, sous cette robe bébé, très courte, Grâce n'avait ni chemise, ni rien d'autre ; de courtes chaussettes blanches et des souliers blancs à hauts talons lui couvraient les pieds. Son corps gracieux et potelé était parfaitement visible à travers le fin tissu, ce qui, inconsciente comme elle était encore, ne paraissait nullement l'affecter.

Lorsque M<sup>me</sup> Birch me vit, elle s'écria aussitôt, en venant m'embrasser : « Regarde, Gigi, — c'était le surnom d'amour de la petite, — voilà ta petite sœur jumelle Gaby qui vient pour te becqueter ! » Et elle poussa sa fille adoptive, qui semblait toute interdite, vers moi. La malheureuse ne semblait plus du tout se rappeler m'avoir déjà vue, — cela n'était, du reste, pas étonnant, j'étais moi-même tellement changée physiquement. Confiant mon bouquet à ma bonne, je pris ma petite sosie par la taille et le cou, et l'embrassai doucement. Elle se laissait faire, me regardant de ses grands yeux bleus étonnés. Mais, tout de même, elle répondit de suite à mes caresses, en appliquant ses lèvres roses sur les miennes et en cherchant ma langue du bout de la sienne.

Grâce était, effectivement, de la même taille que moi ; seulement ses membres étaient plus fluets que les miens. Cette différence provenant des tours acrobatiques et des danses que je pratiquais depuis déjà onze mois, et qui m'avaient fait des muscles solides, mais fins. La petite Gigi, ne servant exclusivement qu'aux passions de sa maîtresse, faisait l'effet d'un être gracieux

et puéril, mais presque dépourvu d'intelligence, vu les drogues auxquelles on la soumettait toujours. Pour le visage, nous avions les traits, la forme de la bouche, le nez, les yeux, les sourcils, les oreilles identiques. Seulement, chez moi tout cela était plus accentué, — chez elle, plus mou. Ce diable de Kin-fo avait extraordinairement réussi à fabriquer notre ressemblance faciale. Cela, du reste, ne me déplaisait nullement ; j'étais fort contente de tant ressembler à cette jolie fille.

Nos tendresses furent interrompues par l'entrée de Diane et de Minerve, accompagnées de leurs filles. A ma grande surprise, ces dernières étaient costumées en jeunes mariées. Elles avaient des petites robes de percale blanche et raide, aussi courtes que les nôtres, des bas de fil blanc, et des souliers blancs simples. Comme coiffure, les couronnes d'orangers traditionnelles, avec voiles de gaze blanche, pendants par devant et par derrière. Questionnées par M<sup>me</sup> Birch, les marraines répondirent qu'elles allaient offrir la virginité de leurs enfants à la maîtresse, comme preuve de leur attachement. Les deux filles, tout émotionnées et leurs jeunes seins palpitants, rougirent en entendant cette réponse faite avec un sans-gêne révoltant.

Une sonnerie d'appel ayant retenti, nous nous formâmes en cortège. D'abord moi, comme la plus jeune, flanquée de ma nourrice ; ensuite M<sup>me</sup> Birch, avec Grâce, puis Minerve et Sarah, Diane et Eva.

Madame, assise sur son fauteuil à baldaquin, portait une superbe robe de velours jaune et était couverte de bijoux étincelants, une vraie reine. Toute la domesticité, en masse compacte, occupait les côtés de la grande salle ; il y avait là, au moins deux cents femmes de tout âge et de toutes nuances. Par un large chemin, ouvert dans cette foule, nous parvînmes sans encombre jusqu'au pied de l'estrade.

Alors je m'avançai hardiment, me sentant admirée, et fis ma grande révérence. Puis, je récitai, d'une voix claire, un compliment enfantin à l'adresse de ma dominatrice, — ce qui parut la charmer. Lorsque j'eus terminé, elle me tendit sa main à baiser, ce que je fis en lui offrant mon bouquet et en refaisant une révérence. Paraissant tout émue, elle m'attira vers elle et me plaça à sa droite, contre le fauteuil. Pour Grâce, qui lui fit un petit salut timide de bébé, en ployant les genoux en avant, gauchement, elle fit de même et la mit à sa gauche. Nous étions maintenant ses deux petits pages à chevelure d'or.

L'offrande des deux pucelles fut plus compliquée. Leurs mères les ayant soulevées par derrière, en troussant leurs jupettes, — les petites n'avaient pas de pantalons, — montrèrent leur sexe en un geste donateur, d'abord à Madame, et ensuite à l'assemblée, qui acclama l'exhibition. La maîtresse ayant accepté l'offrande, les deux jouvencelles furent déposées, à ses pieds, sur les marches de l'estrade en des poses langoureuses, — probablement étudiées.

Ainsi que je l'appris plus tard, Madame avait l'habitude de cueillir la fleur de toutes les fillettes de sa maisonnée, au fur et à mesure qu'elles atteignaient l'âge nubile. Ces deux demoiselles l'avaient déjà atteint depuis quelques années, mais élevées rigoureusement dans un pensionnat des environs, leur virginité avait été soigneusement sauvegardée, tout exprès pour cet anniversaire de M<sup>me</sup> Goodwhip.

Après M<sup>me</sup> Birch, M<sup>me</sup> Julia, les marraines et Zermah, le défilé continua pendant près d'une heure. Je fus contente lorsque ce fut terminé et que Madame nous prenant, Grâce et moi, sur ses genoux, me demanda ce qui me ferait le plus de plaisir pour moi et ma petite sœur. Après une courte hésitation, je manifestai le désir d'assister, avec Grâce, au mariage de Sarah et d'Eva, la nuit prochaine.

Madame me considéra avec surprise, puis se mit à rire, en disant : « Oh, la petite dévergondée. Je veux bien te le permettre à toi seule, mais ce n'est pas un spectacle pour ta sœur. Seulement, il faudra que tu fasses office de femme de chambre cette nuit. Tu auras à préparer les jeunes mariées ! » Je sursautai de joie à cette perspective, — très fière de la confiance que me témoignait mon « premier amant ».

Nous n'assistâmes pas, Grâce et moi, au goûter monstre qui eut lieu, l'après-midi, sous la présidence de Madame dans cette même salle des fêtes. Rentrées avec Zizi dans la nursery, nous nous y amusâmes à toutes sortes de chatteries de fillettes. Nous nous baignâmes, nous nous ébattîmes, toutes nues, et Gigi apprit à connaître la caresseuse experte que j'étais devenue. J'eus vite fait d'acquiescer toute sa confiance, et son corps adorable de vraie blonde n'eut bientôt plus de secrets pour moi.

Lorsque M<sup>me</sup> Birch, dans la soirée, vint chercher sa fille adoptive, celle-ci lui demanda, naïvement, de lui permettre de rester avec sœur et bobonne. Sa maîtresse eut toutes les peines à l'emmener.

Madame qui accompagnait son amie, me donna alors ses instructions pour mon office durant la nuit de noces. Je devais, seule, l'assister. A minuit précis, costumée moi-même en femme de chambre, petit tablier, bonnet et sandales, je devais prendre livraison des deux jeunes filles dans la salle de bain, pour leur toilette intime.

A l'heure prescrite, les marraines entrèrent dans la salle de bain, où j'avais déjà tout préparé. Elles portaient leurs filles, nues et inanimées. Les petites n'avaient que leurs couronnes d'oranger et leurs voiles flottants. Après les avoir déposées sur le socle de marbre, leurs mères se retirèrent en me disant qu'il était inutile de leur laver le corps, ceci étant déjà fait. Je n'eus plus qu'à les maquiller légèrement. Elles se laissaient faire, passives et les yeux clos ; je m'aperçus alors qu'elles étaient ivres des liqueurs qu'on leur avait fait absorber durant le festin. J'en profitai, en vraie petite dévergondée que j'étais, pour exercer ma curiosité sur elles. Et je fis à leur sujet des observations qui m'édifièrent sur les mœurs régnant à Summerset-House. La toilette nuptiale terminée, je les menai vers deux chevalets préparés à cet effet et, — toujours selon les instructions de Madame — les y attachai, le derrière bien en l'air. Puis, une verge de bouleau dans chaque main, me plaçant entre les deux chevalets, je me mis à leur fouetter les fesses, méthodiquement et sans hâte. Qu'on juge de mon plaisir, c'était la première fois que j'étais autorisée à fouetter à mon tour ! Longtemps, elles restèrent insensibles, mais à la fin, lorsque leur derrière fut écarlate, elles commencèrent tout de même à geindre.

C'était le moment de prévenir Madame. Ouvrant la porte de communication et écartant la portière, je fis le *knix* réglementaire et annonçai : « Mesdemoiselles Eva et Sarah sont prêtes, Madame ! »

Ma maîtresse, couchée, nue, sur son grand lit, ordonna : « C'est bien, amène Eva, l'aînée, en premier. » J'allai détacher la donzelle et, la soutenant, je l'amenai jusqu'au lit sur lequel elle tomba, la tête en avant. Alors Madame se leva et me présentant l'instrument qui avait déjà servi pour mon viol, la première nuit passée à Summerset-House, je l'aidais à l'attacher autour des reins. Ce fut le commencement de scènes de grand libertinage. Saisissant la jeune fille sous les bras, Madame, debout, éleva la tête de sa victime à la hauteur de la sienne. Les yeux agrandis de peur, sa couronne de mariée de travers, les voiles flottants, la pauvre suppliait qu'on ne lui fit pas de mal. Sous les efforts de Madame, elle criait et se trémoussait. Alors, pour la faire tenir tranquille, je lui liai, avec une cordelette, les pieds croisés autour des reins de sa violatrice.



Amusée, je considérais ce spectacle tout à fait nouveau pour moi. Jugeant, aux gouttes de sang qui apparaissaient, que le sacrifice était consommé, je détachai la petite Eva qui fut déposée sur un large divan de cuir. Madame passa alors dans la salle de bain et revint avec la seconde victime dans ses bras. Le sacrifice de Sarah eut lieu sur le lit, et Madame n'eut aucunement besoin de mon aide. Il s'accomplit, ainsi que celui d'Eva, avec force plaintes et gémissements. Ma maîtresse alors me sourit, me tapota les joues, et dit : « Je suis contente de toi, ma Gaby ; tu es une bonne petite servante. En récompense, je t'autorise à t'amuser avec Eva. Mets-toi toute nue et montre-lui quelle habile petite enjôleuse tu es. »

Je ne me le fis pas dire deux fois. Rapidement je jetai tablier, bonnet et sandales et, d'un bond, je fus sur la petite qui, bientôt, connut sur le divan mes caresses passionnées. Ce fut une nuit de polissonneries pour nous toutes. Je la terminai dans le lit de ma bienfaitrice, tandis que les deux jouvencelles s'oubliaient en des étreintes mutuelles.

Le lendemain de ce mariage à quatre, mon nouveau programme journalier entra en vigueur. C'était un mardi, je dus donc prendre ma première leçon de chant. Mais auparavant eut lieu une opération assez désagréable pour moi. Il s'agissait de réduire mon sexe masculin de deux numéros de cercle à la fois. L'opération fut menée à bonne fin grâce à l'emploi d'une solution à





base d'alun. Le but de cette réduction renforcée était d'activer selon les conseils de Kin-fo, la féminisation de ma voix, tout spécialement en vue des leçons de chant.

La leçon me fut donnée par Madame dans son boudoir. Comme il était nécessaire que je fusse accompagnée par un instrument à corde, une de nos compagnes de la nuit précédente, la jeune Eva, qui avait admirablement appris le violon au pensionnat, — Sarah pratiquait le violoncelle, — fut choisie comme accompagnatrice.

Jamais, dans les cours de musique on n'imagina pareille leçon de solfège. D'abord le costume : A part le corset en peau blanche, bien serré, tout le haut de mon corps était nu. Aux jambes j'avais des bas de soie bleu de ciel et des jarrettières de soie brune. Aux pieds des souliers de cuir brun, haut talonnés. Mes cheveux d'un blond d'épi, qui maintenant couvraient déjà ma nuque, étaient ramenés en arrière en deux petites tresses, reliées elles-mêmes à mes bras attachés en équerre sur mon dos. Ces tresses étaient tirées en arrière de façon que je fusse forcée de tenir le menton haut. J'avais ainsi la gorge entièrement déployée, ce qui devait faciliter l'émission des sons. Pour empêcher tout trémoussement, mes pieds furent attachés au sol dans des anneaux vissés exprès.

Un porte-notes fut placé devant moi, Madame se mit à côté, une verge de bouleau à la main, et la leçon commença. Derrière moi, déshabillée de façon identique, en bas et corset noir, Eva était debout, son violon au menton, attentive aux signes de la maîtresse. La boîte à résonnance de son instrument était reliée par un mince fil d'argent à une poire « harmonique » fourrée dans mon faux-sexe. Ceci était une invention de Madame, pour stimuler les sensations érotiques de ses esclaves. L'appareil consistait en un petit récipient en forme de poire, fait d'une feuille d'argent très mince et contenant quelques grains de grenaille de fer. Le moindre son de l'instrument, communiqué par le fil conducteur, faisait tintinnabuler les grains contre les parois de la poire, et les vibrations en émouvaient tout l'organe. Si je fautais, aussitôt, Madame me fouettait les seins, la poitrine ou la gorge de sa verge, jusqu'à ce que j'eusse trouvé le son correspondant à celui du violon. Exaspérée par les titillations de la poire harmonique je criais ma musique comme une possédée.

Fait étrange, on aurait dit qu'un courant électrique de bas en haut influençait ma voix ; on « m'inculquait » les sons, littéralement. J'appris vite, ainsi, à chanter haut et juste.

Le lendemain, un mercredi, je fus présentée à ma future maîtresse de danse. Madame avait engagé, à cet effet, une ancienne prima-ballerina russe, directrice d'un institut de danse à San José, la ville la plus proche de Summerset-House. J'étais donc en bonnes mains quant au dressage, les maîtresses de danse russes étant réputées pour leur sévérité ! La personne en question était connue pour son savoir et son agilité dans le ballet classique italien.

Lorsque, mon habillage terminé, ma bonne me fit entrer dans le salon, j'y trouvai ma maîtresse en conversation avec une belle dame brune et élancée, élégamment vêtue d'un tailleur de drap bleu foncé. Ma maîtresse me présenta à Mademoiselle Sonja Tapaloff qui daigna sourire à ma grande révérence. Je lui donnai de 25 à 30 ans, mais son air était plutôt hautain et rébarbatif.

Nounou m'avait mis pour la circonstance la robe en crêpe de soie noire avec bas de soie noire, et des souliers vernis à hauts talons. J'avais un large ruban noir dans mes cheveux coiffés en page. La robe était décolletée largement et mes bras étaient nus jusqu'aux coudes. A partir de là, j'avais de longs gants de peau noire. Par ordre spécial, je n'avais, en fait de dessous, qu'une courte liquette sur laquelle mon corset était bien serré. J'en appris bientôt la cause !

La jeune femme me prit de suite, sans façon, entre ses genoux et se mit à palper minutieusement tout mon corps, ne se gênant nullement pour trousser mes jupettes, afin de pouvoir examiner mes cuisses et mes hanches et enserrer ma taille fine entre ses deux mains. Angloisée et les yeux baissés je me laissais triturer par elle, songeant aux attouchements que j'avais dû subir à Hao-Dah-Toungtsé. Ayant terminé ses investigations, elle se tourna vers Madame et dit, en français, d'une voix aux intonations autoritaires : « Le sujet me paraît propre au dressage mais, pour en avoir la certitude, il me faudrait le voir nu, et en mouvement. » Madame fit un signe à ma bonne qui, aussitôt, se mit à me déshabiller prestement. L'idée d'esquisser un geste timide de protestation contre cette exhibition honteuse devant une inconnue, ne me vînt même plus ; je savais ce qu'il m'en aurait coûté.

N'ayant plus que la chemisette et le corset, M<sup>lle</sup> Tapaloff fit signe à Zizi de s'arrêter et dit : « Présentez-moi les jambes de la petite. » Nounou mit ses avant-bras sous mes cuisses et, en les écartant, s'approcha. Me chatouillant la plante des pieds, la Russe observa minutieusement le jeu de mes muscles et de mes articulations. Elle devait avoir été mise au courant de mes particularités sexuelles par Madame. Mais, tout de même, elle me considérait avec curiosité. Gênée, je baissai la tête.

Ma bonne, m'ayant reposée sur pieds, me mit nue, et Madame m'ordonna de danser le cancan. Et je me trémoussai aux sons d'un gramophone.

La prima-donna eut vite fait d'apprécier mes aptitudes, et se déclara satisfaite. Tandis qu'on me rhabillait, je l'entendis dire : « Par sa conformation corporelle et sa musculature, cette petite est parfaitement apte à la danse italienne classique. Je crois même qu'elle apprendra facilement ; le cancan que je viens de voir me prouve son agilité. Je suis sûre d'en faire une bonne sauteuse et, avec les moyens dont vous disposez, ajouta-t-elle ironiquement, j'en ferai, peut-être, une étoile. Mais pourquoi, chère Madame, voulez-vous la faire éduquer seule ? Elle apprendrait mieux, et tout aussi vite, dans un de mes quadrilles auquel on pourrait la conduire plusieurs fois par semaine. Je sais, par expérience le pouvoir de l'émulation. »

— « Ma chère demoiselle, riposta ma maîtresse, j'ai mes raisons pour qu'elle soit éduquée à Summerset-House. »

— « Alors adjoignez-lui des compagnes, pour former un quadrille. »

Madame ne répondit pas de suite. Alors ma nourrice, très fière de mes aptitudes, s'enhardit à dire : « Maîtresse, il y a la petite Gigi ainsi qu'Eva et Sarah qui feraient très bien comme compagnes de travail de Gaby. »

— « C'est bien, dit Madame, j'y réfléchirai ; en attendant je pense que Gaby peut prendre ses premières leçons seule. Je désire qu'elle fasse d'abord plus ample connaissance avec sa dresseuse. »



Le ton avec lequel elle prononça ce dernier mot ne me rassura guère !

Ma première leçon de danse eut lieu le vendredi suivant, dans la salle des fêtes. On avait aménagé un coin de cette grande salle en atelier de chorégraphie, en mettant des barres d'appui devant quelques-uns des miroirs qui ornaient tous les murs. Un jeu de câbles de caoutchouc pendait du plafond, pour les assouplissements, et un chevalet était préparé pour les corrections. Je considérai tout cela avec terreur.

Zizi m'avait mis mon costume d'intérieur gris, sans pantalons, et avait laissé mes cheveux flottants, ne connaissant pas les désirs de Mademoiselle quant au costume de travail. Mais M<sup>lle</sup> Tapaloff était de l'école qui fait évoluer les élèves ballerines toutes nues, pour le début. Ma bonne dut donc me déshabiller et je ne gardai que mon corset, auquel on avait ajouté des bandes épaulières en cuir, à boucles, pour empêcher tout glissement. Madame m'avait de nouveau fait bander les pieds par Julia, pour les leçons seulement, et j'avais dû mettre là-dessus des petits souliers de danse sans talons, mais aussi exigus que possible. Ils étaient en cuir brun très souple, et s'adaptaient étroitement sur les bandelettes. Mes cheveux furent ramenés en arrière en petit chignon, bandeaux sur les oreilles et raie de milieu. Ce costume sommaire facilitait les fouettées.

Heureusement cette leçon ne se passa point, comme je l'avais craint, en corrections. M<sup>lle</sup> Tapaloff, en habile diplomate, se montra très indulgente, pour me mettre en confiance, j'imagine. En premier lieu, des exercices d'assouplissement général, puis des poses à la barre d'appui. J'évoluais assez facilement, car j'étais déjà d'une certaine force en chorégraphie et m'appliquais de mon mieux par peur des cinglées de la cravache que Mademoiselle tenait à la main. Reconnaisant vite mon bon vouloir, elle abrégua ces exercices plutôt monotones et me fit rhabiller par ma bonne. A la place des pantoufles de danse, je dus remettre mes souliers gris à hauts talons. En m'attirant contre elle, la Russe me dit : « Petite, selon le désir de M<sup>me</sup> Goodwhip, je vais vous enseigner maintenant de gracieuses danses enfantines, que vous pourrez accompagner de vos chants le soir, au *dinner* de ces dames. Il est de votre intérêt de les apprendre vite et bien. »

— « Oh, oui, Mademoiselle, répondis-je, en battant des mains, je serai bien gentille, vous verrez ! »

L'idée de pouvoir faire briller mes talents devant Miss Betsy m'enthousiasmait.

Aux sons du piano électrique je commençai donc par la « danse des bébés », petite chose gracieuse et puérile, pour laquelle Madame bientôt, m'enseigna un chant d'accompagnement obscène. M'appliquant avec ardeur, je sautais comme un cabri sur mes souliers hauts talonné, levant bien fort mes quilles gainées de soie grise, malgré mon manque de dessous. J'arrondissais mes cuisses autant que possible et sans aucune gêne. Je n'éprouvais plus aucune honte à l'idée de m'exhiber de la sorte devant des femmes civilisées, mais lubriques, et m'efforçais même de séduire la Russe par toutes les simagrées que m'avaient enseignées les Chinois. J'eus bientôt du succès, comme on le verra par la suite.

Lorsque M<sup>lle</sup> Tapaloff déclara la leçon terminée, j'aurais encore bien continué pendant une heure de plus. Rectifiant mon *knix* d'adieu, Mademoiselle me caressa les joues de sa main, que je baisai. Ma rentrée fut plus gaie, cette fois-ci, que le mercredi précédent. Les joues brûlantes

d'excitation joyeuse, j'essayais de nouveau mes pas gracieux devant une grande glace de la nursery, durant ma récréation de 11 heures à midi.

Pour faciliter au lecteur la compréhension de ma vie journalière et intime à Summerset-House, durant les mois suivants, je vais narrer, en détail, ce que j'y faisais, en observant strictement le programme réglementaire.

Mon réveil avait lieu à 8 heures du matin. Zizi venait me sortir de mon lit de fillette et me portait à la salle de bain où, à demi somnolente, j'étais la petite fille soumise à tous les caprices de sa mère. Malheur à moi si je ne l'avais pas été ; mon derrière n'aurait pas dérougi de toute la journée.

Puis suivaient le petit déjeuner et l'allaitement sur les genoux de nounou, nue comme moi, sans nous laisser déranger par les deux chambrières, vaquant à leurs travaux de ménage. Après, c'étaient les tours d'acrobatie sur le tapis-matelas. Ma bonne qui, en me voyant travailler, avait repris goût à son ancien métier de saltimbanque se mêlait d'une manière active à mes exercices. « On ne savait pas à quoi cela pourrait être utile plus tard, » disait-elle, en me regardant d'une drôle de façon. J'en conjecturai intérieurement, qu'elle espérait pouvoir s'exhiber avec moi dans un cirque, aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

Nounou s'amusait à m'enseigner des exercices d'équilibre ; se couchant sur le dos, elle me balançait debout, en grenouille, ou bien allongée, au bout de ses jambes puissantes, me faisant rebondir ainsi qu'une balle de caoutchouc. Elle me força même à apprendre un tour odieux par sa pose et son but. Je connaissais déjà le petit écart ; mais elle fit tant et si bien que je finis par réussir le grand écart classique. Ce résultat fut obtenu, on le pense bien, par des accrochages aux câbles de caoutchouc et des fouettées à bâton dur sur les muscles et tendons récalcitrants. Tout cela, sans que Madame et Julia s'en doutassent.

Lorsque je fus préparée à point, elle me fit exécuter ce tour barbare sur le bord de la grande table de la nursery. Je dus étendre mes deux jambes dans le sens de la plus grande largeur de cette table, puis poser ma poitrine et mes hauts de bras à plat, le menton appuyé sur mes mains croisées. Par cette pose, — les jambes écartées à outrance et le derrière surélevé en l'air, — mon faux-sexe était, pour ainsi dire, écartelé et projeté en avant. « C'est une pose de provocation et d'aguichage pour les messieurs », me dit-elle, en riant bêtement.

Pendant la toilette qui suivait, elle me faisait oublier ses mauvais traitements par des privautés d'un raffinement inouï. Alors, folle de désirs contenus, je l'embrassais passionnément des lèvres et de la langue, lui donnant les mots les plus tendres.

Mais il était temps de m'habiller pour aller prendre, selon le jour, la leçon de chant ou de danse. Cela allait rapidement, vu mon costume sommaire ; — seul, un kimono couvrait ma nudité, pour descendre les escaliers. La leçon terminée, j'avais une heure de récréation, de 11 heures à midi, que je passais ordinairement, vu ma fatigue, à sommeiller entre les cuisses de ma bonne.

Les dimanches et fêtes, je passais cette heure chez ma maîtresse assez agréablement. Madame avait eu l'idée charitable de m'occuper chez elle à des lectures. En enragée féministe, elle s'appliquait en outre à me former à ses idées en me montrant des magazines féministes et des

journaux de modes. Et bientôt, je pris goût à toutes ces choses. Les toilettes m'intéressaient, depuis que j'en possédais moi-même, et j'eus vite une prédilection marquée pour le beau linge.

Grâce à ses efforts, mon hébétude, due à l'esclavage dans lequel me tenait la tierceronne, disparut peu à peu, et une sorte de régénération spirituelle s'opéra en moi. Seulement ma mentalité, de masculine qu'elle était encore, en prédominance, lors de mon entrée à Summerset-House, se mua en un état d'esprit entièrement féminin. J'étais bien, — taille à part, — une fillette de dix ans, pour ce qui était de mes facultés, donc telle que me désirait ma maîtresse. Je ne montrais plus aucun goût pour les choses de mon sexe et, sous l'influence de mon premier époux (c'est ainsi que Madame se désignait elle-même en me souriant, tandis que je baissais les yeux chastement, sachant que ma timidité feinte lui plaisait) je finis bientôt par ne plus songer à ma vie d'antan. Quand, par hasard, il m'en venait des réminiscences, je les chassais comme gênantes, en pensant à des choses plus égrillardes ou à des questions de coquetterie féminine.

Qu'eussé-je fait du reste de vêtements masculins avec un corps aussi transformé que le mien ? Mon derrière n'eût plus du tout été à l'aise dans des pantalons fermés d'homme, mes seins eussent bombé mon gilet qui, lui-même, ne se fût jamais adapté à ma taille de guêpe. Et ma figure féminisée, quel effet eût-elle fait avec mon corps costumé de façon masculine ? J'étais bien, irrémédiablement, voué à un sort de femme ; j'en avais pris mon parti et j'étais même fier, maintenant, de me sentir devenir une jeune fille.

A midi précis, je déjeunais en compagnie de ma bonne, assise à côté d'elle, sagement, sur une chaise percée. Tandis que la femme de chambre de service apportait à Zizi le menu de la domesticité, il n'y avait pour moi qu'une soupe, un peu de viande hachée et un petit dessert de pâte légère, avec crème fouettée. Mon régime, on le voit, était sévère, mais je ne m'en portais pas plus mal pour cela, au contraire. Mon appétit était minime, vu la réduction barbare de tous mes organes intérieurs. J'étais seulement friande de crèmes, de certains fruits et de vins mousseux. Ces bonnes choses on me les permettait, parcimonieusement, lorsque Madame était contente de ma tenue, au *dinner*.

Après le déjeuner, je pouvais m'amuser ou me reposer. Depuis mon habillage en fillette, une belle poupée articulée, ainsi qu'une voiture d'enfant, avaient fait leur entrée dans la nursery.

Cette poupée, aussi grande qu'un enfant d'un an, me donna l'occasion d'apprendre rapidement à tailler et à coudre. Des raccommodages superficiels m'avaient déjà été enseignés par les chambrières, lors de mon dur apprentissage de soubrette. Diane et Minerve m'enseignèrent à faire un trousseau et des toilettes à ma « fille ».

La couture ne fut pas, du reste, le seul enseignement de ces deux femmes. J'appris aussi d'elles à broder et à raccommoder à fond. Pour les tricotages, ce fut Zizi qui me les enseigna à force de taloches et même de fessées, car je n'aimais pas à manier les aiguilles à faire des bas. Mais ces divers talents me furent fort utiles, plus tard, au cours de mes aventures, quand je fus devenue femme, définitivement.

Ma leçon d'après-midi terminée, c'étaient de longs ébats dans le parc. Tandis que, pour mes travaux d'intérieur, je portais une robe petite de coton gris avec tablier blanc, on me revêtait, pour le jardin, d'une des robes de percale blanche et raide. Madame désirait que je m'habituas

pendant mes jeux à avoir soin de mes vêtements. Gare, si je rentrais avec ma toilette, ou mes dessous maculés ; c'était, aussitôt, une fessée interminable ou pire encore. Ces petites robes faisaient les délices des spectatrices de mes jeux. Etant très courtes, — à peine à mi-cuisse, — et un peu serrées à leur base, elles épousaient étroitement mes hanches et quand je me baissais, ce qui m'arrivait souvent au cours de mes amusements, elles remontaient presque à la hauteur de ma taille, laissant mes petits pantalons largement fendus à découvert. Mon cucu saillant, hors de la fente, était alors parfaitement visible, ainsi que mon faux-sexe rose proéminent, objet de la curiosité inlassable de mes admiratrices. Ehontée, j'exhibais volontiers mes charmes !

Si la température était fraîche, on me mettait la robe de velours lilas avec des bas de soie ou de coton ; au *dinner*, la robe de velours blanc, ou celle de velours noir.

Rentrée à la nursery, nounou m'allaitait, puis me trayait, afin d'obtenir le gonflement de mes nichons, pour l'heure du *dinner*. Les domestiques circulant dans les couloirs pouvaient entendre à cette heure mes plaintes de volupté, alternant souvent avec de rapides fessées. Ces dernières avaient lieu durant mon habillage pour la soirée ; nounou, dans son rôle d'habilleuse, me punissait aussitôt que je n'évoluais pas à sa guise. Mon allaitement à cet instant de la journée avait pour effet de me faire passer l'appétit ; avec mon estomac plein de lait, je ne risquais plus de paraître gloutonne devant ces dames.

Au *dinner*, je portais les toilettes blanches ou noires que l'on connaît. Posée par ma bonne sur ma chaise percée, les regards baissés sur mes petites « colombes » emboîtées dans les supports du corset, je m'appliquais à devenir une jeune fille « bien élevée » ! Je répondais respectueusement aux questions qu'on daignait me faire. Si je fautais, c'était aussitôt une gifle de Madame et, dans les cas graves, une fessée de nounou qui, entrant à l'appel de la maîtresse, me l'administrait devant tout le monde. Remise sur pieds, et ma toilette en ordre, il me fallait demander pardon pour le dérangement, en faisant une grande révérence à la société.

C'était pour moi un grand soulagement que Miss Betsy n'eût plus reparu depuis le premier soir où je fis sa connaissance. J'aurais été trop honteuse d'être ainsi traitée devant elle.

A ce qu'il paraît, — je l'entendis dire dans les conversations, — elle était en voyage en compagnie de sa tante, chez laquelle elle habitait. Je ne revis pas non plus Suzanne la rouge et sa maîtresse chinoise. A part M<sup>me</sup> Birch, toutes les autres invitées n'étaient que des visiteuses occasionnelles.

Après le *dinner*, il me fallait distraire la société avec les danses que m'enseignait M<sup>lle</sup> Tapaloff. En dansant, je m'accompagnais des chants au texte fort cru que Madame avait composés. En voici un exemple :

#### BABY-SONG

Oh, what I'm glad and proud to be,  
The sweetheart of our Missis.  
And too, as wholly you can see,  
The little girl of Zizi's.

Whenever,—often it occurs,  
I'm flogged on my backy,  
I kiss the severe hand the nurse,  
Is swinging on her baby.

When lying in the bed with her,  
My tongue is very busy.  
I kiss her body everywhere,  
And make her sweet good meme (« mimi »).

This all because, you may be sure,  
I'm loving the strong woman  
Who, notwithstanding my failures,  
Extirp from me the young man.

Je m'efforçais de charmer de mon mieux par ma gentillesse et ma grâce ; et j'avais toujours du succès. Heureusement pour moi, car, si jamais j'avais mal chanté ou dansé, j'aurais eu le martinet, — Madame m'en avait prévenue. Autant pour éviter ce désagrément que pour le plaisir de briller et de plaire, je me faisais enjôleuse au possible. Friponne et provocante, je lançais des œillades, tout en dansant ingénument, en vraie petite fille. Toute gêne masculine devant les femmes avait disparu. J'exhibais mes dessous sans aucune honte ; je montrais mes cuisses rondelettes dans l'envolement de mes jupons et je chantais d'une voix pure et gaie.

Ces exhibitions devant un public choisi accrurent ma coquetterie. Je me regardais dans toutes les glaces à ma portée, admirant mes traits si changés à mon avantage ; je prenais des poses et, en me souriant, je faisais des grâces. Pendant mes promenades et mes jeux, surtout, je m'efforçais, dans mes petites robes de percale blanche, de faire ressortir effrontément mes charmes. Et les domestiques m'excitaient encore plus, en exprimant leur admiration en termes parfois fort inconvenants. Ehontée comme je l'étais maintenant, je profitais de toutes les occasions pour plaire. J'étais déjà plus efféminée que toutes celles qui m'entouraient et qui me tenaient lieu d'admirateurs masculins. Il fallait me voir, les jours de pluie, par exemple, parader dans les couloirs du château en poussant la voiturette de ma « fille ». Mes robes courtes me permettaient de faire des effets de cuisses, tout en bombant mes seins saillants au dessus du corset. J'étais heureuse que celles qui me rencontraient brûlassent d'envie de me tâter le faux-sexe, et je tâchais, troublée moi-même par leurs regards lubriques, de leur en donner l'occasion, en me déroband à mes gardiennes. Je les invitais, par des œillades en coulisse et des mouvements de tête, à me suivre dans des coins reculés. Là, en soulevant et écartant les cuisses, je me laissais peloter et embrasser amoureusement.

Rentrée à 9 heures pour le coucher, folle de désirs contenus pendant la soirée, je me vautrais sur les larges cuisses de Zizi, sollicitant toutes sortes de caresses. Elle m'en donnait à cœur joie, — quand elle était de bonne humeur, — sans cela c'était la fessée, sous un prétexte quelconque.

Après, je devais l'aider dans sa toilette intime, car, depuis que je portais costume de fille, elle m'avait abaissée au rôle de petite soubrette à tout faire.

Puis, elle me couchait dans mon petit lit.

La nuit s'écoulait calme pour moi, maintenant ; mais, dès le matin, recommençait mon martyre quotidien.

## CHAPITRE VI

### DRESSAGES ET SERVITUDES DE DEUX TENDRONS

Ainsi se passèrent, à peu de détails près, mes journées durant les mois de novembre et de décembre. Dans mes leçons de chant et de danse je fis de notables progrès durant ce temps, grâce surtout aux méthodes qu'on y appliquait, — c'est-à-dire en m'activant par l'érotisme.

M<sup>lle</sup> Tapaloff s'était bornée à m'enseigner des mouvements d'assouplissement préparatoires et des danses enfantines sur hauts talons. Elle tenait toujours à son idée d'avoir un quadrille de fillettes, et insistait là-dessus chaque fois que Madame venait assister à mes leçons.

En attendant, abrégeant souvent la leçon et, s'étant assurée la complicité de ma bonne par des cadeaux, elle prenait son plaisir avec moi en lesbienne enragée qu'elle était elle aussi. Cette sorte de prostitution ne m'affectait guère ; j'avais déjà passé par bien d'autres épreuves. La Russe était belle de corps, et j'avais tout intérêt à m'assurer les faveurs d'une personne qui avait sur moi des droits presque illimités de fustigation, — sans compter que je prenais un plaisir réel à ses caresses, que je lui rendais avec usure.

Finalement Madame dut se résoudre à faire les démarches nécessaires auprès de M<sup>me</sup> Birch, en vue d'obtenir d'elle l'assentiment pour la coopération de Grâce. Pour Eva et Sarah l'affaire était simple.

Les négociations relatives à Gigi se firent par correspondance et, par un heureux hasard de circonstances, aboutirent rapidement.

M<sup>me</sup> Birch s'étant engagée fin décembre dans une affaire matrimoniale, — elle avait l'intention de se marier, — était obligée de s'absenter d'Oakland pendant quelque temps. Comme il était nécessaire qu'elle fît ce voyage seule, elle accepta avec plaisir l'offre de ma maîtresse, de donner asile à la petite à Summerset-House et de la faire participer à mes leçons. Lorsque M<sup>me</sup> Goodwhip demanda à ma nourrice si elle voulait en surcroît prendre charge de Grâce Birch, la tierceronne se mit à rire, en disant : « Cela va de soi, maîtresse, que je m'occupe de cette gosse qui ressemble tant à la mienne. J'aurai l'illusion d'avoir des jumelles. » Je ne pus que plaindre, en moi-même, la pauvre petite qui aurait, dès lors, à partager mes fustigations. D'un autre côté, par un sentiment commun à bien des humains, j'étais contente de ne plus avoir à souffrir toute seule.

On plaça un petit lit, identique au mien, de l'autre côté de celui de Zizi ; de cette façon, elle pouvait nous surveiller facilement. J'en fus désappointée, car j'avais espéré qu'on nous coucherait à deux dans un grand lit.

Le jour de l'arrivée de ma petite sœur, — c'est ainsi que, dorénavant je l'appellerai, — fut un jour de grande joie pour moi.

La petite fit son entrée à Summerset-House, les premiers jours de janvier, dans une grande auto de luxe, chargée de malles. Sa gouvernante, — qui devait repartir de suite, — l'accompagnait. J'ouvris moi-même la portière de la voiture et la reçue dans mes bras. Et cette fois-ci, après une toute légère hésitation, elle me reconnut et m'embrassa la première. On m'avait mis pour la circonstance ma robe en coton rouge vif, et je fus très satisfaite de voir Gigi costumée, de la même façon, en bleu de ciel. Comme ma bonne avait eu l'heureuse idée de m'attacher les tresses blondes, et que Gigi avait les siennes également pendantes, nous nous ressemblions comme deux œufs. Etroitement enlacées nous gravâmes les escaliers du château, suivies par Madame, la gouvernante et nounou. Confidentiellement, me penchant à l'oreille rose de ma compagne je lui dis : « Gigi chérie, tu vas habiter dans la nursery avec moi, et nous prendrons des leçons de chant et de danse ensemble. »

— « Oh ! que je suis contente, répondit-elle, n'est-ce pas nous nous caresserons souvent ? »

Je vis à cette exclamation que son état d'hébétude et d'inconscience durait encore, et j'en fus chagrinée. Mais, peu d'instants après, j'appris par Julia que la malheureuse serait désormais soustraite à l'empire de la drogue, qu'à Oakland on lui faisait absorber régulièrement. Aussi je me remis à espérer que, petit à petit, Grâce recouvrerait son intelligence normale.

Nous commençâmes de suite, Zizi, moi et la petite à déballer les malles que les concierges avaient apportées. Grâce avait un trousseau presque aussi riche que le mien. Cela me combla d'aise car, étant de tailles égales et à peu près de même force, le tout pouvait servir aux deux. Il n'y avait que les pantalons de Gigi qui avaient une coupe un peu différente des miens. On sait pourquoi ! Nous eûmes, dès lors, nos habits en commun.

De suite, selon l'ordre de Madame, ma compagne fut soumise au même régime et aux mêmes dressages que moi.

Zizi, dès le soir de son arrivée, commença par lui enseigner les divers tours acrobatiques que je connaissais déjà.

Ces clowneries plurent beaucoup à la petite ; on voyait comme elle avait plaisir de travailler, toute nue, avec moi.

Pour l'allaitement, notre même ne fit qu'opérer un partage. Après un petit discours où elle expliqua à Gigi, qu'étant ma sœur, elle avait droit à la moitié de son lait, la petite reçut son sein droit, tandis que moi, je gardais le gauche.

Dès lors, notre nourrice souligna en tout et pour tout la prise de possession de sa nouvelle petite esclave. Elle se fit photographier avec nous, en groupe et nues toutes les trois.

Je n'étais nullement jalouse de la pauvre petite. Je l'aimais déjà ainsi qu'une sœur aînée peut aimer sa cadette car, malgré que Gigi eût un an de plus que moi, mes traits, un peu plus accentués que les siens, faisaient plutôt paraître le contraire.



Dévêtue comme moi, elle commença à prendre part aux leçons de chant et de danse. Elle avait une jolie petite voix d'alto, mais pleurait vite quand Madame lui fouettait le buste et ses seins mignons. Il va de soi que Sarah et Eva travaillaient avec nous.

Pour la danse, ce fut toute une présentation.

Madame nous conduisit, toutes les quatre en corset et pantoufles de danse, un kimono jeté par-dessus, dans la grande salle. M<sup>lle</sup> Tapaloff fit un très bon accueil à ses trois nouvelles recrues. Après les avoir dûment tâtées et auscultées, elle les déclara aptes aux dressages chorégraphiques et leur donna le baiser de bienvenue. Et, tout de suite, leur première leçon commença. Etant déjà initiée aux mouvements je servis de modèle à mes compagnes. Mademoiselle, munie d'une longue et souple verge de bouleau, fouettait les fesses et les cuisses de ses élèves lorsqu'elles se trompaient. Je vis alors que la danse plaisait tout de même mieux à Gigi que les leçons de chant. Quant aux deux quarteronnes, elles ne semblaient même pas s'apercevoir de ces fouettées anodines ; j'en jugeai qu'elles avaient dû déjà en recevoir bien d'autres.

Nos promenades et jeux, à Gigi et à moi, eurent lieu aussi régulièrement que le reste. C'était un spectacle fort étrange et suggestif de voir ces deux grandes filles blondes, habillées en enfants de dix ans, évoluer avec un dandinement gracieux. Malgré nos costumes ultra-courts, nous avions néanmoins les allures et la prestance de demoiselles. Ces costumes si sommaires faisaient, naturellement, ressortir effrontément nos charmes, et nous donnaient, en même temps, un air fripon et équivoque. Haut troussées dans nos petites robes de percale blanche, qui laissaient nues nos longues et belles jambes, nous jouions ingénuement à la balle, au cerceau et nous sautions à la corde, seules ou à deux, nos cucus et sexes bien visibles par la fente des pantalons largement ouverte. En jouant ainsi, nous étions attentives à éviter, autant que possible, de salir nos robes et nos dessous blancs ; j'avais charitablement prévenu ma petite sœur qu'on aurait à cucu sans cela. Par peur de la fessée menaçante, nous exécutons nos jeux fort gracieusement, troussant haut nos jupons en nous tenant sur la pointe des souliers à hauts talons.

Elles étaient fort troublantes ces deux grandes fillettes aux jambes nues, se mouvant et s'accroupissant sans aucune honte, et montrant dans cette dernière pose leurs sexes d'une façon qui aurait gêné même une prostituée de profession. Aussi nos gardiennes et les domestiques nous dévoraient des yeux.

Grâce ayant ses seins plus plats et plus petits que les miens, Madame ordonna à nounou de traire la petite comme moi. Gigi dut donc s'étendre, tous les soirs, sur le support de toile, pendant que j'étais au *dinner*. Au début, elle semblait bien s'y faire. Mais quelques jours plus tard, je la trouvais, geignante de douleur, sur son lit. Je ne pus m'expliquer pourquoi. Quand je lui demandai, en cachette, ce que Zizi lui avait fait, d'un air terrorisé elle répondit que « bobonne lui avait défendu de le dire. »

Alors je jouai de ruse. Prétextant avoir oublié un objet pour la danse après *dinner*, je fis, subitement, irruption dans la nursery en compagnie de bonne Julia qui, depuis longtemps, était ma confidente. Nous restâmes horrifiées de surprise. Le corps mignon de Grâce était suspendu, en contorsions douloureuses, aux câbles de caoutchouc. Voyant que les membres de la petite étaient souples comme ceux d'un tout petit enfant, la saltimbanque profitait de cette particularité

pour la désarticuler et faire d'elle ce qu'on appelle une « fille serpent ». M<sup>me</sup> Julia fit cesser aussitôt ce martyre et annonça qu'elle allait en référer à la maîtresse. Mais celle-ci, le lendemain, après avoir causé quelque temps avec Zizi, dit en riant : « Je ne vois pas pourquoi cette petite n'apprendrait pas un tour spécial, quand sa sœur est une acrobate et danseuse de corde accomplie. » Cela consacrait, pour ainsi dire, les brutalités de notre marâtre et me rapporta de la part de cette dernière, une formidable raclée au martinet, pour me déshabituer de me mêler de choses qui ne me regardaient pas.

Dès lors, la désarticulation de la petite esclave eut lieu tous les matins, pendant mes exercices acrobatiques. Je devais maintenant apprendre à danser sur fil de fer ; un fouet à longue hampe m'activait. Alors mes plaintes s'unissaient à celles de Gigi.

A part les leçons de chant, Madame ne s'occupait guère de Gigi. Elle ne l'avait, jusqu'ici, encore jamais fait amener, nuitamment, dans sa chambre, ainsi que cela m'arrivait de temps à autre, depuis que j'étais devenue fillette. Pomponnée à souhait, en liquette blanche brodée, un nœud de ruban dans les cheveux et des souliers blancs à hauts talons aux pieds, j'entrais, toute riante, dans sa chambre à coucher en faisant ma grande révérence à cul ouvert. Dans ce costume galant, c'était d'un effet on ne peut plus grivois.

J'aimais bien ces séances amoureuses, durant lesquelles ma maîtresse était parfaite de bonté et d'attention. Elle courtoisait ma gentillesse tout comme l'aurait fait un amant passionné.

Interrompant parfois nos ébats amoureux, elle dansait avec moi les danses les plus nouvelles au son du gramophone. Eperdue de désirs, je me serrais contre elle comme une fille de joie dansant avec son souteneur. Lorsqu'un soir je lui demandai pourquoi elle n'appelait pas sœur, elle me répondit, « que différente en cela de M<sup>me</sup> Birch, elle attendait que la petite eût recouvré son état normal ; celles qu'elle honorait de son amour devaient le partager en toute connaissance de cause. » Cette réponse montre la femme qu'elle était !

C'est vers la mi-janvier que se manifesta chez Grâce le commencement de ce retour à un état plus conscient. Elle participait, comme moi, aux leçons de couture, etc... que les marraines venaient nous donner dans la nursery. Elle s'y montra, de suite d'une habileté qui prouvait aux professionnelles qu'étaient Diane et Minerve qu'elle était « de la partie ». Sur une question, posée à ce propos, un jour, par Diane, elle se troubla et pâlit. Alors, en insistant, la femme lui demanda : « Chez qui, ma petite, as-tu donc appris le métier de couturière ? » Et là lui échappèrent ces mots : « Chez maman, Madame », puis elle s'évanouit. La malheureuse avait, d'un coup, récupéré une partie de sa mémoire.

M<sup>me</sup> Julia, aussitôt prévenue, la fit mettre au lit et diagnostiqua une forte fièvre cérébrale. La pauvre resta quelques jours dans un état fort inquiétant mais, finalement, sa jeunesse aidant et par les bons soins que nous lui prodiguions toutes, elle se remit peu à peu. Je puis même prétendre, sans exagération, que ce furent surtout mes exhortations et consolations fraternelles qui l'aidèrent à renaître à la santé. M<sup>me</sup> Julia, qui s'était aperçue de l'influence heureuse que j'avais sur elle et qui en avait causé avec Madame, fit en sorte que je pusse rester de longues heures seule à son chevet. Je lui parlais alors de notre avenir, l'assurant que nous aurions, comme

artistes, beaucoup plus de chance de revoir nos parents et amis, et que, sûrement, nous ne resterions pas toujours à Summerset-House.

Il y avait maintenant déjà plus d'un an que nous étions captives, tant à Hao-Dah-Toungtsé qu'à Oakland et Summerset-House ; ce que je lui fis observer pour aider sa mémoire. Peu à peu, elle parvint à rassembler tous les souvenirs de son passé et les circonstances de son enlèvement.

Fille cadette d'une famille anglaise aisée, ses parents avaient quitté Londres depuis plusieurs années pour s'établir comme grands couturiers à Vancouver (Canada). Elle avait plusieurs frères et sœurs plus âgés qu'elle, et travaillait comme apprentie dans les ateliers de ses parents. Servant souvent de mannequin pour les costumes de son âge, dans les expositions publiques, c'est là probablement qu'un des agents, que les Chinois entretenaient partout, avait dû remarquer sa joliesse. Lors d'une excursion qu'elle faisait au bord de la mer avec quelques amies d'atelier, elle avait eu l'imprudence de s'écarter du groupe.

Deux individus, surgis subitement, l'avaient bâillonnée, liée, et fourrée dans un sac. Puis on l'avait transportée dans un bateau, et ce n'est que dans la grande caverne qu'elle avait été mise en présence de son ravisseur, le trafiquant d'esclaves Sin-Fon. Après des fustigations d'un sadisme raffiné, en vue d'assouplir son caractère rebelle, et pour lui inculquer les poses à prendre pendant la vente, on l'avait amenée au marché. Le reste de ses aventures, je le connaissais. Elle termina le récit de ses malheurs en me suppliant de l'aider à rentrer dans la ville où habitaient ses parents ; ce que je lui promis de grand cœur, en l'exhortant, une fois de plus, à la patience et à la résignation, dans l'attente d'une occasion propice. Mais, en même temps, je lui recommandai bien de ne jamais divulguer la résidence de sa famille à Madame et, surtout, de se défier de ses fausses promesses.

Comme bientôt ma petite compagne entra en convalescence, je dus reprendre mes leçons, interrompues momentanément. Mais il ne faut pas croire que Gigi, encore faible, fût dispensée de tout travail. Notre dresseuse impitoyable profita justement de l'état de son corps affaibli pour continuer la désarticulation de ses membres. On peut même dire que c'est précisément pendant sa convalescence que son corps acquit la souplesse extraordinaire qui fit d'elle une vraie « fille serpent ». Mais, — de la même manière qu'avec moi, — Zizi en fit, rapidement, une esclave soumise à tous ces caprices. Elle devint également « sa chose », sans volonté, cette fière Anglaise qui avait résisté si longtemps aux traitements barbares des Chinois. Elle dut de nouveau se plier aux dressages éhontés et aux pratiques non moins odieuses que lui imposait notre mégère. Une tristesse infinie était peinte sur sa figure adorable, et, de honte, elle évitait les regards, rougissant à tout instant. N'osant plus me prendre, la nuit, dans son lit, notre bonne se dédommageait maintenant avec Grâce.

Aussi la petite malheureuse finit-elle par avoir une peur terrible de son bourreau féminin. En voyant cette enfant que j'affectionnais fort, s'accrocher continuellement, d'un air suppliant, aux jupes de sa tourmenteuse, je craignis d'abord pour son état mental, car, en somme, une rechute dans son ancienne inconscience était possible. Mais, un jour que, profitant d'une absence de notre bonne, je me plaignais à Grâce de sa négligence envers moi, elle eut de suite des larmes aux yeux et, m'embrassant passionnément, elle me dit : « Oh, chère petite Gaby, — si tu savais comme elle

me fait mal quand je ne lui obéis pas de suite. Depuis qu'elle me torture tant, elle m'appelle sa petite chienne et exige que je la suive partout où elle va. Je voudrais bien retourner chez M<sup>lle</sup> Tapaloff. Dis-le lui, veux-tu, Gaby chérie ? Toi, je t'aime tout plein ; ne sois pas fâchée de ma faiblesse et pardonne-moi. Tu ne sais pas, heureusement, comme une femme peut en faire souffrir une autre. Mais, sois tranquille, toi, ma gentille sœur, toi seule tu as toute ma confiance parmi tous les monstres qui habitent ce château infernal. » Et elle m'embrassa derechef, se pendant, sanglotante, à mon cou. Je vis, à cette explosion de douleur, qu'elle avait recouvré toute sa raison et s'était même fait une idée fort juste de notre situation. Je lui promis de prévenir Mademoiselle aussitôt que possible, afin qu'elle la réclamât bien vite pour son quadrille.

La nuit qui suivit cet entretien, Gigi fut appelée, pour la première fois, par Madame, pour faire son service amoureux. Elle trouva un dédommagement aux tortures et avanies que lui faisait subir notre bonne car, lorsqu'elle revint à la nursery le lendemain matin, sa figure, toujours si triste, rayonnait d'une douce joie. Madame avait été parfaite avec elle ; et lui avait même fait espérer qu'elle reverrait sa famille, un jour.

Je savais ce que valaient les promesses de cette femme dévergondée, mais je me gardai de gâter la joie de ma pauvre petite compagne. Après les sévices dont elle était l'objet de la part de notre nourrice, les bonnes paroles et les



attentions de Madame devaient, en effet, lui paraître le paradis. Depuis ce jour, celle-ci eut la manie de nous exhiber en bêtes curieuses chaque fois qu'elle recevait la visite de certaines de ses intimes, c'est-à-dire des femmes membres de la société dont elle était la présidente.

Notre bonne nous amenait dans le salon et, après avoir fait nos révérences aux visites, Madame, s'armant d'une souple et longue verge de bouleau, nous faisait d'abord déculotter, puis sauter et danser comme des cabris, afin qu'on jugeât de notre parfaite obéissance et de notre gracieuseté. A ce qu'il paraît, ses sociétaires goûtaient fort le plaisir de voir s'arrondir des cuisses nues de fillettes, sous des jupons légers. Puis elle ordonnait à Zizi de nous déshabiller





entièrement. Toutes nues alors, elle nous faisait prendre des poses honteuses, et les visiteuses de s'étonner de notre ressemblance corporelle parfaite.

Beaucoup d'entre elles ne s'apercevaient même pas de mon vrai sexe, car nounou avait, depuis longtemps, l'habitude de tresser mon sexe minuscule dans les cheveux blonds de mon pubis, et mes petits seins palpitants d'émotion renforçaient encore mon air de fillette.

Mais à cela ne se borna pas, pour Madame, sa rage d'exhibition. Elle essaya, un jour, de me produire, en public, dans la ville voisine. Il est vrai que, pour elle, l'effet fut manqué ; aussi ne renouvela-t-elle plus l'expérience.

Un beau matin, notre dominatrice apparut pendant notre toilette pour m'annoncer qu'elle m'emmenait avec elle à San José, la ville la plus proche, où elle avait une affaire urgente à négocier. En esclave soumise, je n'osai la questionner, quoique déjà fort inquiète. Comme cela se voyait à ma figure consternée, Madame ajouta en riant : « N'aie aucune crainte, piss-poulette, je ne te reconduirai pas à Hao-Dah-Toungtsé. Pour cette excursion tu peux mettre des pantalons fermés. » Alors, un peu tranquillisée, je me mis à préparer ma toilette, selon ses indications, tout en rassurant Gigi qui, toute bouleversée, avait déjà peur de me perdre.

Zizi, pendant mon habillage, semblait de mauvaise humeur, car elle n'était pas autorisée à nous accompagner, comme d'habitude. C'était M<sup>me</sup> Julia qui devait la remplacer. Mon costume fut composé ainsi :

Les dessous, juponnets et pantalons de dentelles habituels ; mais, pour la première fois de ma vie de fillette, mes pantalons étaient strictement fermés. Pour la première fois aussi, je mis la petite robe de soie couleur puce, serrée sur le corset par une ceinture argentée. Mon cou, mon buste, mes épaules et mes bras étaient nus ; seule une épaulette de ruban retenait la robe. J'enfilai des gants de peau gris jusqu'au coude et des chaussettes de soie grise avec souliers noirs vernis, à hauts talons. Comme coiffure, la toque de soie puce assortie à la robe, avec aigrette de héron blanc. Accessoirement une ombrelle de soie grise.

J'avais les cheveux coiffés en page, au cou le fameux collier de perles, des boucles aux oreilles, des bracelets d'argent aux poignets, enfin deux autres bracelets de même métal, plus larges, au gras des bras. C'était un cadeau récent de Madame, en récompense de mes services de femme de chambre, lors du viol d'Eva et de Sarah.

Nous étions aux derniers jours du mois de février, cette partie de la Californie, cette époque annonçait déjà le retour du printemps ; mon costume était donc de mise pour une promenade. Au moment où nous nous disposions à monter en voiture, Gigi, échappant à la surveillance de notre bonne, dégringola les marches du perron et se pendit à mon cou en me disant au revoir d'une petite voix angoissée. Je la calmai de mon mieux jusqu'à ce que Zermah, qui la poursuivait, l'eût rejointe. Alors, cette brute la prit, sans façon, sous son bras, jupe retroussée et culottes ouvertes, et rentra vivement pour la fesser, au grand amusement de la valetaille.

Par un radieux soleil nous montâmes dans une superbe calèche à deux chevaux isabelle pur sang. Une grosse cochère négresse trônait sur son siège élevé. Madame portait une robe tailleur en drap fin, bleu clair, et un grand chapeau de feutre brun, à la Rembrandt ; Julia une toilette simple, gris foncé. C'était la première fois, depuis ma captivité, qu'on me conduisait dans une

agglomération de civilisés de race blanche. On jugera donc de mon émoi ! Je pris place avec Madame dans le fond, Julia, en face, et fouette-cocher nous partîmes, tandis que de toutes les fenêtres se penchaient les têtes curieuses des domestiques.

Après avoir traversé, à fond de train, pendant une heure, la riche campagne reverdissante, la voiture ralentit et entra dans les faubourgs et parcs qui environnent San José. Ce jour-là était un dimanche et le grand parc public était rempli de promeneurs. Dans la grande allée qui mène aux eaux minérales, c'était un va-et-vient incessant d'élégantes voitures et d'autos de luxe. Un moment, il me vint à l'idée d'ameuter la foule par des cris, de manière qu'un des policemen, que je voyais circuler, intervînt. Mais, après



réflexion, je me rappelai que Madame avait accointances secrètes un peu partout. Cela n'aurait servi qu'à me faire renvoyer à Hao-Dah-Toungtsé. D'autre part, l'érotisme intense qui me minait m'avait asservie aux caresses sexuelles qu'on m'octroyait à Summerset-House. Madame le savait si bien qu'elle semblait n'avoir aucune crainte des suites possibles de cette première sortie, — je le vis bien à l'air narquois dont elle m'observait.

Mes préoccupations furent, d'ailleurs, bientôt tournées d'un autre côté. Privée, depuis si longtemps de la société de mes semblables, je regardais avec curiosité les promeneurs et surtout les promeneuses, admirant ou critiquant leurs toilettes, en vraie petite femme que j'étais devenue. Madame et Julia, en souriant, écoutaient mon babillage.

Mais, je finis par m'apercevoir que le public aussi commençait à nous dévisager, car notre voiture, en traversant les jardins, était obligée d'aller au pas. Je remarquai même que cette curiosité n'était pas exempte d'une certaine moquerie, dont je compris bientôt la cause. Par suite de la conformation spéciale de mon postérieur, — les coussins de la calèche n'étaient pas percés, ainsi que cela eût été nécessaire pour moi, — je me tenais à demi couchée sur les reins. Il en résultait que mes longues et belles jambes nues se trouvaient surélevées et parfaitement visibles sous mon costume si écourté, et cela jusqu'au haut de mes cuisses et de mes petits pantalons de dentelles. Toute ma belle chair rose sortait, provocante, du fouillis neigeux des dessous. Il était





heureux que j'eusse des pantalons fermés. Ma tenue était donc d'un aspect bien suggestif pour certains messieurs, qui admiraient tout haut. Alors, subitement, je cessai mon babillage et, rouge d'une honte que je croyais avoir oubliée, je baissai les yeux en cherchant à me cacher derrière mon ombrelle.

Cette honte subite ne pouvait provenir que de l'entourage inusité d'hommes civilisés de ma race. Pendant nos excursions aux fermes d'alentour, Madame m'avait bien déshabituée de toute pudeur vis-à-vis de ses gens de couleur. Elle m'avait dressée, je ne sais à quels fins, à prendre des poses libres et provocantes, quand fermiers ou fermières venaient nous souhaiter la bienvenue et offrir du lait et des fruits. Aux yeux brillants de convoitise des nègres et des mulâtres je devais laisser entrevoir, toujours étendue sur les coussins de l'équipage, mon faux-sexe rose et mes nichons saillants. C'était facile avec mes pantalons ouverts et mon décolletage outré. Et, gare, si je n'obéissais pas de suite aux signes de ma maîtresse ; c'était une fessée formidable en rentrant. A la fin, j'avais pris un certain plaisir de coquette à être admirée de la sorte par des rustres. Mais ici, l'effet sur moi en était tout autre, et mon amour-propre de jeune blanc souffrait profondément de me sentir ainsi l'objet d'une curiosité malsaine.

Mon exhibition devait paraître d'autant plus singulière que ma taille, ainsi que le développement de mes membres, ne justifiaient aucunement un habillage aussi écourté. Les Américains ont, pour l'accoutrement des fillettes non encore nubiles, une grande indulgence. Néanmoins, ma toilette semblait choquer certaines dames, tandis que d'autres, et surtout les hommes, souriaient d'un air entendu. La rage au cœur, je compris qu'on me prenait pour ce que j'étais à peu près, maintenant, — c'est-à-dire une jeune prostituée jouant à l'enfant.

Mon trouble, ainsi que l'attention générale du public, ne passèrent pas inaperçus aux yeux scrutateurs de Madame et elle me dit assez haut : « Ne te gêne pas, mignonne, de faire voir tes jolies jambes ; la plupart de ces singes seraient bien en peine de nous en montrer autant. Mets ta cheville gauche sur ton genou droit, et regarde bien en face tout ce monde. »

Rougissant encore plus, j'obéis à ma dominatrice. Mais, regardant droit devant moi, je pris le parti de ne plus m'occuper des badauds.

Subitement, un incident, qui attira encore d'avantage l'attention de la foule, se produisit. Deux élégantes, l'une jeune et chevauchant en cavalier, l'autre un peu plus âgée et montant en amazone, fonçaient sur nous, au galop, et se mettaient à caracoler autour de notre équipage. Suffoquée de joie, je reconnus de suite Miss Betsy ; l'autre dame était sa tante. Dans leur *riding-dress*, elles avaient un air masculin encore plus prononcé que lors de leur visite à Summerset-House. Tout de suite, elles engagèrent la conversation, l'une avec Madame, Miss Betsy avec moi. D'un regard franc, mais non exempt d'émotion sensuelle, la jeune fille fouillait mes dessous par trop apparents. D'une voix basse et passionnée, elle m'adressa des compliments sur ma toilette et mes cuisses d'une rondeur parfaite, et admira mes « boutons de rose » qui pointaient légèrement au-dessus de ma robe.

Fait étrange, après ma honte de tout à l'heure, un revirement subit se produisait en moi. Je me sentais fière, maintenant, d'être courtisée par cette jolie fille et j'en étais remuée, intérieurement,

de façon indicible. Toute rose d'émoi, je répondais à ses compliments osés de ma voix gazouillante de soprane, admirant sa tenue à cheval ainsi que son costume élégant.

Elle me dit que, revenue la veille d'un séjour en Floride avec sa tante, elle avait bientôt reconnu notre équipage parmi cette file de voitures ; un secret instinct amoureux l'avait avertie de ma présence.

Nous étions, toutes les deux, si occupées de nous-mêmes que la conversation de Madame et de la tante nous avait totalement échappé. Aussi est-ce avec un plaisir immense que nous entendîmes ma maîtresse énoncer : « Gaby, pendant que je vais à mes affaires, ces dames veulent bien avoir la bonté de se charger de toi. Je vais donc te déposer à leur villa. »

Notre attelage entrait, en ce moment, dans la ville intérieure et s'arrêta, peu après, devant une grande et belle maison d'architecture espagnole avec patio intérieur et fenêtres grillées. Des palefreniers vinrent immédiatement prendre les montures de leurs patronnes, et Miss Betsy m'aida à descendre de voiture en me soulevant comme une poupée. Madame fit un signe d'adieu en disant qu'elle viendrait me reprendre dans le courant de l'après-midi ; puis elle partit avec Julia.

Mon amie m'encerclant la taille en un geste de possession, nous fîmes notre entrée dans la villa, suivies par M<sup>me</sup> Aima Friendshope, — c'est ainsi que se nommait la tante de Betsy. La maison était aménagée luxueusement ; le personnel, masculin et féminin, paraissait nombreux.

Comme il n'était qu'onze heures du matin, M<sup>me</sup> Friendshope prévint sa nièce qu'ayant encore des occupations ménagères, elle la chargeait de ma garde. La jeune femme rougit de plaisir et embrassa sa tante, tandis que je saisis la main de la dame et y posai mes lèvres avec reconnaissance. Toujours enlacée par mon amie, Betsy me fit entrer dans ses appartements particuliers. Ils se composaient d'un boudoir tendu de soie bleu de ciel, style rococo, d'une belle chambre à coucher en acajou clair, avec grande salle de bain y attenante, et d'un studio aux meubles moyenâgeux et sombres. S'enfermant avec moi dans sa chambre à coucher, la jeune femme s'assit dans un large fauteuil, me prit sur ses genoux, et se mit à m'embrasser, follement. Lui rendant ses baisers avec autant d'entrain, je me tortillais nerveusement sur ses genoux. S'apercevant de ma nervosité, elle me demanda alors à l'oreille : « Dis, mon petit chou, veux-tu prendre un bain avec moi ? J'ai chaud comme toi ; cela nous mettra en appétit pour le déjeuner ! »

Baissant les yeux, je répondis : « Je veux bien, Miss Betsy, mais je voudrais être toute seule avec vous. Vous ignorez, peut-être, que je ne suis pas conformée comme les autres fillettes. »

— « Je m'en doute bien, ma petite peureuse, répondit-elle. Mais, sois tranquille, moi je ne suis pas non plus comme tout le monde. Je vais sonner ma femme de chambre, qui nous laissera seules, après avoir tout préparé. »

A l'accorte jeune soubrette qui entra, elle fit les recommandations nécessaires.

La servante sortie, Betsy se mit à me déshabiller lentement, savourant amoureusement l'effet de mes charmes dans mes retroussis et les poses qu'elle me faisait prendre. Lorsque je fus nue, elle me considéra longuement tandis qu'étendue sur son giron, les yeux fermés de honte, je n'osais bouger. Elle ne fit aucune observation, — et je reconnus à cela son tact et sa parfaite

éducation. Me posant sur une chaise longue, elle m'embrassa longuement. A son tour elle se déshabilla rapidement.

Entre mes cils entr'ouverts, je vis alors apparaître son corps immaculé et nerveux de jeune sportive. Elle était parfaite de formes et je ne pus, à première vue, discerner la moindre particularité la différenciant des autres femmes. Elle avait seulement les hanches relativement étroites, ce qui devait lui faciliter le port de costumes à coupe masculine. Ses seins n'étaient pas plus forts que les miens, et ses cheveux, d'un blond vénitien, lui tombaient, bouclés, sur la nuque.

Nue, elle vint me prendre dans ses bras et me porta dans la longue et large piscine d'eau tiède. Nous nous ébatîmes joyeusement dans l'eau parfumée, continuant nos baisers, accompagnés d'attouchements superficiels. C'est alors que, dans une pose d'accroupissement, qu'elle prit sans s'en douter, j'aperçus la première fois son défaut corporel.

Le clitoris accusait chez elle un développement exagéré. La pauvre fille était donc impropre au mariage et condamnée au célibat. Lorsqu'elle s'aperçut que j'avais vu, elle m'expliqua, en rougissant et les larmes aux yeux, que toute opération était impossible car, même une ablation partielle l'aurait rendue infirme pour le reste de ses jours. Ceci selon l'avis des chirurgiens consultés. Il va sans dire qu'elle était vierge, malgré ses 25 ans passés.

Prise d'une immense pitié pour l'infortunée jeune fille, que déjà, j'aimais passionnément, je me jetai à son cou et lui balbutiai à l'oreille : « Miss chérie, voulez-vous m'accepter comme votre petit mari ? Je suis sûre de pouvoir vous faire éprouver des joies que vous croyez impossibles. »

Me regardant avec une expression de tristesse navrante, elle me répondit : « Oh, ma gentille petite chérie adorée, crois-tu cela ? »

Je vis à cette réponse venue du fond de l'âme, qu'elle n'était pas versée dans les pratiques lesbiennes, et mon affection pour elle s'en accrut encore.

Alors, la tutoyant pour la première fois, je me serrai contre elle en disant à voix basse : « Betsy chérie, prends-moi, je suis toute à toi ; porte-moi dans ton grand lit, je t'aimerai bien, tu verras ! » Et, subjuguée par ma gentillesse et mes caresses, elle fit ainsi.

L'initiation de cette fille innocente à des pratiques que je connaissais à fond, me procura des joies indicibles. Amoureuse docile, elle se prêtait à mon bon plaisir ; jamais je n'avais été à pareille fête, — pauvre être toujours subjugué jusqu'alors. Elle connut de son côté le plus parfait délire.

Nos ébats furent interrompus par la chambrière qui, frappant à la porte, nous prévenait que le déjeuner était servi. Alors, vivement, nous nous rhabillâmes en nous aidant mutuellement. La chère fille était toute émotionnée et désespérée, m'appelant de doux mots comme : « Mon petit chou chéri, ma fillette adorée, mon petit lapin rose, mon petit mari. »

Etroitement enlacées, nous descendîmes dans la salle à manger où nous attendait déjà M<sup>me</sup> Friendshope. Le déjeuner se passa fort gaiement.

Après le déjeuner, et pour être agréable à ces dames, je me produisis dans plusieurs de mes danses, au son d'un pianola, et en m'accompagnant de chansons enfantines effrontées qui parurent plaire à M<sup>me</sup> Friendshope. Betsy, elle, tout en écoutant distraitement, me dévorait des yeux. L'après-midi, nous la passâmes dans le jardin du patio sur des chaises longues, savourant

des boissons rafraîchissantes mais pas d'alcool ; la tante était une prohibitionniste convaincue. Je fumai, néanmoins, quelques cigarettes avec mon amie, ce qui me fit grand plaisir.

C'est alors que, pendant la sieste de M<sup>me</sup> Friendshope, je racontai à voix basse à mon amante tout ce qui m'était arrivé depuis un an. Elle m'écoutait avidement, les larmes aux yeux. Quand j'eus terminé, elle me prit dans ses bras et en m'embrassant, me consola par ces mots : « Mon pauvre petit garçon, mon adorable petit mari, jamais je n'en accepterai d'autre que toi. Tu es l'étoile qui m'a montré le chemin de l'amour. Je t'aime plus que tout. »

Folle de passion, je me blottissais contre sa poitrine en murmurant : « Prends-moi, enlève-moi, Betsy adorée ; je te suivrai jusqu'au bout du monde. »

Le réveil de la tante mit fin à nos épanchements et nous rappela à la réalité. Vers quatre heures du soir, Madame et Julia vinrent me chercher pour me ramener au château. Nous avions le cœur gros, Betsy et moi, d'être obligées de nous quitter si vite. M<sup>me</sup> Friendshope essaya bien de retenir ma maîtresse pour le souper, mais celle-ci, qui paraissait soucieuse, déclina poliment l'invitation en disant qu'elle était déjà en retard. Par contre, elle invita chaleureusement ces dames à lui rendre visite le plus tôt possible ; ce qui rasséra un peu ma grande amie. Comme l'air fraîchissait un peu et que je n'avais pas emporté de manteau, Betsy alla chercher une sorte de pèlerine brune et m'en enveloppa des pieds à la tête. Nous partîmes donc après maints au-revoir et j'envoyai des baisers aussi longtemps que j'aperçus Betsy et sa tante.

Pendant le trajet, Madame daigna m'expliquer qu'elle avait eu un rendez-vous avec M<sup>me</sup> Birch à l'hôtel principal de la ville. Cette femme capricieuse, étant fiancée maintenant à un multimillionnaire de Chicago, et reniant, par là même, ses principes féministes, voulait, tout simplement, se débarrasser de sa petite minette. Elle avait fait à ma maîtresse la proposition de troquer Gigi contre deux fortes femmes de couleur, dont l'une devait être cuisinière, l'autre femme de chambre.

La Goodwhip me confia, en outre, que le but de notre excursion avait été de m'amener, pour une nuit, à son amie qui, il y a quelque temps déjà, avait manifesté le désir de m'avoir dans son lit. Cette proxénète ne m'avait déposée chez les Friendshope que pour avoir le temps de s'assurer, au préalable, si la Birch était toujours dans les mêmes dispositions à mon égard. Mais, obsédée par son projet de mariage, cette dernière ne pensait plus à moi. J'en fus bien aise.

Nous arrivâmes à Summerset-House à la tombée de la nuit. Je fus, de suite, inquiète de ne point apercevoir Grâce et Zizi parmi le personnel rangé, selon la coutume, sur le perron. Le cœur serré d'angoisse, je me laissai conduire par Julia devant la porte de la nursery où elle me quitta, ayant hâte de rentrer chez elle.

En entrant, un spectacle fort troublant m'attendait. Notre nourrice était en train de souper ; Grâce n'était pas dans la chambre. Ayant fait mon *knix* de rigueur devant la même, je me haussai pour l'embrasser et lui demandai, en même temps, où était ma petite sœur. Répondant distraitemment à mon baiser, la tierceronne me montra, sans mot dire, un paravent derrière lequel je me précipitai.

J'y trouvai la pauvre enfant agenouillée, face au mur, pleurant silencieusement et maintenant, de ses petites mains crispées, sa jupe troussée sur ses reins. Elle n'avait pas de pantalons et son



joli derrière était rouge vif. Sans réfléchir aux conséquences possibles de mon action, je me hâtai de relever la petite et, m'asseyant, je l'attirai debout entre mes genoux. Je l'embrassai et je lui demandai la cause de cette punition.

Sanglotant plus fort, elle me raconta qu'après avoir travaillé presque toute l'après-midi à ses exercices de dislocation, Zizi l'avait habillée et coiffée telle que je la voyais. En l'accoutrant de façon si « shocking », elle lui avait annoncé qu'elle exigeait une rémunération pour sa peine à la dresser en fille-serpent. « Comme je n'ai pas d'argent pour la payer, ajouta la pauvre petite, d'un air navré, elle veut me faire « turbiner », c'est-à-dire me prostituer à certaines de ses amies de la maison, à un taux fixé par elle. Au préalable, je dois faire le « trottoir » dans le couloir. Le « travail » doit se faire dans les W.C. de notre étage. »

Horriifiée je considérai alors l'accoutrement de la malheureuse. La mégère lui avait mis une chemisette, un petit jupon blanc et, par dessus, une petite robe en cotonnade noire décolletée largement, et laissant les bras nus. Pas de culotte, mais de longs bas noirs en coton avec jarretières rouges. Un minuscule tablier à bavette, rouge aussi, avec poches, couvrait le devant de la robe. Aux pieds, des souliers noirs à hauts talons. La coiffure était la même que celle qu'on m'avait imposée lors de ma prise de possession par Madame. Les longs cheveux de Gigi étaient échafaudés en un haut et large chignon au-dessus de la tête ; sur le front, ils retombaient, frisés au fer, à la « chien » ou, comme disent les anglais, « en ponnies ». Un gros œillet rouge vif rehaussait encore l'air canaille de cette coiffure de pierreuse. Avec cela, un maquillage outré. Les sourcils noircis au charbon ; les joues, les lèvres et les bouts de seins rougis au carmin. Comme Gigi, par une pudeur bien compréhensible, avait fait des difficultés, la mauvaise femme l'avait couchée sur sa cuisse et fouettée au martinet, jusqu'à ce qu'elle eût promis d'être une petite putain, soumise.

Indignée intérieurement, mais tout de même prudente par peur d'être battue, je courus sur les genoux de la même et, jetant mes bras autour de son cou, je la suppliai de « ne pas faire cela à la petite sœur ». Mais, sans répondre, elle retroussa mes jupes, rabattit mon pantalon, et se mit à inspecter ma chemise qui l'édifia de suite, et elle me dit en ricanant : « Il paraît que mademoiselle s'est amusée. Me rapportes-tu au moins de la cagnotte ? »

Comme je la regardais d'un air surpris et consterné, elle continua : « Mais oui, piss-poulette, chez nous, quand une fillette s'est amusée chez des richards, elle rapporte des sous. Puisque tu as oublié d'en demander, il faudra que tu en gagnes aussi cette nuit, en même temps que ta petite sœur. Allons, ouste, à bas les frusques, — ton costume de travail est prêt ! »

Et, brutalement, elle me mit nue.

Comme je rechignais de rage en voyant le costume ignoble qui m'était destiné, moi aussi je reçus ma raclée au martinet. Puis, dûment coiffée et maquillée, elle me poussa derrière le paravent à côté de Grâce. Et je dus également m'agenouiller, jupe retroussée et le nez contre le mur.

J'eus alors le loisir de réfléchir au motif de ces brutalités. Jalouse de ce que Madame m'avait emmenée à San José pour me faire « turbiner », l'ignoble moricaude comptait tirer profit de nous, en nous louant à la valetaille de la maison.

Un quart d'heure plus tard, elle nous fit exécuter sur elle une répétition générale de ce qu'elle appelait notre « travail ». Elle s'assit, nue, et cuisses écartées sur une chaise et Grâce et moi, à tour de rôle, nous dûmes nous montrer complaisantes à toutes les honteuses caresses. Puis, satisfaite, elle nous fit, mêlées à force menaces, les recommandations nécessaires : Etre fort soumises et très polies envers ces « dames », les charmer par notre gentillesse. Et surtout ne rien raconter à Madame et à Julia de ce que nous devons faire nuitamment. Il était près de minuit.

A cette heure, les couloirs de château n'étaient presque pas éclairés. Notre marâtre nous poussa dehors en proférant : « Ouste, au turbin, petites putains ! » Se dissimulant derrière des renforcements du mur, elle nous ordonna de faire « trottoir », c'est-à-dire de nous promener le long du couloir en faisant des effets de cuisses et de hanches provocateurs. La voyant nous menacer d'une longue verge de bouleau, nous nous empressâmes d'obéir. Bientôt, quelques femmes, vêtues sommairement, nous accostèrent et, silencieusement, se mirent à nous peloter les nichons et caresser les fesses. Tout aussi silencieusement nous nous laissions faire, accrochées à leurs grosses jambes et leur lançant des regards suppliants, car nos derrières et nos cuisses, atrocement cinglées par Zizi, nous cuisaient à chaque attouchement. Quand elles s'étaient bien excitées à ces privautés, les « clientes » nous entraînaient dans les W.C. tout proches.

Lorsque toutes les clientes eurent été servies à souhait, et qu'elles eurent soldé le prix à Zizi, celle-ci nous fit rentrer dans la nursery.

Dès la première nuit de « travail », avant de nous coucher, notre bonne n'omit jamais, en nous déshabillant, de chercher dans nos bas, nos poches de tablier si une tante, plus généreuse, y avait glissé quelque « douceur » spéciale. Elle y trouvait, assez souvent, une piécette blanche ou même un billet plié en quatre qu'elle s'appropriait en nous giflant, si nous ne l'avions pas prévenue de suite.

A ce genre de vie, nous devînmes, par force et par habitude, de vraies petites grues. Par peur des coups nous n'osions nous plaindre, et, malheureusement, nous prîmes bientôt goût à la chose. Nous trouvions un certain charme à être maniées et caressées par ces femmes qui, toutes, étaient bien plus robustes que nous, et qui nous donnaient chaque fois de petits cadeaux : bonbons, chocolat, cigarettes. Ces friandises, Zizi nous les laissait.

Terrorisées par les claques, les fessées et surtout par les cinglées à la verge et au martinet cruel de notre dominatrice, nous n'avions encore rien osé raconter ni à Julia ni à Madame.

Notre « turbin » continua donc, régulièrement, presque toutes les nuits, en costume de prostituée ou bien en liquette simplement. Nous passâmes, successivement, par les mains de toutes les domestiques assez riches pour payer la taxe qu'exigeait notre tourmenteuse.

Le sans-gêne de la valetaille, habituée maintenant à notre abjecte soumission, se manifestait lorsque, dans les courts répités que nous laissaient nos leçons, nous nous promenions Gigi et moi dans les couloirs du château, sous la surveillance de notre nourrice. Notre accoutrement troussé et écourté de petites filles élégantes semblait exciter follement toutes ces femmes. Avec nos belles jambes nues jusqu'à mi-cuisses, nos jupettes couvrant à peine les petits pantalons, toujours entr'ouverts, nos bras et nos bustes à peau blanche et douce, nous étions des fruits bien tentants.



Par bonheur, les circonstances ne permirent pas longtemps à notre mégère de tirer profit de nos charmes juvéniles. La maîtresse de danse avait fini par s'apercevoir de notre grande fatigue et de notre amaigrissement progressif, elle le fit remarquer à Madame, qui de suite, consulta la sage-femme. Cette dernière attribua notre amaigrissement, tout d'abord, à la diminution quantitative et qualitative du lait de notre nourrice, mais, en même temps, elle fit une enquête sur la vie que Zizi nous faisait mener dans l'intimité de la nursery. Elle fut assez rapidement édifiée, car on comprendra que, dans une maisonnée aussi nombreuse, bigarrée et turbulente que l'était celle de Summerset-House, le secret de notre prostitution ne pouvait être gardé indéfiniment.

C'est aux derniers jours de février que se découvrit, subitement, le pot-aux-roses. Il y avait environ trois semaines que la « patronne » nous faisait « turbiner ». Cette nuit-là je faisais commerce de mon corps avec une négresse-cuisinière, tandis que Gigi faisait de même avec une chambrière mulâtresse.

Tout à coup, nous perçûmes une furieuse galopade dans le couloir, mêlée à de sourds gémissements et à des claquements de fouets. Presque aussitôt on frappa des poings aux portes de notre retraite et une voix courroucée, que je reconnus avec terreur pour être celle de M<sup>me</sup> Goodwhip, ordonna d'ouvrir immédiatement. Claquant des dents, je me serrais contre ma cliente qui, malgré l'épouvante qui la talonnait elle-même, fut bien forcée d'obéir. Sorties dans le couloir, nous aperçûmes le spectacle suivant : M<sup>me</sup> Goodwhip, la sage-femme, Diane et Minerve, ainsi que les deux fouetteuses attitrées de la maison, armées toutes de forts fouets à chiens, avaient attrapé Zizi et deux des clientes attendant leur tour. Elles s'emparèrent également des deux qui étaient saisies sur le fait, tandis que M<sup>me</sup> Julia, nous prenant, Grâce et moi, par la main, nous reconduisait de suite dans la nursery.

Madame nous y rejoignit quelques instants après, et alors commença un interrogatoire serré. Pleurantes, nous répondions de notre mieux à toutes les questions. Je racontai, avec force détails, tous les châtements et tous les supplices par lesquels notre nourrice nous avait menées à cette abjection. La sage-femme insista surtout sur notre dressage de dislocation, qu'elle désapprouvait entièrement, et qui, ainsi que les fustigations incessantes, nous courbait sous le joug de la cruelle tierceronne.

Il va sans dire que nous étions fort émotionnées par ce coup de théâtre. Gigi en tremblait encore de tous ses membres. Pour la calmer, tout en nous déshabillant avec l'aide de Julia, j'exprimai l'espoir que nous serions bientôt délivrées de la contrainte que nous imposait notre nourrice et soustraies à sa domination.

La pauvre Gigi, remuée par tous ses anciens souvenirs, pleurait. Alors, en la cajolant, je la pris dans mes bras et, tout de même plus robuste qu'elle, je la portai dans le grand lit de Zizi où nous nous endormîmes étroitement enlacées.

La première personne qui, le lendemain matin, apparut dans la nursery, fut Diane, accompagnée de la femme de chambre de service portant notre petit déjeuner. Toutes les deux se mirent à rire en nous voyant encore accouplées amoureusement. La marraine, en nous tapotant amicalement nos fesses, dit : « Allons, mes gentilles mignonnes, levez-vous. On va faire votre toilette et puis vous déjeunerez, Madame ne va pas tarder à venir. »

Nous obéîmes et, en embrassant ma marraine, je lui demandai ce qu'étaient devenues la nourrice et les femmes coupables. « Elles n'en mènent pas large en ce moment, petite, répondit-elle. Nous les avons conduites dans le caveau des tortures où elles ont passé la nuit sur des chevalets à correction. Elles ont maintenant la peau des fesses et des cuisses pendante, des coups de chicote (fouet mexicain) que nous leur avons administrés. Madame va statuer aujourd'hui sur leur sort. »

Ce jour-là étant un samedi, on nous prépara pour la leçon de chant. Nous étions à peine prêtes, que Madame fit son entrée, accompagnée de Julia. Aussitôt nous fîmes notre grande révérence, comme cela était prescrit à l'égard de la maîtresse, habillées uniquement du corselet, des bas de soie et des souliers à hauts talons. Ce salut cérémonieux, exécuté sans chemise, ni jupe, ventre, cuisses et derrière nus, devait être d'un effet fort provocant. Nous nous en aperçûmes aux mines émerveillées de Diane et de la femme de service qui, jusqu'ici, n'avaient eu l'occasion de nous voir faire ce salut que vêtues d'une toilette plus correcte.

Madame, en nous tendant ses mains à baiser, dit à sa compagne : « Ma chère Julia, assurez-vous si ces brutes ne les ont pas abîmées. »

Sur un signe de la sage-femme, une table fut posée devant la fenêtre et, l'une après l'autre, nous dûmes nous exhiber dans la pose de la « grenouille ». Après un examen approfondi de nos sexes, Julia déclara à sa maîtresse qu'ils étaient tuméfiés et, par endroits, légèrement éraflés. »

— « C'est ce que je craignais, répondit Madame, cette canaille de Zermah était en train d'abîmer cette enfant que je lui avais confiée. Mais nous allons bien vite remédier à cela ! »

Ayant endossé nos kimonos, nous précédâmes Madame dans son boudoir pour la leçon ; Eva et Sarah nous y attendaient déjà. Ce jour-là notre maîtresse nous fit étudier, moi, la *Sérénade* de Toselli ; à Grâce la *Matinata* de Leoncavallo. L'étude de ces deux morceaux très difficiles pour des débutantes, donna à la mégère, encore fort agacée, l'occasion de passer sa mauvaise humeur sur nos pauvres nichons. Les accompagnatrices Eva et Sarah ne furent pas épargnées. Elle les fit agenouiller devant elle et leur cingla les seins, tout comme à nous. C'est en pleurant silencieusement que nous quittâmes le boudoir toutes les quatre, non sans avoir fait d'abord nos révérences à cul ouvert.

L'après-midi de ce jour se passa plus agréablement pour nous dans le parc printanier. Bonne Julia présida à nos jeux habituels, revêtues de nos petites robes de percale blanche, qui permettaient de si suggestifs retroussis. Elle nous raconta que Madame était en train d'élaborer un nouveau programme journalier pour nous deux, ainsi que pour Eva et Sarah qui, dorénavant, devaient loger dans la nursery, transformée en dortoir de « girls ». Zermah, ainsi que la grosse négresse-cuisinière qui, en dernier lieu, avait abusé de moi, devaient être définitivement cédées à M<sup>me</sup> Birch.

Qu'on juge de notre satisfaction en entendant cela.

C'est à partir de ce moment qu'on put noter un changement radical dans le caractère de Gigi.

Maintenant elle se trouvait en pleine convalescence morale, après les nombreux dressages violents qu'elle avait subis et qui avaient annihilé sa morgue anglaise native. Elle n'éprouvait plus nulle confusion, quand, polissonnement, je soulevais ses jupettes. Au contraire, elle me

présentait souvent ses charmes pour faire « joujou », ainsi que nous nommions nos pratiques dans notre jargon enfantin. Aussi, dès le départ de Zizi, devint-elle rapidement gaie, enjouée et même effrontée dans l'intimité. La prostitution forcée avait fait d'elle maintenant la plus gracieuse fille de Lesbos.

Julia nous annonça en outre, qu'une « nurse » ayant déjà travaillé dans une de ces *girls' schools*, qui s'occupent du dressage des danseuses de music-halls en pays de langue anglaise, devait venir remplacer Zermah. Nous baissâmes le nez, toutes les deux morfondues, en entendant cela. Adieu le grand lit de Zizi, où nous avions compté nous ébattre toutes les nuits.

La fille en question avait été engagée par l'entremise du chef d'une secte protestante de Frisco, que Madame avait consulté à ce sujet. Nous reprîmes un peu d'espoir en entendant que cette demoiselle, tout en étant habile dresseuse, était la bonté même, selon les renseignements obtenus.

Le lendemain, un dimanche, fut employé à tout préparer pour ce grand changement.

Le matin, durant notre leçon de féminisation auprès de Madame, cette dernière nous fit le discours suivant :

« Mes petites poulettes, dit-elle, vous entrez à partir de demain dans une nouvelle phase de votre vie Grâce peut se considérer, à partir d'aujourd'hui, comme adoptée par moi. Elle est devenue, par conséquent, la vraie sœur de sa chère Gaby. » Poussant une exclamation de joie, j'embrassai Gigi avec passion ; elle me rendit mes baisers, les larmes aux yeux. Puis nous grimpâmes toutes les deux sur les genoux de notre maîtresse pour lui prouver notre gratitude. Alors elle continua : « A partir de demain donc, votre vie journalière, en compagnie de vos petites amies Eva et Sarah, sera tout à fait organisée comme celle de danseuses professionnelles. Aimez bien ces fillettes ; elles vous le rendront, j'en suis sûre. » Gigi et moi, nous approuvâmes vivement de nos têtes blondes. « La personne qui doit régler votre *training* m'a été chaudement recommandée pour sa douceur, ses bonnes manières et sa science de l'art chorégraphique. J'espère que vous éprouverez bientôt de l'affection pour elle. Pour se faire obéir, elle a un droit absolu de fustigation sur vous toutes, avec les instruments réunis sur la panoplie que vous connaissez.

Après le baisemain et la révérence, nous fûmes congédiées.

Ce mois de mars de l'année 19.. fut pour nous mémorable par le changement qu'il apporta à nos habitudes et à notre genre de vie. Grâce et moi nous étions soustraites à tout jamais, pensions-nous, aux brutalités corporelles et sensuelles de notre bonne. Tout aussi considérable était le changement de vie pour Eva et Sarah. D'apprenties couturières et lingères elles montaient subitement au rang d'artistes. La promiscuité de l'atelier leur fut épargnée, et cela les aida, en très peu de temps, à prendre les attitudes et les manières de fillettes de bonne maison.

## CHAPITRE VII

### FÉMINISATION COMPLÉTÉE PAR L'ÉCOLE DES « GIRLS »

Quant à notre santé, elle se raffermissait depuis la cessation du fameux « turbin ». J'avais atteint mes 15 ans depuis le mois de janvier écoulé. Grâce en avait eu 16, mais ne paraissait en rien mon aînée. Eva et Sarah étaient du même âge qu'elle. J'étais donc la plus jeune du quadrille, — mais cela ne se remarquait nullement, car de même taille que mes compagnes, mes traits, malgré les opérations de beauté exécutées par Kin-fo, restaient plus accentués que les leurs, et me faisaient paraître un peu plus âgée que je n'étais en réalité.

Ce lundi 1<sup>er</sup> mars, eut lieu notre présentation à la « nurse » nouvellement engagée. En même temps, le nouveau programme entra en vigueur.

Jusqu'ici M<sup>lle</sup> Tapaloff, à part les danses enfantines sur souliers à hauts talons qu'elle nous enseignait, ne nous avait fait exécuter que les mouvements préliminaires de la danse de ballet classique, vêtues du seul corselet et des chaussons de danse.

A partir du 1<sup>er</sup> mars nous devînmes des « coryphées », ce qui comportait la mise du petit jupon de tulle blanche, bien épais et flou, attaché à la base du corselet de cuir blanc. Mais toujours pas de pantalons.

Le port du « tutu » de bienséance équivalait à un nouveau grade, celui de ballerine, et signifiait en même temps que la danseuse était digne de paraître en public. Le troisième grade, celui de soliste, comportait la parure d'un « diadème », c'est-à-dire d'un cercle en métal brillant autour de la chevelure, ce conférait à la porteuse le droit de danser des « soli » au milieu d'un quadrille. C'est à cette dignité que tendirent, par la suite, tous nos efforts.

Nos leçons de danse devinrent, dès ce moment, bien intéressantes pour les rares spectatrices qui avaient qualité pour y assister. A observer ces quatre fillettes, jolies comme les amours et bâties comme de jeunes déesses, dans les poses souvent scabreuses que comportait la danse italienne classique, — et cela sans aucun dessous, — bien peu de femmes restaient impassibles et froides. La maîtresse de danse elle-même éprouvait à notre vue le besoin de « se dégourdir les cuisses. » Otant ses vêtements et ne gardant que sa combinaison, elle se mettait à danser des soli en quadrille.

Miss Ethel Woodstick était une belle fille de 23 ans aux cheveux bruns, avec des yeux d'un bleu violet, énergiques et chastes, tout à la fois. Son nez fin, sa bouche mignonne, ses oreilles petites et bien dessinées, en faisaient une réelle beauté. D'une demi-tête plus grande que nous, elle avait une attitude calme et digne qui nous impressionna fort lorsque nous lui fûmes présentées dans nos petites robes de coton gris d'intérieur, avec tabliers blancs, bas gris de soie et souliers jaunes haut talonnés. Nous lui fîmes le *knix* réglementaire, puis nous baisâmes la main qu'elle nous tendait. Charmée par notre gentillesse, elle ne put garder son air réservé et nous embrassa l'une après l'autre.

Elle exprima alors, d'une voix musicale et bien timbrée, l'espoir de devenir bientôt notre grande amie, disant que nous n'étions pas les premières petites filles confiées à ses soins, et que toutes celles qui avaient eu affaire à elle lui gardaient un bon souvenir.

Madame prit alors la parole pour expliquer en détail l'observance du programme journalier. Elle le fit en termes intentionnellement fort libres ; probablement pour juger du degré de pudibonderie de la fille. Mais, à l'énoncé des détails de notre toilette intime, Miss Ethel resta impassible, tout en écoutant très respectueusement. Cela sembla satisfaire notre maîtresse qui, là-dessus, se retira en faisant un signe d'intelligence à la sage-femme. De suite, Julia prit Miss Ethel à part, et conféra avec elle en me regardant. Puis, elle me conduisit dans la salle de bain où la jeune fille nous suivit. Le cœur gros, je compris qu'il s'agissait d'expliquer à la nurse ma conformation spéciale.

Julia m'assit entre ses cuisses et se mit à me déshabiller ; mais Miss Ethel ne l'entendit pas ainsi. Disant que cela la regardait, elle s'empressa de m'ôter tout, prestement, ne me laissant que les souliers et les bas. Les yeux baissés, je me laissais faire, me demandant ce qui en résulterait.

Lorsque la nurse aperçut mon petit sexe masculin engainé elle eut un sursaut de surprise et regarda la sage-femme avec des yeux où se lisaient tout à la fois l'étonnement et le reproche. Mais Julia, fort tranquillement, se mit à lui raconter toute mon odyssée à Hao-Dah-Toungtsé. Elle conclut en disant : « Ma bien-aimée maîtresse, dans sa pitié et grandeur d'âme, après avoir délivré ce petit, ainsi que sa sœur jumelle, a pensé que l'enfant, par les opérations subies, était transformé pour la vie et ne ferait que piètre mine en costume masculin. Aussi a-t-elle entrepris la tâche difficile d'en faire une fillette, puis, si possible, une jeune fille bien élevée. Vous voyez que la première partie de la transformation a parfaitement réussi, et je suis sûre qu'en voyant Gaby tout à l'heure pour la première fois, vous ne vous êtes pas douté qu'elle était d'un sexe différent. Si, maintenant que vous connaissez son histoire, il vous répugnait tout de même de vous occuper d'elle, j'ai mission de vous informer que M<sup>me</sup> Goodwhip, tout en respectant vos scrupules, se verrait forcée d'engager une autre nurse. »

En entendant les honnêtes paroles de la bonne Julia, mes larmes se mirent à couler et je jetai un regard suppliant à la jeune fille. Je sentais, instinctivement, qu'elle était douce et que je n'aurais qu'à perdre au change. L'espoir secret que j'avais en elle fut bientôt confirmé. En rougissant, Ethel me caressa doucement la tête et dit : « M<sup>me</sup> Julia, jusqu'ici je n'ai jamais soigné de garçons, étant féministe convaincue. Mais, si Gaby fait preuve de bonne volonté pour achever sa transformation, je me ferai un plaisir de l'y aider autant que je pourrai ». Transportée de joie je me serrai contre elle, n'osant encore l'embrasser.

« Voilà qui fera plaisir à Madame, » dit Julia simplement. Puis, sortant de sa poche un nouveau jeu d'anneaux magnétisés elle ajouta : « La réduction du sexe masculin ayant été négligée durant ces derniers temps, il est nécessaire de remettre des cercles plus petits. »

Je dus m'étendre sur le socle à lavages et la sage-femme me fit subir cette nouvelle contrainte. Ce dernier changement de calibre des cercles réduisit mon organe viril, par la suite, ainsi que Kin-fo disait naguère, « à sa plus simple expression ». Tout en opérant, elle dit en souriant à la nurse : « Inutile de vous assurer qu'avec un sexe pareillement atrophié, il lui est complètement impossible d'avoir des rapports sexuels normaux avec qui que ce soit. Vous n'avez donc rien à craindre de sa part ni pour vous, ni pour les autres jeunes filles confiées à votre garde. »

Il est de fait, qu'après cet encerclage renforcé, mon pipi fut bientôt réduit à la grosseur et à la longueur de celui d'un enfant de six mois. Il disparaissait entièrement dans la broussaille blonde du pubis.

Miss Ethel, tout en assistant la sage-femme, me regardait d'un air de pitié qui se changea en dégoût lorsque l'opération terminée Julia me tourna sur le ventre pour lui montrer mon sexe artificiel.

Julia partie, la jeune femme nous interrogea pendant quelques instants sur nos goûts et nos aptitudes. Gigi paraissait lui plaire beaucoup, car, tout le temps, elle la tenait enlacée à elle.

Mais, il était temps de nous rendre à notre leçon de danse et nous suivîmes notre nouvelle gardienne, chacune enveloppée dans un kimono.

Nous retrouvâmes notre maîtresse dans la grande salle, causant avec la Russe et M<sup>me</sup> Julia. Tandis que les trois femmes conféraient, nous nous préparâmes pour la leçon à laquelle, comme de juste, la nurse devait assister en spectatrice. Comme d'habitude nous nous mîmes, sur un claquement de mains de M<sup>lle</sup> Tapaloff, demi-nues, en ligne.

Sur une table un tas de juponnets de tulle était préparé. Toutes joyeuses nous nous précipitâmes dessus et chacune prit le sien.

Avec un entrain endiablé nous commençâmes nos grâces, nos entrechats, nos ronds de jambes et de cuisses, etc. Notre nouvelle bonne semblait abasourdie de ce spectacle inusité. Dans les « girls schools » elle avait maintes fois assistée à de semblables exhibitions ; mais, les jeunes filles y étaient munies de courts pantalons strictement fermés. Chez nous, au contraire, le moindre mouvement laissait apercevoir ce que toute danseuse doit cacher soigneusement. Aussi la brave fille rougit-elle d'abord, prodigieusement, puis, toute gênée, baissa les yeux.

Mais, petit à petit, elle finit tout de même par prendre intérêt au spectacle provocant que présentaient nos petits derrières si jolis à voir sous l'envolée du tulle neigeux. Elle assista à la leçon jusqu'au bout et nous reconduisit, tout échauffées par nos mouvements violents et les fouettées de la verge professorale, dans la nursery où, après avoir changé son costume de ville contre celui de ses fonctions — robe demi-longue à rayures blanches et bleues, avec coiffe bleu foncé flottante en arrière — en nurse avisée et soigneuse, elle nous doucha immédiatement.

Notre déjeuner qui suivit fut fort gai. En l'honneur de la nouvelle nurse on avait ajouté quelques douceurs à notre menu fort restreint d'acrobates-danseuses, car mes compagnes étaient, comme moi, assujetties à un régime nutritif fortifiant, mais dosé très parcimonieusement. Nos corps devaient rester agiles et maigres.

L'après-midi se passa en jeux divers dans le parc, toutes les quatre vêtues de petites robes de percale blanche, jambes et bras nus, chaussettes et souliers blancs à hauts talons. Mais, changement inusité à Summerset-House, Miss Ethel nous avait fait revêtir nos petits pantalons fermés de sortie. Elle tenait à la bienséance hors chambre !

Cette fille, comme beaucoup d'Américaines, était un amalgame de sentiments contraires. A côté d'une grande piété, en vraie puritaine de Pennsylvanie, et d'une pudibonderie plutôt extérieure, elle avait, pour certaines choses intimes, un sans-gêne de sportive. Nous nous en aperçûmes le soir même !

Notre souper absorbé, au lieu de nous occuper à des travaux d'aiguille ou à des lectures, elle nous annonça que, les cantiques du soir et du matin étant de coutume dans les écoles où elle avait enseigné jusqu'ici, elle désirait nous les apprendre également. Elle ouvrit son « prayer book » et entonna un chant liturgique protestant d'une voix claire et forte. Nous eûmes bientôt, surtout Grâce et moi, la mélodie en tête et l'accompagnâmes avec entrain, les quarteronnes faisant chorus. Notre toilette de nuit se passa, par contre, de tout autre façon. L'heure du coucher étant arrivée, Miss Ethel dit simplement : « Déshabillez-vous, mesdemoiselles ! » Alors, en ordre et méthode, chacune devant son lit, nous ôtâmes et rangeâmes nos vêtements. Lorsque nous fûmes en corset et pantalon elle nous plaça en rond, l'une derrière l'autre, et nous nous tressâmes mutuellement les cheveux pour la nuit. Ceci fait, nous continuâmes notre déshabillage.

Nous nous disposions à enfiler nos chemises de nuit, lorsque Miss, d'un claquement des mains, nous interrompit et nous fit ranger en ligne devant elle. Nos jeunes corps bien en chair étaient d'un effet charmant sous la lumière des veilleuses tamisées de soie. Je m'aperçus alors combien la jeune puritaine, que je croyais insensible à ces sortes d'exhibitions, jouissait en connaisseuse du spectacle suggestif de nos formes juvéniles.

Un second claquement des mains nous permit la mise de nos chemises. Et, à la file, nous allâmes baiser la main de l'aimable fille qui attendait, debout, devant son paravent. Nous lui fîmes cette politesse, moi la première, en mettant un genou en terre, ce qui parut la charmer. Enfin, sur un dernier signal, nous sautâmes dans nos lits, tandis que la « governess » éteignait brusquement toutes les ampoules. Seule une petite veilleuse brillait devant le paravent, derrière lequel nous entendîmes Miss Ethel se déshabiller et se coucher.

Le lendemain matin, à 8 heures précises, nous fûmes réveillées par les tintements argentins d'une clochette qu'agitait notre nurse. Je ne pus en croire mes yeux, elle se promenait toute nue à travers la nursery. Nous pûmes alors admirer ses formes élégantes de jeune femme bien faite. Elle avait un teint de lis, de longues jambes bien droites et de jolis seins rondelets. Ses beaux cheveux châains lui pendaient jusqu'aux hanches. La douce fille, satisfaite de notre soumission de la veille, et désireuse de se faire aimer de nous en se mêlant aux ébats de notre toilette intime, avait mis un frein à sa pudeur.

Nous comprîmes de suite son aimable intention. Ôtant vite nos chemises, nous l'entourâmes, et ce fut à qui l'embrasserait le plus sur toutes les parties de son corps gracieux. Rose d'émotion elle se laissait faire, caressant doucement nos chevelures blondes et brunes mêlées. Puis nous l'entraînâmes dans la salle de bain et dans la grande piscine. Je me fis un plaisir de peigner et d'ériger en superbe chignon la chevelure de Miss Ethel. Elle fut surprise de mon habileté et je lui expliquai que j'avais dû suivre un cours forcé de chambrière. Alors elle comprit, et me considéra avec pitié. A partir de ce jour, elle ne voulut que moi comme coiffeuse.

Il était temps de commencer notre travail acrobatique, pour lequel nous restâmes nues, ainsi que Miss Ethel elle-même. Là elle se révéla dans toute l'inflexible rigidité de ses fonctions de nurse-dresseuse. On voyait bien qu'elle n'était pas novice dans le dressage des « girls ». C'est armée d'une longue et souple verge de bouleau qu'elle nous fit exécuter nos acrobaties. Gigi, qui depuis le départ de la tierceronne n'avait exécuté ses exercices de « fille-serpent » qu'à sa guise,



dut s'y remettre sérieusement. Son pauvre petit corps, dont les jointures craquaient sous ses efforts, était rougi par les fouettées à la verge que lui administrait, sans ménagement, cette fille énergique. Moi aussi j'en reçus ma part pendant ma danse sur la corde, tandis que les quarteronnes, en apprenties-acrobates, criaient suspendues aux câbles de caoutchouc.

Ayant terminé, notre dresseuse demanda s'il y avait encore d'autres tours à exécuter. Alors, en soupirant, nous lui avouâmes, Grâce et moi, que Zizi nous faisait faire la voltige sur ses jambes, — tout en espérant que ce travail nous serait épargné. Mais Miss Ethel sourit et, se couchant sur le tapis-matelas, me fit signe de commencer. Et cette étonnante jeune femme se mit à jongler avec mon corps, comme une professionnelle. Après moi, ce fut le tour de Gigi et, au beau milieu des voltiges de ma petite sœur, Madame et Julia firent tout à coup irruption dans la nursery. Un cri d'étonnement joyeux leur échappa, car elles ne se doutaient pas des connaissances acrobatiques si parfaites de Miss Ethel. Madame lui cria de continuer et elle se mit à observer le travail avec attention. Les tours terminés, la nurse se releva vite, toute rouge, et courut se réfugier derrière son paravent.

Tandis que Grâce et moi nous nous préparions pour la leçon de chant, la nurse s'habillait à la hâte. Elle parut enfin, toute confuse, devant notre maitresse. Celle-ci lui fit de chaleureux compliments, d'abord sur son académie qu'elle jugeait parfaite, et ensuite sur ses connaissances acrobatiques qu'elle qualifiait de tout à fait extraordinaires. Miss, en rougissant de nouveau, lui avoua qu'elle était fille d'artistes et, qu'ayant travaillé dans un cirque, elle connaissait l'équitation ainsi que la danse.

Jour pour jour notre programme suivit son cours, invariablement. Nous nous en trouvions bien, Grâce et moi, car nous n'avions plus à subir les brutalités de Zizi.

Quelques semaines après l'arrivée de la nurse, nous eûmes la surprise de recevoir la visite de Miss Betsy et de sa tante. Répondant à l'invitation de Madame lors de son dernier séjour à San José, en écuyères intrépides, elles arrivèrent un beau matin.

Nous étions encore à notre toilette et ne les vîmes que plus tard, pendant notre leçon de danse, faire leur entrée dans la salle, conduites par Madame. En apercevant l'élégante silhouette de ma bien-aimée Betsy, je faillis faire un faux pas. Madame fit aussitôt signe à la Russe de ne pas interrompre la danse, et ces dames s'assirent bien en face de nous en me faisant des petits signes amicaux, auxquels je répondis par un baiser rapidement esquissé. C'était la première fois que des femmes étrangères venaient assister à nos évolutions dans ce costume si indécent. Aussi Gigi et même Eva et Sarah étaient-elles rouges de honte. Je n'avais de regards que pour mon amante qui, elle, me considérait avec admiration. Je ne dansais que pour elle, m'évertuant à lui montrer mes charmes autant que je pouvais.

La leçon terminée, je me précipitai comme une folle sur les genoux de Betsy et l'embrassai à pleine bouche, malgré le « Oh » indigné de Madame, la stupéfaction de M<sup>lle</sup> Tapaloff, de la nurse et de mes compagnes.

Mais, comme la jeune femme me rendait mes baisers avec usure, et que la tante expliquait, en riant, que sa nièce s'était toquée de Miss Gaby, Madame n'osa sévir ; elle se borna à faire les

présentations. Moi, je pris Gigi par la main et la conduisis à ma grande amie, lui présentant ma petite sœur jumelle. Miss Betsy, en la cajolant, s'extasia avec sa tante de notre ressemblance.

Lorsque Madame pria la nurse de nous reconduire, Betsy et sa tante insistèrent tellement auprès d'elle, qu'elle ne put faire autrement que de dire à Miss Ethel de nous habiller, Grâce et moi, pour le déjeuner, auquel nous étions autorisées à assister. Qu'on juge de ma joie !

Rentrée à la nursery, vu le beau temps de cette fin d'avril, je sortis de suite les petites robes de mousseline blanche pour Gigi et moi.

Aidées par Miss, nous fîmes notre toilette de petites femmes avec soin, nous maquillant et nous bichonnant avec un art consommé. Je mis mes tresses blondes et la nurse nous fit la fameuse coiffure en colimaçon.

Nos petites robes de mousseline étaient ornées d'une ceinture de crêpe de soie bleu ciel, formant un gros nœud par derrière. Elles laissaient largement découvertes nos jambes, et une grande partie de nos cuisses. Nos bustes neigeux, décolletés en rond, avec minces attaches d'épaule, nos bras nus jusqu'au coude, étaient d'un effet charmant. Nous étions gantées de peau blanche. Aux pieds, nous portions de courtes chaussettes en soie bleu ciel et des souliers mordorés à hauts talons. Sur la tête, nous avions de grandes coques de soie bleue.

C'est dans ce costume attrayant que nous fûmes conduites par la nurse dans la grande salle à manger. Accueillies avec une satisfaction non dissimulée, nous fîmes nos révérences et prîmes place de chaque côté de la table, moi à la gauche de Betsy et Gigi à la gauche de la tante. Madame, à l'autre bout, nous faisait face. Miss Ethel sortie, on servit.

La conversation à laquelle, selon la règle, nous ne prenions part que lorsqu'on nous adressait la parole, roula surtout sur les dressages acrobatiques et les leçons de danse, auxquels nous étions astreintes. M<sup>me</sup> Friendshope se montrait enchantée d'avoir pu assister aux évolutions d'une école de ballerines. Betsy, en vraie sportive, semblait plutôt s'intéresser aux tours d'agilité, qu'elle regrettait de ne pas encore avoir vus.

Là-dessus Madame lui assura que cela ne tarderait guère, car elle avait l'intention d'organiser une *garden party* au jour anniversaire de ma venue à Summerset-House. Elle espérait qu'à cette date les petites artistes-danseuses auraient atteint la perfection voulue, ajouta-t-elle, en nous regardant narquoisement ; ce qui nous fit baisser le nez sur nos assiettes, toutes gênées. Nous savions bien que cela signifiait pour nous une recrudescence de fouettées, mais nous ne nous doutions pas encore à quel abaissement moral et corporel cette soi-disant « fête » devait nous livrer.

Pour changer de conversation, Miss Betsy demanda des détails sur la nurse-dresseuse qui, dit-elle, lui avait fait une excellente impression. Et Madame lui raconta ce qu'elle savait de ses origines. Lorsque mon amie entendit que cette jeune fille était une ancienne écuyère de cirque, son intérêt s'accrut et elle exprima le désir de faire plus ample connaissance avec elle. Madame l'approuva en disant qu'elle ne serait pas fâchée de savoir, au juste, ce que cette fille était capable d'exécuter à cheval. Et elles se mirent toutes les deux à chercher un moyen pour inciter la nurse à s'exhiber en écuyère. Ce fut Betsy qui trouva la première. Levant la tête, elle dit à M<sup>me</sup> Goodwhip : « Très chère, il fait chaud aujourd'hui et notre course équestre ne nous a pas

précisément rafraîchies. N'y aurait-il pas, dans votre parc, un cours d'eau, un lac où on puisse prendre un bain ? »

— « Mais si, ma toute belle, répondit Madame, tout au fond du parc il y a un beau lac naturel où, naguère, je me suis souvent baignée. »

— « Eh bien, que dites-vous de l'idée d'aller nous y ébattre toutes ensemble, y compris les quatre petites et la nurse ? Une de vos palefrenières pourrait amener nos deux montures bridées, pour, soi-disant, les faire se rafraîchir également. Il serait alors étonnant que cette fille, une ancienne écuyère, résistât à la tentation d'essayer nos chevaux de race. »

La chose fut décidée et je m'en réjouis intérieurement ; j'étais sûre que mon amante saurait s'arranger pour m'avoir à sa discrétion. M<sup>me</sup> Julia fut chargée de nous reconduire à la nursery, et rendez-vous fut pris pour 3 heures, sur le perron du château.

La sage-femme avait reçu de Madame des instructions précises, qu'elle communiqua à la nurse. Miss devait nous mettre nues. Pour le trajet au lac, nous devions mettre des kimonos et surtout ne pas oublier nos ombrelles.

Lorsque Julia nous eut quittées, je vis à la mine de Miss combien son désir de partager nos jeux aquatiques combattait celui de rester la « nurse respectable. » En fin de compte, c'est tout de même ce dernier sentiment qui eut le dessus et c'est dans son costume habituel de service qu'elle nous accompagna au lieu de rendez-vous, où nous fûmes bientôt rejointes par Madame et ses invitées. Toutes les trois étaient en kimonos comme nous. En voyant Miss Ethel habillée, Madame lui demanda simplement si elle ne possédait pas de kimono. La jeune fille sourit d'un air gêné, sans répondre, et nous nous mîmes en route.

Betsy, de suite, s'empara de moi en m'offrant son bras, ce que voyant, Ethel prit aussitôt Gigi contre elle, d'un geste jaloux. M<sup>me</sup> Friendshope fit choix d'Eva et Madame, de Sarah, en l'embrassant. De cette façon, tout le monde était content.

Durant le trajet nous babillâmes comme des pies, mon amante et moi. Betsy ne se gênait nullement de m'embrasser et essayait même d'écarter mon kimono pour appliquer sa bouche sur mon cou et sur mes nichons. En petite femme avisée, sachant bien que cela ne faisait qu'exciter son ardeur, je me défendais de ses attouchements en serrant mon habit et en poussant de petits cris effarouchés. Madame, s'apercevant de ce manège, dit à son amie : « Avez-vous une idée d'une pareille transformation ? » Ma féminisation avait tellement progressé que, de fait, à moi homme, était maintenant dévolu le rôle de fille qu'on essayait de séduire. J'en étais arrivée à ce point, mon amour pour Betsy y aidant, que, loin d'être blessée de la remarque de Madame, j'en fus fière. Et je cambrai ma taille en jetant un regard plein de désirs à ma grande bien-aimée. Plus discrètement, Miss Ethel procédait de même vis-à-vis de Grâce. Quant aux quarteronnes, elles se laissaient peloter, riantes et complaisantes, par les deux grandes dames.

Arrivées au lac naturel qui, entouré de hauts conifères et de buissons divers, était d'une transparence et d'une limpidité extraordinaires, Madame choisit un endroit bien ombragé où une petite plage sablonneuse permettait d'entrer peu à peu dans l'eau. Toutes, en même temps, nous ôtâmes nos souliers, jetâmes nos kimonos et, nous tenant par les mains, nous entrâmes dans l'eau. A Miss qui, d'un air assez penaud, restait plantée au bord, Madame ne jeta que ces mots :

« Allons, petite peureuse, j'espère que vous allez nous suivre bientôt ! » Alors, la fille, toute rouge d'excitation, disparut en courant dans la forêt d'alentour.

Ce fut une baignade fort amusante et nous y fîmes maintes folies. Il n'y avait que Betsy, Madame et moi qui savions nager ; les autres, dans l'eau peu profonde, ne purent que nous observer de loin. Arrivées à un endroit où des arbres inclinés surplombaient les eaux calmes, nous aperçûmes, tout à coup, une nudité blanche et rose entre les frondaisons. C'était Miss Ethel qui nous rejoignait. D'un plongeon audacieux la jeune fille se jeta en pleine eau, en nageuse experte.

Nous l'accueillîmes par des acclamations admiratives et, de concert, nous nous dirigeâmes de nouveau vers la petite plage où les autres se divertissaient en s'aspergeant d'eau. En y arrivant, nous aperçûmes de loin la cochère du château qui, marchant entre les deux coursiers, les amenait comme il avait été convenu. Aussitôt Betsy de s'écrier : « Voici *Good luck* et *Mirabelle* qui viennent se rafraîchir comme nous. » Et elle s'élança au-devant de ses favoris, suivie par moi qui avais pris la main de Miss Ethel et m'efforçais de l'entraîner, malgré sa légère résistance. Mais, tout de même, sa curiosité et son attachement pour la race chevaline l'emportèrent, et elle se mit à courir avec moi. Admirant les deux bêtes de prix en connaisseuse, lorsque Betsy, enfourchant l'étalon *Good luck*, l'invita aimablement à faire de



même pour la jument *Mirabelle*, elle n'hésita plus. D'un bond, telle une voltigeuse de cirque, elle fut sur le dos de la bête et la dirigea dans le lac à la suite de Betsy.

Les chevaux baignés, nous eûmes le spectacle d'une course échevelée. Betsy et Ethel se poursuivaient avec enthousiasme sur la prairie précédant la petite plage. Elles s'amusèrent à faire exécuter toutes sortes d'évolutions à leurs montures et firent elles-mêmes maints tours d'adresse, à la manière des *cowgirls*. Nous étions toutes en admiration.





Lorsque, tout échauffées, les deux jeunes femmes vinrent se reposer près de nous dans le sable, elles reçurent nos compliments. Subjuguées par leur force en vraies petites femelles, Grâce et moi nous nous pressions comme des jeunes chattes contre nos amies.

Sur un signe des yeux que je fis à ma sœur, nous leur dûmes un mot à l'oreille. Aussitôt elles se levèrent et, nous prenant par la taille, nous entraînèrent vers les buissons, chacune de son côté.

On pense bien que Betsy ne perdit pas son temps avec moi. Ce furent d'abord les mêmes caresses que, naguère, chez elle. Alors, me mettant dans la pose d'une amoureuse accueillante, je lui dis : « Betsy chérie, veux-tu être mon grand mari ? »

Comme elle me considérait avec surprise, ne comprenant pas, j'ajoutai : « Prends-moi donc, oh ! ma dominatrice adorée ! » Alors elle saisit le sens de mon invitation et, toute rouge de passion, se jeta sur moi, tandis que j'encerclais sa taille de mes jambes. Je pus, dès ce moment, me croire effectivement sa petite épouse et elle le comprit parfaitement car, tout en me possédant avec ardeur, elle me dit : « Gaby, ma petite femme, tu es à moi pour toujours ! » Et je lui répondis par des soupirs de bonheur. Notre rentrée s'effectua peu après. Toutes nous étions plus ou moins lasses, les yeux cernés du bistro de la volupté ; les deux grandes dames, également, ne s'étaient pas embêtées avec Eva et Sarah. Quant à Miss Ethel, elle paraissait gênée, mais contente.

Lorsque, le soir approchant, nos visiteuses se remirent en selle pour atteindre la plus proche station de chemin de fer, afin de s'y embarquer avec leurs montures, je pleurais en donnant le baiser d'adieu à mon amante. Comme toute jeune épousée, j'avais une impression de profond abandon. Mais Betsy me consola un peu en m'assurant qu'elle trouverait bien l'occasion de me revoir.

Madame nous prévint, pendant la leçon de chant du lendemain, que dans l'après-midi du dimanche suivant Gigi serait baptisée et aurait à remplir ses devoirs envers elle. Cela signifiait, pour les initiées comme moi, que la pauvre petite serait dévirginisée. Notre maîtresse avait choisi un dimanche pour écarter la nurse, car la sympathie de cette dernière pour ma sœur ne lui avait pas échappé, et elle voulait éviter les protestations de Miss Ethel.

Comme pour les petites quarteronnes, c'était à moi qu'était dévolu le rôle de chambrière. M<sup>me</sup> Julia et moi nous étions choisies pour marraines. Les deux cérémonies devaient avoir lieu dans la salle de bain et la chambre à coucher de Madame, dans le plus strict secret.

Je calmai les craintes de ma petite sœur, je lui confiai qu'elle n'aurait qu'à coucher une nuit avec Madame, ce qui ne pouvait lui déplaire ; elle connaissait cela déjà suffisamment.

L'après-midi de ce dernier dimanche d'avril, Julia vint nous chercher vers 4 heures. Sœur et moi nous étions nues sous nos kimonos. Dans la salle de bain je revêtis le tablier, le bonnet et les sandales, tandis que la sage-femme attachait Gigi dans la position requise pour le tatouage. M<sup>me</sup> Goodwhip ayant fait son entrée en simple chemise noire, l'opération fut menée à bonne fin, sans trop de cris. Puis nous fîmes nos cadeaux de baptême à la petite. Madame lui donna un collier de perles, identique à celui que je possédais. Julia et moi chacune une boucle d'oreille en perle, comme les miennes. Puis, la maîtresse étant rentrée dans sa chambre, nous préparâmes la

victime pour le sacrifice final. Bichonnée et parfumée, nous lui mîmes sur la tête la couronne d'oranger et le voile traditionnel. Ses cheveux admirables pendaient librement.

Lorsqu'elle fut couchée par Julia sur le lit nuptial, Madame me fit signe de me dévêtir. Et alors j'eus une surprise à laquelle je ne me serais jamais attendue. Ma maîtresse m'annonça que c'est à moi qu'elle réservait le rôle de mari. A cet effet, elle m'avait fait confectionner certain appareil qui fut adapté à l'engainage minuscule de mon sexe atrophié.

Le viol de la pauvre, hurlante de joie et de douleur, eut lieu tandis que Madame me sodomisait. C'est entièrement inanimée que la sage-femme remporta Grâce dans la nursery. Je la suivais, pleine de remords, mais tout de même fière de mon exploit, car jamais je n'aurais osé espérer ce que Madame m'avait mis à même de réussir. Il est vrai que dans mon triomphe se mêlait une certaine dose de fureur contre ceux qui avaient travaillé à transformer mon sexe de jeune mâle de telle façon, que l'acte direct ne m'était plus possible.

M<sup>me</sup> Julia, en lui faisant respirer des sels, ranima rapidement la petite puis, elle nous quitta, en nous enfermant à double tour. A force de caresses je la calmai et, lorsqu'elle fut pansée, je la reportai dans son lit où elle s'endormit de fatigue dans mes bras.

A partir de ce jour, notre manière d'agir vis-à-vis l'une de l'autre prit un autre cours. Devant Miss nous affections d'être des petites sœurs s'aimant bien. Mais aussitôt que nous étions seules, nous retombions en pleine lune de miel.

Mais très rares étaient les moments où nous trouvions moyen de nous isoler. La nurse, jalouse du petit frère, nous surveillait et ne nous quittait presque jamais. Nous aurions pu jouer indéfiniment cette comédie gênante, si, tout à coup, les rapports entre Madame et la nurse n'avaient pris un autre cours, au détriment de cette dernière.

Depuis que Madame avait vu s'ébattre Miss Ethel, nue, dans les eaux du lac, et ensuite, sur le dos de la jument *Mirabelle*, en amazone échevelée, elle semblait s'être éprise de la jeune fille. Je m'en aperçus bien à la manière dont elle lui parlait et au fait qu'elle venait, depuis quelque temps, assez régulièrement assister à notre toilette du matin. C'était, chez cette femme autoritaire et débauchée, une passion invétérée de posséder, au fur et à mesure de leur venue, toutes les jeunes et jolies filles de sa maisonnée. Et la pieuse puritaine ne devait pas échapper à la règle. Ethel était invitée maintenant régulièrement au *dinner* auquel Madame nous conviait souvent, pour divertir ses amies par nos chants et danses enfantines. Madame lui avait fait confectionner une superbe robe de réception en soie blanche, dans laquelle cette fille bien faite, avec son teint de pêche, faisait sensation. Mais hélas ! Ethel eut le malheur de heurter le désir qui obsédait la Goodwhip en se montrant obstinément rebelle à ses avances.

Au début du mois de mai se produisit l'événement qui nous prouva que notre maîtresse n'était pas femme à se contenter du pur amour platonique, vis-à-vis d'une de ses employées. Une nuit notre nurse ne rentra pas à la nursery. Ce n'est qu'au matin, à l'heure de notre levée, qu'elle apparut, pâle et défaite et escortée par les deux fouetteuses géantes, les négresses Hermione et Héliope.

Ces femmes la poussèrent brutalement dans la chambre, puis fermèrent du dehors la porte à clef. Nous nous empressâmes aussitôt autour de la pauvre fille et, tout en la questionnant, la



débarrassâmes de sa toilette toute fripée. Alors, sanglotant avec des hoquets de rage et de douleur, elle nous raconta ceci : les invitées du *dinner parties*, Madame l'avait emmenée dans sa chambre à coucher, sous un prétexte quelconque, et là elle lui avait fait des propositions précises, mais honteuses. Comme elle refusait à se prêter à ses fantaisies, elle avait sonné les fouetteuses qui, aussitôt, l'avaient liée, nue, sur un chevalet. Sur un nouveau refus de la courageuse fille, on l'avait d'abord fouettée avec des verges de bouleau, puis Madame s'approchant par derrière, avait défloré sa virginité. Ayant perdu connaissance, on l'avait ranimée par une fouettée aux orties fraîches. Cette correction l'ayant momentanément soumise, la mégère l'avait portée sur son lit, et sous la menace constante du fouet, prêt à lui crever ses ampoules urticaires, l'avait contrainte aux pires lubricités. Alors Ethel l'avait griffée, giflée et lui avait craché en pleine figure. Il s'en était suivi pour elle le supplice du lacérage de la peau des fesses, avec des fouets à chiens.

Toujours liée sur le chevalet, elle avait ensuite dû subir les attaques réitérées de la sodomisation. En fin de compte, domptée par la douleur et refouettée sur ses fesses sanguinolentes elle avait dû se prostituer aux deux fouetteuses « pour les récompenser de leur bon travail », dit sa dominatrice, en se moquant d'elle.

Nous fûmes horrifiées par ces révélations. Jamais je n'aurais cru ma maîtresse cruelle à ce point. Nos viols n'étaient que jeux d'enfants à côté de ce qu'elle avait fait subir à Ethel.

Nous le vîmes bien du reste. Son malheureux postérieur ne formait plus qu'une plaie ; la chair saignante était à vif.

Sur ces entrefaites, la porte se rouvrit et M<sup>me</sup> Julia, la sage-femme, parut, envoyée par Madame. Sans mot dire, elle nous aida à baigner l'infortunée ; puis elle lui oignit ses plaies avec un baume spécial, qui fut retenu par un bandage. Ethel mise au lit, l'envoyée lui fit les communications suivantes : « Madame, tout en maintenant, provisoirement du moins, la jeune fille dans ses fonctions de nurse, la considérerais, à partir de ce jour, comme faisant partie de sa





domesticité. (Cela signifiait : esclavage pur et simple). Faisant partie de la maisonnée, elle aurait à se plier, dès le lendemain, au tatouage réglementaire. Ses gages lui restaient acquis. Les couturières avaient ordre de lui confectionner un trousseau de domestique et les costumes nécessaires. »

La pauvre suppliciée essaya bien de protester contre cette manière d'agir envers une citoyenne de la libre Amérique, mais ses récriminations furent coupées court par l'entrée de Diane, de Minerve et des deux fouetteuses. Lestement les quatre femmes la sortirent du lit, lui lièrent les pieds sur un tabouret et, tandis que les fouetteuses la maintenaient chacune par un bras, les couturières prirent les mesures nécessaires. Nous fûmes stupéfaites de constater qu'on les prenait, proportions gardées, tout aussi écourtées que pour notre linge et nos costumes enfantins. Cette jeune femme qui nous dépassait d'une tête, aurait-elle donc, dorénavant, des vêtements de petite fille ? Dans son désarroi, Ethel ne remarqua pas ce détail. C'est seulement lorsqu'elle vit qu'on vidait entièrement son armoire, qu'elle se mit à pleurer de rage. Mais alors les fouetteuses la giflèrent et lui firent réintégrer son lit, au plus vite.

Ce jour-là, c'est bonne Julia qui nous fit exécuter nos exercices quotidiens à notre guise, sans fouettées d'aucune sorte, tandis que, derrière son paravent, nous entendions gémir et pleurer notre nurse domptée.

Gigi et moi, nous n'étions pas sans éprouver un certain soulagement à l'idée que cette fille jalouse ne pourrait probablement plus nous empêcher de nous aimer.

Le lendemain matin, notre espoir fut confirmé par les marraines. Elles nous racontèrent que Madame avait l'intention d'infliger toutes sortes de dressages à la puritaine, — comme elles nommaient Ethel. Elle serait, à l'avenir, obligée de prendre part à nos leçons de danse à titre d'élève. En outre, elle serait astreinte à se perfectionner comme acrobate de cirque, sur panneau et sur cheval libre.

La visite du dimanche chez Madame n'eut pas lieu ce matin-là, car il nous fallait nous préparer pour la cérémonie de l'après-midi.

Le « baptême » de Miss Ethel eut lieu à 3 heures dans la salle de bain de Madame. Y étaient présentes : la maîtresse, M<sup>me</sup> Julia, Diane et Minerve les fouetteuses Hermione et Hélioïpe et nous quatre jeunes filles. Nous avions endossé pour la circonstance, le petit tablier de chambrière avec bonnet à cul de poule, car c'était à nous qu'incombait le travail de préparer notre nurse pour la cérémonie.

Ethel, entièrement nue, fut amenée par les deux fouetteuses. Ses beaux cheveux châtain pendaient librement sur ses épaules, mais elle avait les bras liés en équerre sur le dos et un bâillon en bouche, Madame n'aimait pas les invectives et les cris inutiles. La pauvre avait du passer par les couloirs, sous les rires de la domesticité.

Nous eûmes vite fait de la laver et de la parfumer. Son derrière était déjà en voie de guérison. Puis, nous l'installâmes sur le socle de marbre où elle fut solidement maintenue dans la position requise. Pour nous occuper, pendant que Julia exécutait le tatouage, Madame se fit baigner par ses quatre petites esclaves. Puis, assise sur une chaise percée à large dossier, le buste renversé en arrière, Sarah, Eva, Grâce et moi nous dûmes lui faire toutes les caresses impures qu'exigeait son

esprit de débauche. Bientôt, cette forte femme se mit à gémir de volupté, tandis que Diane et Minerve restaient figées d'admiration et de désirs. Aux gémissements de la maîtresse répondaient ceux de sa victime ; mais ceux-ci étaient des gémissements de honte et de détresse.

Lorsque Julia eut terminé son travail, Madame nous fit signe de cesser, car les fouetteuses s'approchaient tenant la patiente à demi-couchée sur leurs bras, ses cuisses ouvertes pour bien montrer à la maîtresse le tatouage infamant. Madame, tout en restant assise lui fit le discours suivant : « Ma chère Miss Woodstick, avant-hier soir vous m'avez marquée en pleine figure, — elle lui montra les griffes encore visibles, — moi je me suis permis de vous faire marquer aujourd'hui à un endroit plus intime ; nous sommes donc quittes. Comme par ce signe que, chez moi, vous ne pourrez guère cacher, vous avez l'honneur de faire définitivement partie de ma domesticité, il vous faudra aussi changer votre nom, qui n'est plus de mise pour une esclave. Sur la proposition de ces deux bonnes servantes ici présentes qui seront, dorénavant, vos marraines, Hermione et Hélioïpe, vous ne vous nommerez plus que « Tinette », simplement. C'est un nom d'origine française, qui a une signification plutôt égrillarde. Il vous ira comme un gant, car il correspond parfaitement à l'estime dont vous jouissez ici. Pour le moment, vous pouvez continuer votre travail auprès des quatre fillettes. Seulement j'exige que vous vous considériez maintenant comme leur servante et non comme leur maîtresse. Vous n'avez, en aucune façon, à vous mêler de leurs amourettes ; par contre, libres à elles de vous accorder leurs faveurs, — si elles le jugent nécessaire. Vous restez, néanmoins, responsable de l'exacte application de leur régime : toilette, dressage acrobatique et tout le reste. C'est votre affaire de vous débrouiller avec elles ! »

Ayant terminé, elle fit signe aux porteuses. Celles-ci posèrent la jeune fille sur ses pieds, lui ôtèrent le bâillon et la détachèrent. L'infortunée avait écouté le discours, rouge de honte et les yeux baissés ; mais, libre de ses mouvements, elle n'osa faire aucun geste agressif et ne put que sangloter, entièrement subjuguée par la peur.

Alors sa maîtresse dit, en élevant la voix : « Tinette, viens me baiser le pied en signe de soumission ; après tu suivras tes marraines pour faire plus ample connaissance avec mes servantes et pour apprendre les obligations que tu as envers elles. » Et la malheureuse créature obéit en pleurant ; puis elle fut entraînée au dehors par les négresses, sans que Madame daignât donner l'ordre de couvrir sa nudité.

Et je chuchotai à l'oreille de Gigi : « Dire que cette fière fille est destinée à devenir le jouet de ces deux négresses brutales, d'origine cafre ! » La maîtresse, rentrée dans ses appartements, nous sortîmes toutes en silence et pûmes encore apercevoir comme les fouetteuses conduisaient leur proie vers les dortoirs de la valetaille.

M<sup>me</sup> Julia, durant toute cette après-midi, eut notre garde. Après nos jeux dans le parc, nous fûmes témoins d'une scène barbare, mais significative. Au moment où, vers 7 heures, nous rentrions à la nursery, nous croîsâmes une bande de mulâtresses et négresses nues et demi-nues. Elles étaient toutes plus ou moins ivres. Au milieu d'elles sautillait, ivre elle aussi, notre nurse étrangement attifée. Ses cheveux étaient soigneusement graissés et partagés en une infinité de petites tresses, dans lesquelles on avait planté des plumes et enfilé des perles multicolores.

Autour du cou, elle portait des colliers brillants. Un petit tablier minuscule, de perles enfilées cachait imparfaitement son sexe, comme chez les jeunes filles cafres. Aux bras et aux chevilles de larges cercles de cuivre indiquaient sa nouvelle condition. Des anneaux assez gros ornaient ses oreilles et un anneau identique était coincé à la partie médiane du nez. Ses seins étaient, à part les bouts rougis, teints en bleu clair, ainsi que l'étaient également ses paupières et ses orbites. Ses fesses étaient barbouillées de carmin, — probablement afin de cacher les marques encordées visibles des corrections. En un mot, à part la couleur de sa peau, elle avait l'air d'une vraie sauvage ; à quoi contribuait encore l'expression hébétée de sa face.

Au milieu de la farandole que formaient ses compagnes, elle piétinait comme elles en écartant les cuisses d'une façon comique que m'expliquait la présence de certain objet fourré entre ses fesses. Inconsciente, elle ne faisait même pas attention à nous. Julia ayant arrêté une retardataire, celle-ci nous expliqua, avec force hoquets, que, pour fêter son baptême, on allait initier la petite blanche aux plaisirs et danses d'un tamtam africain.

Grâce et moi nous plaignîmes fort la pauvre fille réduite à cette abjection, tandis qu'Eva et Sarah riaient de la farce qu'on se permettait avec elle, si pieuse et hautaine. Nous serrant l'une contre l'autre, Gigi et moi, nous prîmes à voix basse la résolution de dédommager Ethel, dans la mesure de notre pouvoir, de ces avanies.

Au milieu de la nuit nous fûmes réveillées subitement par le fracas qu'occasionnaient les négresses ivres en rapportant Tinette sans connaissance. Elles la flanquèrent sur son lit comme un paquet inerte, puis s'éloignèrent en riant, refermant à clé la porte de la nursery. Gigi et moi nous nous levâmes pour voir si nous pouvions lui porter secours, mais peine inutile ; appels, secouements, rien ne put la faire sortir de sa léthargie.

Le lendemain, un lundi, ce fut de nouveau bonne Tulia qui vint présider à notre toilette et à nos exercices. Elle s'occupa de suite d'Ethel et lui fit absorber une mixture qui devait la remettre sur pieds. Nous eûmes beaucoup de peine à lui desserrer les dents, mais aussitôt que la potion glissa dans son gosier, l'effet fut magique. Ethel poussa un long soupir et tous ses membres furent agités de soubresauts. Enfin, elle ouvrit les yeux et demanda à boire d'une voix pâteuse. Ayant absorbé le contenu d'une bouteille de soda qu'avait apportée la sage-femme, elle réussit à se mettre debout. Nous la conduisîmes immédiatement sous la douche froide, qui la remit complètement. Puis nous fîmes notre toilette comme d'habitude, nous déjeunâmes et nos exercices habituels avec la nurse commencèrent. « Afin qu'elle se déliât les jambes », dit Julia, car Ethel devait, ce jour-là pour la première fois, prendre part, activement, à nos évolutions de ballerines.

Au moment où nous nous apprêtions pour la leçon, Diane et Minerve entrèrent, portant le nouveau trousseau de Tinette.

Aussitôt mes marraines enserrèrent Ethel dans un des corsets, tirant à deux jusqu'à lui faire perdre la respiration. Puis on lui permit de s'asseoir et je lui mis les petits souliers de danse, apportés pour elle. On la couvrit d'un vieux kimono déteint et, toutes, nous nous mîmes en marche pour la salle de danse.

Madame était déjà là, en grande conversation avec M<sup>lle</sup> Tapaloff. Ce qu'elle lui avait raconté au sujet de son souffre-douleur, nous ne l'apprîmes que plus tard. Toujours est-il que notre professeur ordonna, d'un air méprisant, à la pauvre fille de s'approcher et d'ôter son kimono.

Elle se mit de suite à la palper et à la triturer selon son habitude. Elle lui fit exécuter divers mouvements préparatoires qui l'édifièrent sur les aptitudes du nouveau sujet. Alors, se tournant vers Madame, elle émit son opinion : « Je vous félicite, chère Madame, de votre nouvelle acquisition. Tinette est bien musclée et agile, j'en ferai une bonne sauteuse », dit-elle, en riant du surnom de la malheureuse.

Lorsqu'on la revêtit du juponnet de tulle, Ethel rougit, prodigieusement, car elle se rappelait fort bien le spectacle honteux de nos évolutions ; maintenant elle allait figurer comme actrice.

Sur le claquement de mains de la Russe, nous prîmes nos positions. Tinette en tête, et la leçon commença. Durant nos ronds de jambes, entrechats et écartements de cuisses, Madame s'aperçut bientôt combien la honte et la gêne paralysaient les mouvements de Tinette, que Mademoiselle dut plusieurs fois fouailler de sa verge. Aussi, la leçon terminée, s'adressant à Julia qui y avait assisté en spectatrice, elle dit : « Il me semble que notre pieuse recrue ne donne pas des aperçus suffisants de ses charmes sexuels. Je suppose que la végétation plus qu'abondante de son pubis en est la cause. Qu'en dites-vous, chère Julia, et vous Mademoiselle, si on la rasait complètement ? »

— « Ce serait, en tous cas, plus propre et plus agréable à voir, » émit la Russe. Alors la chose fut décidée, naturellement sans demander l'avis de l'intéressée. La fille fut immédiatement remise entre les mains de ses marraines qui devaient faire exécuter l'opération par une coiffeuse de la maison.

Tinette ne reparut qu'au moment où nous nous disposions à aller jouer dans le parc, sous la conduite des marraines. Elle vint en compagnie d'Hermione, revêtue du seul corselet. Nous vîmes alors que son corps était entièrement lisse et rougi par de mauvais traitements.

Prises de pitié, nous l'aidâmes, Grâce et moi, à revêtir son costume écourté de nurse. Court, il l'était vraiment ; tout autant que les nôtres. Ses longues et belles jambes gantées de noir étaient d'un aspect fort séduisant sous la petite jupe rayée, n'allant qu'à mi-cuisse. Bras et buste étaient nus, et le soutien-gorge du corselet levait haut ses admirables nichons de jeune femme bien en chair. Elle avait notre taille de guêpe, car Diane et Minerve avaient tenu à serrer elles-mêmes sa ceinture de cuir. En somme, malgré sa coiffe bleue de nurse, cachant le chignon, dont je l'avais rapidement coiffée, elle avait plutôt l'air, maintenant, d'une prostituée que d'une puritaine.

## CHAPITRE VIII

### SUMMERSET-HOUSE, L'ENFER DES JEUNESSES

A partir de ce moment, notre vie reprit à peu près son ancienne régularité. Diane et Minerve ayant fait observer à Madame qu'on les dérangeait trop souvent dans leurs fonctions de couturières, la nurse dut reprendre son ancien service auprès de nous. Ce fut un vrai soulagement

pour elle car, maintenant, la maîtresse avait donné l'ordre sévère à toute la domesticité de ne plus s'occuper d'elle ; les violences dont Ethel avait été victime les jours précédents, étant jugées suffisantes comme punition.

Sous la direction de Julia, assistée par Héliope, elle dut, sous les fessées multiples que lui infligeait sa marraine au moindre manque d'application, nous manier selon les indications de la sage-femme. C'était un spectacle révoltant de voir cette belle jeune femme troussée et fessée par la géante nègre, comme une toute petite fille.

Comme on avait, intentionnellement, laissé ses pantalons ouverts, et que, par peur des châtiments, elle n'osait y remédier, nous avions souvent le spectacle aguichant de son sexe rasé de près, bien visible sous les jupettes si facilement retroussables.

Gigi et moi, nous nous efforcions, par notre gentillesse, de lui rendre plus supportable son malheureux sort. Nous lui mettions des onguents rafraîchissants et des compresses la nuit, en un mot, nous faisions tout ce qui nous était possible afin qu'elle reprît courage et plaisir à la vie ; car il y avait des moments où elle était hantée par des idées de suicide.

Touchée de nos prévenances, elle ne faisait maintenant plus aucune différence entre le petit frère et la petite sœur ; elle apprenait à apprécier nos caresses. Aussi devint-elle rapidement notre amante passionnée. Déjà, elle ne s'offusquait plus des rapports maritaux de Gigi et de son petit frère. Ses conceptions morales avaient changé, à la suite des rudes chocs dont on avait accablé sa pudeur de femme blanche.

Durant tout ce mois de mai nos leçons, promenades et jeux suivirent leur cours habituel. Lorsque nous étions à notre leçon de chant, Tinette allait, soi-disant, prendre des leçons de banjo et de saxophone chez ses marraines, qui étaient des adeptes enthousiastes de ces instruments nègres. L'infortunée fille en revenait toujours les yeux cerclés d'un bistre révélateur. Tinette, chez ses marraines, faisait, comme nous avec Zizi, son apprentissage de prostituée. Madame lui donna, d'ailleurs, plusieurs fois l'occasion de montrer ce que ses marraines lui avaient enseigné sous ce rapport, lorsqu'on nous amenait, au milieu de la nuit, en chemise, rubans dans les cheveux et pomponnées à souhait, dans la grande chambre à coucher de notre maîtresse. Là c'était alors, grisées de champagne et d'aphrodisiaques, des ébats et des pratiques sans nom avec elle. L'immorale M<sup>me</sup> Goodwhip connaissait à fond toutes les méthodes, même les plus dangereuses, pour activer et exaspérer les sensations amoureuses. Elle nous faisait hurler de joie érotique ; quelques fois jusqu'au complet évanouissement. Ranimées par de savantes fustigations, on nous transportait, délirantes, dans la nursery.

Mais, à raconter ces intermèdes, j'en oublie de parler des progrès que faisait ma propre métamorphose. Je puis assurer qu'elle était un fait accompli, maintenant. Mon intime cohabitation avec toutes ces jeunes filles m'avait rendue aussi fille qu'elles-mêmes ; plus encore, peut-être, car Ethel, Eva et Sarah étaient de manières beaucoup plus masculines que moi. J'en eus la preuve un jour que, demandant à ma petite épouse ce qui avait le plus excité son amour pour moi, elle répondit d'un air polisson : « Oh, my dear sweetheart, avant d'être mon petit mari adoré, tu étais ma sœurette mignonne. Tu me ressembles tellement en tout, que j'ai l'illusion de posséder un double moi-même ! C'est si doux d'avoir un petit homme et une gracieuse petite sœur réunis



en une seule personne. Quand tu me possèdes, j'ai la conviction d'être ta petite chose, et quand nous nous caressons, nous sommes bien deux sœurs qui s'aiment. As-tu compris ? » Cette friponne de Gigi était devenue un vrai diabolin, elle, naguère si timorée et bête. Son corps de jeune fille s'était épanoui. Ses formes gracieuses de fillette devenaient plus rondes et plus fermes. En un mot, ma petite épouse promettait de devenir une femme adorable.

Quand nous n'étions pas occupées à nos leçons, en fillettes espiègles et sauteuses, nous parcourions tout le château. Souvent, faisant irruption dans les dortoirs, nous assistions à des scènes intimes que notre présence ne troublait nullement. Madame ne voyait aucun inconvénient à nos curiosités ; cela ne pouvait, selon elle, que parfaire ma féminisation et faciliter notre surveillance qui, loin de se relâcher depuis la déchéance de la nurse, était, au contraire, devenue encore plus vigilante. Ehontées comme nous l'étions maintenant, nous devînmes les amies de toutes ces moricaudes.

Avec un sans-gêne absolu ces femmes de couleur nous narraient en termes crus tous les avantages que, par nos danses, nous pourrions, plus tard, obtenir dans le demi-monde.

Obscurément au début, puis de plus en plus clairement, je commençai à discerner la volupté intime qu'il devait y avoir pour un demi-émasculé comme moi à se plier aux exigences d'un homme amoureux et fort. Je me le représentais grand, beau, les cheveux bouclés, imberbe. Je m'imaginai aisément les plaisirs que devait procurer un tel amant. Je n'avais, en somme, pratiqué jusqu'ici que l'amour saphique avec des femmes de tout âge et de toutes races. Une seule fois, avec Betsy, j'avais connu le plaisir que donne l'approche du mâle. Souvent la nuit, je rêvais d'un amant, je serrais avec frénésie le corps doux et tiède de Gigi sur mes nichons palpitants. Mais, hélas, la pauvre petite ne pouvait me satisfaire.

Mon sexe artificiel était, depuis longtemps, le dispensateur de toutes mes joies. Sans lui, je n'aurais été qu'une loque abêtie par tous les supplices et dressages qu'on m'avait fait subir depuis un an.

\*

\* \*

Au début du mois de Juin nous eûmes, Gigi et moi, une surprise à laquelle nous ne nous attendions certainement pas. Zermah, subitement, fit sa réapparition à Summerset-House. Elle s'était, soi-disant, enfuie de la place qu'elle avait, à Oakland, chez M<sup>me</sup> Birch, profitant de ce que cette dernière avait été forcée de suivre son mari à Chicago. C'était l'amour pour sa fille qui, disait-elle, l'avait incitée à revenir. Mais je la soupçonnai de suite d'avoir, en cette affaire, agi de connivence avec notre maîtresse. Cette dernière avait besoin d'elle pour la « garden-party » qu'elle avait l'intention d'organiser pour le premier juillet prochain. Bref, nounou qui, en nous revoyant moi et Gigi, nous avait pressées avec effusion sur ses seins puissants, fut rétablie dans ses fonctions de bonne et de dresseuse.

Au fond, et sans vouloir nous l'avouer, nous n'étions, la petite et moi, pas trop affligées de la réapparition de notre bonne. Nous étions bien devenues ses « petites choses sans volonté »,

quand elle nous tenait entre ses cuisses puissantes ; même ses corrections avaient pour nous un certain attrait !

Nous eûmes alors, ma petite épouse et moi, l'idée charitable de profiter des dispositions conciliantes de notre même pour la supplier de ne pas maltraiter Ethel. Nous lui contâmes tout ce que cette malheureuse avait subi et subissait encore, et nous réussîmes, sans trop de peine, à lui faire promettre de prendre la jeune fille sous sa protection. D'autant plus que la tierceronne montrait beaucoup d'animosité envers les deux fouetteuses qui lui avaient réduit le derrière en bouillie, lors de la découverte de ses méfaits à notre égard. Elle tint parole ; mais cela n'alla pas sans protestations de la part d'Hermione et d'Héloïse qui voulaient garder leur victime chez elles. A la suite d'un violent pugilat, au cours duquel notre même géante eut le dessus, les deux moricaudes furent définitivement expulsées de la nursery. Dès le premier soir, Zizi avait transporté son ancien lit derrière le paravent, puis avait relégué celui d'Ethel, en notifiant à la jeune fille que, désormais, elle aurait à partager sa couche. La malheureuse avait déjà tant fait la fille soumise avec toutes les femmes du château, qu'elle ne fut pas autrement affectée de cette nouvelle prise de possession par une géante brune, que je lui dis fort capable de la protéger contre les brutalités de ses marraines et des autres.

Les choses étant arrangées de cette façon, notre vie quotidienne reprit son cours ordinaire jusqu'au 15 juin. A partir de cette date, les préparatifs pour la réception du 1<sup>er</sup> Juillet entrèrent dans une autre phase. Madame ayant décidé que, pour cette fête, nous serions exhibées comme personnel d'un cirque forain, le matériel nécessaire fut amené au château. Il avait été acheté, en bloc, par les soins de Zizi, et provenait d'une troupe en faillite.

Une roulotte à l'aspect minable fut attelée d'un beau cheval pie à large croupe et fine encolure, provenant des écuries de Madame. L'intérieur de la voiture était aménagé en dortoir à deux étages, avec d'épais matelas en foin végétal. La cuisine devait se faire au dehors. Le matériel, chargé sur la roulotte, se composait d'un attirail pour danse sur la corde. Une estrade, rapidement montable et démontable, devait servir aux exhibitions acrobatiques et chorégraphiques.

Nous fûmes fortement étonnées, Grâce, moi et les quarteronnes, à la vue de toutes ces vieilleries. Mais notre étonnement fit place à de l'humiliation, lorsqu'on nous distribua les costumes que nous devions porter désormais. C'étaient de vraies loques, comme en portent les saltimbanques tsiganes. Des corselets en cuir brun, usé, aussi étroits que nos gaines habituelles. Là-dessus des petites robes à mi-cuisse, faites de pièces de drap et de calicot de couleurs diverses ; de vraies défroques de mendiants. De chemises, de pantalons, de linge en général il n'était pas question.

Notre bonne nous expliqua que, par ces costumes de pauvresses, nous entrerions mieux dans la peau de notre rôle, et que c'était intentionnellement aussi qu'on avait acheté du matériel usagé, afin de faire accroire au public que nous étions des saltimbanques de profession.

Ainsi accoutrées, nous dûmes suivre, ce 15 juin, la roulotte conduite par Tinette, à laquelle était confié le rôle de cochère. Zermah exultait de joie, — elle était directrice d'un cirque forain, ambition qu'elle nourrissait depuis de longues années. Moins contentes étaient les fouetteuses de

n'être, en somme que les domestiques de celle qu'elles avaient déjà fouaillée de si belle manière. Aussi, durant les quinze jours de notre randonnée à travers le parc, ce ne furent que disputes incessantes entre les trois mégères, souvent suivies de pugilats acharnés.

Nous étions membres d'un cirque de la plus basse classe, sans illusion aucune. Et, comme c'est le cas pour les enfants employés dans ces sortes d'exhibitions, nous étions les souffredouleur de celles qui, plus fortes que nous, nous traitaient en petites esclaves de jour et de nuit.

Le travail journalier était partagé de la façon suivante : Une heure après le lever du soleil, nous devions sortir de la roulotte. Chacune une cruche de grès sur la tête, protégée par un coussinet, nous allions chercher l'eau nécessaire à la cuisine. Nues, nous couchions et nues aussi nous exécutions ce travail d'équilibre qui, les premiers jours, nous rapporta maintes fouettées aux lanières.

C'étaient Hermione et Hélioïpe qui avaient imaginé cette corvée, disant que cela ne pouvait que rendre notre démarche plus altière et plus gracieuse. En effet, tout en nous tenant fort droites et les seins hauts, nous étions forcées de travailler des hanches pour garder l'équilibre. Madame, qui nous rencontra un jour à ce travail, en fut émerveillée et donna aussitôt l'ordre d'intercaler une « danse aux cruches » dans le programme des représentations.

Puis, nous nous rendions à l'arène située non loin du château.

Là, on montait l'estrade et les supports de la corde à danser. Et notre travail commençait.

Grâce et moi nous montions sur la corde, avec balancier d'abord, ensuite avec parasol chinois. Pendant ce temps Tinette, aussi court vêtue que nous, sautait sur le cheval que ses marraines avaient harnaché et muni du panneau. Ses danses et grâces terminées, toute nue, elle continuait à s'exercer à des voltiges compliquées sur sa monture non-sellée. Eva et Sarah, sur l'estrade, jouaient alternativement de l'orgue de barbarie pour accompagner nos exercices. Les deux négresses travaillaient aux haltères ou luttaient, et la directrice, armée d'une longue chambrière de cirque,





allait de Tinette à nous, nous fustigeant ferme aussitôt qu'elle le jugeait nécessaire. Ce travail durait presque toute la matinée ; puis on pliait bagage et la caravane allait chercher un campement de nuit.

Après le grand déjeuner, fait de conserves, et une sieste de deux heures, on montait l'estrade où Grâce et moi devions danser sur les mains, accompagnées par le violon et le violoncelle des quarteronnes. Puis toutes les cinq nous apprenions la « danse aux cruches » aux sons de l'orgue tourné par Zizi. Il va de soi que, pendant toutes ces productions, on ne nous ménageait pas. Les jardinières pouvaient souvent entendre des cris de filles corrigées aux lanières, au martinet, ou bien fessées à la main. Nous terminions le programme journalier en exécutant moi, le fameux *piss-dance*, et Gigi ses contorsions de « fille serpent ».

Comme bouquet final, toute la troupe formait une pyramide dont les négresses étaient la base, Zizi, Eva et Sarah le milieu et Tinette, Gaby et Gigi le sommet.

Ceci fait, on organisait le campement de nuit. Nous cherchions de l'eau, puis on soupait d'une soupe au lait et aux croûtons de pain, et nous rentrions dans la voiture.

Ordinairement, les trois femmes restaient encore longtemps près du feu à boire, à jouer aux cartes et à se quereller. Pendant ce temps, nous nous aimions Gigi et moi, tandis que Tinette était harcelée par les deux petites quarteronnes, avides de caresses. Elle se soumettait, déjà conquise à ces pratiques, et évoluait docilement entre les petites insatiables.

Après huit jours de ce genre de vie, nous avions complètement changé d'aspect. Nous étions presque méconnaissables. On n'avait emporté ni fil ni aiguilles pour raccommoder nos frusques et notre genre d'occupation n'était pas pour remettre nos haillons à neuf. Aussi nos petites robes à pièces disparates laissaient-elles voir notre peau en maints endroits, et le bas de nos jupettes pendait, effiloché. Notre peau était brunie ou rougie par les caresses du soleil de juin, et d'une propreté douteuse, car les bains à l'eau froide, sans savon, nous rafraîchissaient, mais ne nous nettoyaient pas. L'air hirsute que nous donnaient nos cheveux, peu soignés et épars achevait de faire de nous de vraies petites tsiganes.

Le jour de la représentation approchait. L'avant-veille de la fête, Diane et Minerve parurent, apportant de nouvelles défroques.

Afin de ne pas gâter l'illusion de notre état misérable elles étaient d'étoffes de teintes fanées, et paraissaient avoir souvent servi. Chacune des trois artistes de cirque, c'est-à-dire Ethel, Gigi et moi, reçut une jupette en percale raide, attachée à un petit corsage de même étoffe s'adaptant exactement au corselet. Il va de soi que cette jupette, ronde et très courte, ne cachait que le ventre et les hanches. La mienne était jaune et rougeâtre, à teintes changeantes, celle de Gigi, bleu et vert et celle de Tinette rouge-violacé, ce qui allait admirablement à son teint mat de brune. Inutile d'expliquer pourquoi ces costumes ne comportaient aucun dessous. Ethel, seulement, fit la moue en songeant au public, mais n'osa rien dire, — et pour cause. Cela ne lui était encore jamais arrivé de montrer ses intimités rasées, en sautant sur panneau ! Eva et Sarah furent affublées de courtes tuniques décolletées, sans manches, avec attaches d'épaules. Celle d'Eva était verte, à fleurs orange, celle de Sarah violette, à fleurs blanches.

Voici le programme de la représentation qui eut lieu, par un temps radieux, à dix heures du matin :

« GREAT AMERICAN AND CANADIAN SHOW »

AVIS AUX AMATRICES

*Les membres de cette troupe, dans leurs évolutions diverses, ne portent aucun dessous*

1. Entrée et installation du cirque. Danse aux œufs et au sabre — à la Mignon, — par deux fillettes volées.
2. Miss Gaby et Gigi dans leurs évolutions sur la corde haut-tendue.
3. Danse sur panneau, exécutée par Miss Titi.
4. Intermède comique des nigger-clowns Kiou-Kiou et Piou-Piou.
5. Danse sur mains des Miss Gaby, Gigi, Eva et Sarah.
6. Grâce, la « fille serpent », dans ses désarticulations extraordinaires.
7. Miss Titi dans ses évolutions sur cheval libre.
8. Intermède de lutte, et travail aux haltères.
9. « Quadrille des cruches », dansé par les Miss Titi, Gaby, Gigi, Eva et Sarah.
10. Jeux pédestres de 3 femmes avec 4 fillettes nues.
11. Le « Piss-dance », chorégraphie inédite exécutée par l'hermaphrodite Gabriella, ancien Sian-Kon.
12. Grande pyramide finale, exécutée par diverses nudités, grandes et petites.

*Location aux enchères des charmes intimes des actrices Titi, Gaby, Gigi, Eva et Sarah ; ceci au profit des trois dresseuses Zermah, Hermione et Hélioïpe.*

On le voit, notre maîtresse qui avait sévèrement puni notre première prostitution organisée par Zizi, ne se gênait nullement d'en faire autant pour être agréable à ses invitées. Il est vrai qu'il lui fallait tenir compte des passions et des appétits de cette société de lesbiennes enragées, dont elle était la présidente.

Ce jour mémorable de notre première exhibition en grand public, — et, en même temps d'anniversaire de mon arrivée à Summerset-House, — fut plutôt douloureux pour nos fesses, à Gigi et à moi. Afin de montrer la sévérité du dressage des deux fillettes volées et, pour exciter, par là, la curiosité de l'assistance, Hermione et Hélioïpe, sous un prétexte futile, se mirent à nous fouetter avec des martinets. Pour la danse des œufs que Gigi devait exécuter et pour la mienne, autour des sabres en carton plantés en terre, nous avions gardé nos loques de tsiganes. Les fouetteuses n'eurent donc qu'à troussez notre misérable défroque et à nous coucher, fesses nues, sur leur cuisse, face au public. N'étant pas préparées à cet intermède, qu'on ne nous avait pas fait subir lors de la répétition générale, nous eûmes réellement peur et nos cris stridents d'enfants

maltraités firent grande impression sur les spectatrices. A travers mes larmes j'aperçus Miss Betsy qui, assise au premier rang à côté de Madame, semblait protester avec véhémence. Heureusement que notre fustigation, sur un signe que fit Madame, en riant, cessa après les premières cinglades. Remises sur pieds, nous commençâmes nos pas aux sons de l'orgue de barbarie que tournait Sarah. Encore tout échauffées par la correction, notre succès s'annonça bien pour ce début. On nous jeta force fleurs, bonbons et piécettes blanches, et nous disparûmes derrière la tente en faisant de gracieux saluts et en envoyant des baisers. La présence de Betsy m'avait déjà consolée ! Nous endossâmes rapidement nos costumes de danseuses et je rassurai Gigi en lui disant qu'il y avait dans le public une personne qui nous protégeait.

Nos évolutions sur la corde de chanvre, tendue à dix mètres, devaient être bien gracieuses dans ces costumes de ballerines, et le manque de tutu les rendait d'autant plus intéressantes aux yeux de toutes ces lesbiennes. A la fin, les applaudissements furent frénétiques.

Ethel aussi eut un succès fou comme écuyère court vêtue, voltigeant gracieusement sur le panneau de sa puissante monture. Avisée par notre correction précédente, et stimulée par la chambrière de la directrice, elle avait abdiqué toute honte et montrait à souhait son académie intime, au grand plaisir des 250 ou 300 femmes présentes. Cette grande et belle fille, aux parties roses et épilées, comme celles d'un tout petit enfant, fut même bissée et, après une courte pause, dut recommencer ses trémoussements indécents. L'intermède comique des fouetteuses, attifées de costumes ridicules, fit beaucoup rire les domestiques présentes. Puis nous apparûmes nues, Grâce, Eva, Sarah et moi, pour la danse sur mains. Nous ne portions que des anneaux de cuivre aux chevilles, aux poignets, aux oreilles et au gras des bras, — en signe d'esclavage. Nous fûmes, de suite, accueillies par des applaudissements qui redoublèrent, avec accompagnement de cadeaux, à la fin de notre exhibition infâme.

Puis, ce fut de nouveau le tour d'Ethel.

Ornée, comme nous, d'anneaux d'esclave, mais, à part cela, nue comme un ver, elle se produisit dans ses jeux équestres sur cheval libre, sautant comme une chèvre sous les fouaillées de la directrice.

Elle fit sensation aux yeux des indiennes et des femmes des États de l'Ouest, toutes grandes amatrices de ces sortes d'exhibitions.

Pendant les tours de force et d'adresse d'Hermione et d'Hélioïpe, nous nous consolâmes en mangeant les friandises qu'on nous avait jetées.

Pour le prochain numéro, « le quadrille des cruches », à cinq, nous reparûmes toutes nues. Les cheveux échafaudés en chignon, avec postiches, et le crâne couvert d'un coussinet protecteur, nous commençâmes nos poses plastiques et nos grâces aux sons de l'orgue tourné par Hélioïpe. Durant cette danse nous nous accompagnions nous-mêmes, les unes de tambourins, les autres de castagnettes. Nous montrions à chaque instant nos charmes intimes, tout en restant droites sous nos cruches demi-pleines, car les mouvements étaient combinés de façon raffinée par les moricaudes, afin d'exciter les passions de la foule ; tout cela en vue du numéro final, c'est-à-dire notre location aux enchères pour le reste de la journée et la nuit suivante. Nos évolutions à pas lents, bustes bombés, fesses hautes et hanches mouvantes, étaient interrompues par des poses



plastiques, des lancements verticaux de jambe et des poses d'équilibre, jambe à la main ou cuisses écartées.

Le quadrille se terminait, par une sorte de tableau vivant au cours duquel Tinette, assise sur un haut tabouret, recevait nos caresses. Durant notre travail, nous nous aperçûmes bien comme cette foule de mégères éhontées était en ébullition. C'étaient des cris, des appels passionnés, et nous vîmes même plusieurs de ces exaltées se pâmer. Zizi et les négresses se frottaient les mains, se réjouissaient déjà de la bataille de dollars autour de nos charmes.

Dans les jeux pédestres qui suivirent, avec les quatre petites esclaves nues, nos trois tourmenteuses s'ingénierent à faire ressortir nos charmes intimes autant que possible. Elles nous faisaient sauter, cuisses écartées largement, ou accroupies en mauviettes, au bout de leurs larges pieds plats. Certaines spectatrices en haletaient.

Pendant le *piss-dance*, pour lequel la directrice dut me forcer de paraître hors de la tente, en me giflant — j'avais tellement honte de montrer cela à Miss Betsy — ce fut la même exaltation dans le public. Pour me permettre les gestes obscènes propres à cette chorégraphie, on m'avait attaché un court petit tablier de tulle et de dentelle sur le ventre.

Je commençai donc, en m'appliquant de mon mieux, une tasse de métal à la main, et je chantai une chanson chinoise obscène, comme je l'avais appris à Hao-Dah-Toungtsé. Eva et Sarah m'accompagnaient en sourdine. Vers le milieu de mes évolutions, je vis Miss Betsy quitter ostensiblement l'arène, ce qui me fit monter les larmes aux yeux. Je terminai néanmoins ma danse abjecte, saluée par les *Cha-Cha* des nombreuses Chinoises présentes, et sous un tonnerre d'applaudissements de toute la foule. J'eus l'impression d'être encore dans la grande caverne ; sûrement, beaucoup de ces jaunes avaient déjà eu l'occasion de m'applaudir, lors de mon exhibition sur leur théâtre.

La grande pyramide, marquant la fin de la représentation et le commencement des enchères, donna aux amatrices un nouvel aperçu de nos académies.

Toutes nues, nous nous échafaudâmes avec agilité, malgré la fatigue des tours précédents. Les négresses formant la base, portaient Zizi debout sur leurs épaules. Sur les cuisses de celle-ci, Eva et Sarah se tenaient sur un pied. Maintenues autour de la taille par la tierceronne, elles avaient mis l'autre jambe en grenouille autour de leur cou. Tinette, debout sur les épaules de Zermah, nous tenait, Gigi et moi, de la même façon, ce qui nous permettait d'avoir notre jambe libre en main, dans la pose du grand écart.

Des exclamations admiratives retentirent, et certaines de ces femmes nous adressèrent même des compliments crus, dans l'exaspération de leurs désirs.

Descendues de nos perchoirs, nous dûmes nous aligner immédiatement sur l'estrade et le honteux marché commença. Tinette, la première, fut adjugée 105 dollars à une artiste japonaise, qui s'était toquée d'elle. Le cœur serré, j'avais scruté avidement la foule, cherchant Betsy. Je fus vite rassurée, je l'aperçus aux derniers rangs, me faisant un signe d'intelligence. Gigi, ma pauvre petite femme, devint la proie d'une indienne à l'air bestial qui l'acquit au prix de 110 dollars. La fillette se débattit, en m'appelant, lorsque la sauvagesse la prit dans ses bras et l'emporta, comme

un paquet, vers le château. Mon mouvement impulsif vers elle fut de suite réprimé par une cinglade de lanières que Zizi abattit sur mes fesses. C'était mon tour !

Cette enchère fut la plus acharnée de toutes. Le *Sian-Kon* hermaphrodite excitait l'envie générale. Heureusement que Betsy et sa tante étaient riches, — sans cela une grande Chinoise à l'air crapuleux, probablement une tenancière de maison publique à Hao-Dah-Toungtsé, aurait eu le dessus. Au prix de 220 dollars je pus aller me réfugier contre les jupes de mon amante. Eva, au prix de 75 dollars, dut suivre la Chinoise à ma place et Sarah, au même prix, échut à Suzanne la rousse que je n'avais pas du tout remarquée dans cette multitude bigarrée. On ne nous rendit même pas nos loques, et nous fûmes emmenées nues par nos acquéreuses, — que les plus pauvres jalousaient furieusement.

Betsy et sa tante me conduisirent de suite dans la chambre qu'elles avaient en commun. Elles me firent prendre un bain, puis me vêtirent d'une chemise et d'un pantalon à Betsy. Cette dernière alors, me prenant sur ses genoux et me cajolant, me demanda de lui raconter tout ce qui m'était advenu depuis sa visite d'avril. En pleurant, je lui contai toutes les avanies qu'on nous avait fait subir à Gigi et à moi, sans oublier le martyre d'Ethel. Les deux dames en furent consternées et indignées ; la manière surtout dont on avait traité la nurse mit M<sup>me</sup> Friendshope hors d'elle. Betsy m'ayant demandé ce qu'il y avait de vrai, en ce qui concernait mon mariage avec Grâce, je ne pus que lui confirmer ce qui s'était passé. Madame, d'ailleurs, lui avait déjà conté la chose en riant. Ce fut alors le tour de ma grande amie de verser des larmes de dépit et de colère : « Je me vengerai de cette méchante femme ! », s'écria-t-elle plusieurs fois. Connaissant le lieu où habitaient les parents de Grâce, je lui fis la proposition de le lui indiquer, afin qu'elle fût à même de les prévenir et d'alerter la police. Mais elle ne voulut rien entendre, disant : « Oui ! pour que ces gens te reprennent avec leur fille ; car la petite ne te lâcherait plus, et tu serais à jamais perdue pour moi. En restant au contraire toutes les deux chez la Goodwhip, je suis au moins assurée, de pouvoir te posséder de temps en temps. » Je vis par là, combien cette fille m'était attachée !

Rageusement, elle me prit dans ses bras, me porta sur son lit et, en hâte, se mit à se déshabiller. Dépitée de ce que je ne lui appartenais plus sans réserve, elle me fessa vigoureusement et, lorsque, toute éplorée de douleur, je lui demandai pardon, mettant en pratique les leçons données par moi, elle se mit à me caresser de façon si raffinée, qu'énergée par la fatigue et les émotions successives de cette terrible journée, je m'évanouis dans ses bras, comme une vraie femmelette. Je me réveillai sous ses étreintes passionnées, tandis que, tout en larmes, elle me dorlotait, prise de remords.

Le soir venu, M<sup>me</sup> Friendshope déclara qu'il était temps de repartir. Alors toute tremblante, je dis à Betsy que, si elle m'abandonnait cette nuit, je deviendrais infailliblement la proie d'une brute quelconque, car Zermah n'hésiterait pas à me louer une seconde fois.

La pauvre fille, en entendant cela, se mit à supplier sa tante de rester jusqu'au lendemain matin ; la bonne dame, en voyant l'énervement de sa nièce, ne put qu'acquiescer.

Le lendemain matin, vers huit heures, Zizi vint me chercher, annonçant à ces dames, d'un ton plutôt grossier, que « la maîtresse réclamait la petite ». Naturellement, ce furent des adieux éplorés de part et d'autre.

A ma grande stupéfaction, au lieu de monter dans la nursery, elle descendit dans les sous-sols. A mes questions apeurées, elle ne répondit pas. Enfin nous arrivâmes à destination.

C'était dans la grande salle de bain du personnel du château qu'on m'attendait. Une large piscine en occupait le centre et, dans un coin, on avait installé tout le mobilier de la nursery. Tinette, Gigi, Eva et Sarah étaient déjà rangées, dans leurs costumes d'intérieur, devant Madame. Telle que j'étais, je dus écouter les instructions de la maîtresse. En résumé, elle nous dit ceci : « Vous avez abîmé votre peau durant les trois semaines de vagabondage, et il vous faut suivre maintenant, pendant ce mois de juillet, un traitement de parfaite beauté. Vous allez rester enfermées dans cette cave avec Zermah, et ne sortirez, en kimono, que pour reprendre vos leçons de chant et de danse. »

Madame partie, Zizi nous raconta que, pour les premiers jours d'août, nous aurions à nous produire dans une fête intime, non comme saltimbanques, mais comme chanteuses, musiciennes et danseuses de ballet classique. Il s'agissait, pour cela, d'acquérir un teint blanc et satiné. M<sup>lle</sup> Tapaloff qui, pendant notre dressage de saltimbanques, avait pris des vacances, allait revenir nous donner nos leçons.

Encore toute brisée du chagrin de mes adieux à Betsy, ces explications me laissèrent indifférente. Gigi, en m'aidant à me rhabiller, réussit un peu à me remonter le moral en me disant que, sûrement, les Friendshope reviendraient nous voir. Alors seulement je repris conscience de la réalité.

Pour le matin, le programme journalier restait tel que d'habitude, mais l'après-midi, au lieu d'aller jouer dans le parc, nous dûmes nous soumettre, toutes les cinq, à un régime spécial activant considérablement la régénération de notre peau. Après la sieste, Zizi nous obligeait à nous plonger, pendant une demi-heure, jusqu'au cou dans certaines cuves préparées à cet effet. Après, nous nous passions mutuellement tout le corps à la pierre ponce, puis l'enduisions d'huile parfumée. Ceci fait, nous étions autorisées à pratiquer des jeux de différentes sortes : Jeu à la balle, lutte, tir à l'arc, etc..., pour fortifier nos bras ; sauts à la corde, pour fortifier nos jambes. A 7 heures, un bain d'eau chaude nous purifiait et nous soupions. Jusqu'au coucher, nous pouvions nous occuper à des travaux d'aiguille et à des lectures. Moi, je me mis à noter toutes mes aventures, depuis mon rapt.

Nos leçons de chant et de danse étaient poussées activement. C'est surtout au cours de celles-ci que nous étions fouettées cruellement par M<sup>lle</sup> Tapaloff, qui semblait maintenant contaminée par l'ambiance fustigatrice de Summerset-House. Pour augmenter notre érotisme, Madame avait imaginé de nous faire fourrer à chacune une poire harmonique dans le sexe. Alors, dans le paroxysme de l'exaltation, les poses sur pointes les plus difficiles nous devenaient possibles.

Comme l'avait prédit la Russe, Ethel devint bientôt une danseuse hors ligne et eut les plus grandes chances d'être promue au rang d'étoile. Néanmoins, elle était fouettée tout autant que nous. Les vilains racontars de Madame qui avait fait accroire à Mademoiselle que Tinette était

une ancienne fille de maison close, avaient laissé un fond d'animosité chez la Russe. Mais, petit à petit, je réussis à dissiper le dégoût qu'éprouvait la maîtresse de danse pour la jeune fille. Dans une explication émouvante qu'elle eut avec Ethel, Mademoiselle lui demanda même pardon de l'avoir si mal jugée ; et c'est alors sur Madame elle-même qu'elle reporta son mépris tout en le cachant soigneusement.

Rien de plus touchant pour une âme tendre que de voir cette jeune fille et ces quatre enfants aux yeux agrandis par la peur des supplices que Zermah, sur l'ordre de Mademoiselle, nous infligeait au moyen des câbles de caoutchouc, à chaque insuffisance corporelle. Nos corps fluets se tordaient, suspendus en l'air en des poses honteuses d'assouplissement, mais nécessaires à la bonne exécution des pas chorégraphiques.

Aussi, vers la fin de ce mois de juillet, nous avions fait de tels progrès que le professeur put nous conférer à toutes le titre de « ballerine », titre qui comportait le droit de porter le « tutu » traditionnel.

Ce petit caleçon fermé, en soie blanche, fut remis à chacune, en présence de Madame, qui nous adressa un discours de félicitation. Mais il ne nous était permis de le mettre que lorsque nous nous produirions en public. M<sup>lle</sup> Tapaloff avait besoin de nos fesses nues pour les fustigations stimulatrices, et Madame qui venait souvent juger de nos progrès, ne voulait pas se priver de la vue de nos charmes intimes, surtout de ceux de Tinette, toujours rasés soigneusement par Zizi. Les soins qu'on prodiguait à nos corps, joints au manque de lumière solaire, nous avaient peu à peu transformées. Nous avions, pour nous y aider, toutes sortes de pommades et de crèmes à notre disposition. Maintenant nous ressemblions toutes à des poupées blanches et roses, et non plus à de petites tsiganes.

L'effet de nos corps si blancs, pendant nos dislocations, notre marche sur les mains et autres tours, n'en était que plus charmant.

A la fin du mois, nos costumes de ballerines furent prêts. Ils étaient du genre classique, mais « modernisés » selon les idées de Madame et les conseils de M<sup>lle</sup> Tapaloff, c'est-à-dire d'un déshabillé provocant. Les juponnets, confectionnés en tulle de blancheur éclatante, étaient très fournis, horizontalement droits et extrêmement courts. Le petit corsage de soie blanche épousait étroitement le corselet porte-seins en cuir blanc. Il était retenu aux épaules par des attaches de soie blanche. Largement décolleté en rond, il laissait nus le cou, les épaules, une partie du dos et le buste jusqu'au haut des seins. Aux pieds, nous avions de petits souliers de danse de soie blanche, avec bandelettes d'attache allant jusqu'au haut de la cheville. Une ceinture de cuir blanc devait amincir encore plus notre taille déjà si étroitement serrée.

La fête intime eut lieu le 2 août dans la grande salle du château, qui avait été décorée à profusion de fleurs de toutes couleurs. On n'avait pas édifié d'estrade pour nos productions ; nous devions danser sur un espace libre ménagé au beau milieu de la salle. Les spectatrices, relativement peu nombreuses, nous entouraient d'un cercle large et peu fourni. Dans un coin de la salle, on avait disposé une garde-robe derrière un paravent. Là se trouvait réuni tout ce qui était nécessaire pour notre toilette.

L'orchestration de la salle devait fournir la musique, car étant éduquées sur la stricte mesure d'un piano électrique, nous étions habituées à danser de manière exacte. Malgré une certaine résistance de la part de notre maîtresse qui, décidément, avait pris en grippe la pauvre Ethel, Mademoiselle tint absolument à conférer la dignité d'étoile à sa meilleure élève. Elle avait absolument besoin d'une bonne soliste, et ne voulait pas se donner elle-même en spectacle à la « women's Society ».

Le programme de la fête fut fixé, par Madame et M<sup>lle</sup> Tapaloff, de façon suivante :

1. Sérénade de Toselli, chantée par Miss Gaby.
2. « Matinata » de Léoncavallo, chantée par Miss Grâce.  
Accompagnement par Miss Eva (violon), et Sarah (violoncelle).
3. Suite de ballet, « La source » par Delibes ; dansé par Miss Titi (soliste), Gaby, Grâce, Eva et Sarah.
4. « La bibasis grecque », dansé par Miss Gaby, l'Hermaphrodite. Accompagnement comme en haut.
5. « Suite de ballet », par Popy ; dansé par Miss Titi (soliste), Gaby, Grâce, Eva et Sarah.
6. « Psyché et l'Amour », dansé par Miss Grâce et Gaby. Accompagnement comme en haut.

Ce jour-là, la « Société Féministe » de M<sup>me</sup> Goodwhip était presque au complet. Elle se composait d'une trentaine de femmes à l'air hautain, habillées de somptueuses toilettes de soirée. J'aperçus l'amie intime de Madame, la fameuse Arabelle Birch, la jeune Chinoise, accompagnée de Suzanne la rousse, la grosse indienne qui, le mois précédent, avait profité de Gigi et nombre d'autres que je me rappelais avoir vues au *dinner* de cuisante mémoire. Mais de Betsy et de sa tante, aucune trace. La Goodwhip vindicative ne les avait pas invitées, ou bien ces dames, qui gardaient, malgré leur affiliation à la « Société », un certain fond d'honnêteté, n'avaient pas jugé nécessaire de paraître, dégoûtées qu'elles étaient de notre précédente exhibition.

Nous chantâmes nos romances, moi vêtue de ma longue robe de mousseline blanche, Grâce d'une courte petite robe de velours noir, si décolletée, qu'elle en paraissait quasiment nue. Moi, surtout, j'eus un succès marqué.

La *sérénade* de Toselli comporte des sons alternativement si hauts et si bas, qu'il fallait vraiment une gorge préparée, comme l'était la mienne, pour la chanter avec une telle perfection. Une enthousiaste de musique me fit même don de son bouquet de corsage.

La *Matinata* de Gigi fut aussi très applaudie.

Lorsque parut l'ensemble du ballet, ce fut un spectacle magnifique. Vêtues de tulle neigeux, d'où sortaient nos membres délicats, blancs et roses, avec nos grands yeux bistrés, nous évoluions, agiles et gracieuses, aux sons de cette musique langoureuse d'abord, vive et entraînante ensuite. Ethel se surpassait dans les soli et justifiait bien son titre d'étoile. Nous eûmes un succès éclatant !

Non moindre fut mon succès personnel dans la *bibasis*, que je dansai nue, il va de soi.

Je fus fort surprise lorsque, mon travail terminé, un mouchoir aux caractères chinois brodés me fut lancé. Il provenait de la jeune céleste en toilette européenne. Je compris de suite la signification de cette faveur. Il était de coutume, d'après ce que m'avait raconté Julia, de désigner de cette façon la victime d'amour pour la soirée. Toutes mes compagnes furent, plus tard, choisies à leur tour de la même manière. Cette Chinoise me connaissait, probablement, pour m'avoir déjà vue dans la Caverne, — je n'en augurai rien de bon, vu les mœurs pratiquées dans cet antre.

Pendant que nous nous préparions, derrière le paravent, pour le prochain ballet, nous entendîmes les spectatrices faire certaines réclamations à Madame. Bientôt celle-ci parut parmi nous.

« La plupart de ces dames, dit-elle, désirent voir danser le ballet sans tutus, comme cela a lieu pendant les leçons. M<sup>lle</sup> Tapaloff, je vous prie de vous conformer à ce désir. »

On ne nous remit donc pas nos petits caleçons.

Nous parûmes, au prélude de l'orchestration, avec nos charmes intimes découverts. Ces dames furent servies à souhait ! Jamais on ne vit un ballet dansé aussi lascivement. Nous nous efforcions, en soulevant nos juponnets, de montrer nos entre-fesses. En nous trémoussant ainsi, nous poussions des soupirs et des plaintes amoureuses. Bientôt, les mouchoirs se mirent de nouveau à voltiger. Tinette attrapa celui de M<sup>me</sup> Birch, séduite par ses charmes rasés. A Gigi échut celui de la grosse indienne qui, décidément, avait un faible pour elle. Eva et Sarah reçurent ceux de dames qui m'étaient inconnues. Nous devions être fort désirables, en effet. Nos figures rosées, non par la honte, mais par la surexcitation du désir, étaient adorablement encadrées par nos coiffures blondes, châtaines ou noires. Nos seins dressaient leurs bouts turgides au-dessus de nos poitrines gonflées.

La danse terminée, nous nous sauvâmes précipitamment derrière le paravent, où des coussins étaient préparés pour notre repos. Corsets et juponnets détachés, nous pûmes nous ébattre librement, toutes nues.

Au beau milieu de nos ébats de fillettes en folie, le paravent fut reculé et les invitées purent jouir, en connaisseuses, du spectacle aguichant et troublant de cinq jeunes corps enlacés comme une nichée de serpents blancs et roses.

Nous étions bien fatiguées, Grâce et moi, lorsque nous parûmes pour le dernier numéro du programme. Heureusement que la musique de *Psyché et l'Amour* était plutôt lente et langoureuse. Nue entièrement, les cheveux frisés, j'avais sur le dos le carquois traditionnel en carton doré, rempli de flèches, et l'arc à la main. Grâce était nue aussi ; sur son dos flottaient deux superbes tresses blondes. Elle avait une couronne de roses sur la tête et, à la main, un voile jaune transparent, pour rehausser ses charmes en les cachant furtivement.

La danse consistait, comme toutes celles de ce genre, en poursuites, poses langoureuses et décochements de petites flèches légères, sur l'adorée. Les différentes phases de cette chorégraphie étaient rendues encore plus charmantes par nos mouvements las et langoureux, dus à notre épuisement. Nos évolutions ne cessèrent que lorsque j'eus criblé le sexe, les seins et les

fesses de Gigi de flèches adroitement décochées. Notre danse plut beaucoup et nous fûmes bissées.

C'est complètement épuisées que nous fûmes ramenées dans notre retraite souterraine, où l'on se mit aussitôt à nous remettre énergiquement à point.

Tout d'abord nous reçûmes des fessées magistrales. Zizi se chargea de moi, Grâce hurla sur la cuisse d'Hermione, Tinette sur celle d'Hélioïpe. Les derrières d'Eva et de Sarah furent rougis par leurs mères respectives. Puis, on nous doucha à l'eau froide. Ceci fait, on nous apprêta pour le banquet, durant lequel nous devions servir d'échansons aux dames qui nous avaient choisies.

Après nous avoir fait avaler à chacune deux œufs crus au cognac sucré, pour nous donner des forces, on nous poudra et maquilla partout où cela était nécessaire. Puis on nous coiffa en colimaçon, au moyen de tresses postiches, et on nous chaussa de petits souliers blancs haut talonnés. Nos costumes étaient archi-simples. Sur la tête, une petite couronne de fleurs artificielles, autour des reins, une mince guirlande des mêmes fleurs. Moi, j'avais des bluets, Gigi des myosotis, Tinette des violettes, Eva des œillets roses et Sarah des pavots écarlates.

Ainsi déshabillées nous passâmes, à la file, entre une haie admirative de domestiques. Nous avions toutes les yeux cernés naturellement et bleutés par un habile maquillage supplémentaire.

Dans la salle des fêtes, tout était déjà préparé pour le festin. En attendant les convives, nous reçûmes les instructions nécessaires. Nous n'avions en somme, qu'à remplir les verres de nos amantes respectives et à nous montrer respectueuses et soumises à leurs moindres désirs. Cela allait de soi ; on nous avait habituées, depuis longtemps, à une soumission abjecte !

Une grande table en fer à cheval occupait le milieu de la salle. Elle était garnie, à profusion, de fleurs et d'argenterie scintillante. Les mets devaient être servis par les plus jeunes et jolies chambrières, vêtues d'écharpes multicolores. Nous ne faisons qu'office de pages.

A deux heures exactes de l'après-midi le gong d'appel retentit, et ces dames firent leur entrée. Chaque femme mûre donnait le bras à une jeune fille ; son esclave personnelle, je suppose. Les premières avaient de brillantes toilettes de couleur ; les jeunes des attifets de soie ou de mousseline blanche, pour la plupart de coupe étrangement immodeste.

Ces dames ayant pris place, nous nous postâmes chacune debout derrière la chaise de celle qui l'avait choisie. Et le festin commença, entremêlé de propos dévergondés ayant trait aux charmes que nous avions exhibés aux yeux des membres de cette société « intime ». Silencieusement et peureusement, nous nous acquittions de notre service d'échansons, aussi bien que possible, sous l'œil vigilant de Madame.

Au dessert, nos dames nous firent boire des vins capiteux mêlés d'aphrodisiaques, et Madame nous permit quelques friandises que nous mangeâmes assises sur les genoux de nos amantes d'occasion. Sur un désir manifesté par l'assemblée, M<sup>lle</sup> Tapaloff nous fit exécuter divers mouvements d'assouplissement fort licencieux, ce qui enthousiasma toutes ces mégères.

M<sup>me</sup> Birch quitta la salle la première, poussant devant elle la pauvre Tinette qui avait l'air désenchantée. L'indienne, M<sup>me</sup> Oneida, suivit, portant Gigi dans ses bras comme un bébé. La chinoise, offrant son bras à Suzanne la rousse, me fit signe de les précéder en portant un flambeau à trois bougies. J'obéis craintivement en me demandant ce qu'on allait me faire subir. Je



ne me doutais pas encore que mes mauvais pressentiments devaient être justifiés d'une manière toute spéciale.

Entrées dans la chambre que la Chinoise occupait avec la jeune belge, cette dernière, qui affectait de ne pas me connaître, m'ordonna de la déshabiller, tandis que sa compagne, allongée sur une chaise longue, bourrait des pipes d'opium. Je commençai docilement à dévêtir la rousse de sa toilette de soie blanche. La fille, en m'inspectant effrontément, faisait des remarques moqueuses, en chinois, sur ma conformation corporelle. Je comprenais encore suffisamment cette langue pour en saisir le sens comique, qui faisait rire silencieusement la Chinoise, entre ses bouffées.

Quand Suzanne fut nue, elle s'étendit sur le grand lit, m'ordonna de m'agenouiller et de la caresser. Brusquement elle me prit les mains et les tint ferme dans les siennes. Etonnée, je me demandais ce que cela voulait dire, mais je n'eus pas le loisir de la réflexion.

Car dans le même instant, la prétendue chinoise sautant sur le lit se livrait à des violences sur ma personne.

Je me mis à crier, mais l'individu, en me fessant vigoureusement, m'ordonna de me prêter à sa lubricité. Alors, en pauvre *Sian-Kon* bien dressé, je ne pus qu'obéir, tandis que la misérable rousse me tirant par les cheveux me soumettait de son côté à son caprice. Préparé par les Chinois au métier de prostituée, j'étais maintenant effectivement devenue la proie de l'un d'eux. Puis avec colère mon violateur me jeta sur le tapis en criant en anglais : « Sale putain, je vais t'apprendre à être plus amoureuse ; je sais bien comme on traite les veaux de ton espèce ! » Prostrée par terre, je reconnus alors le personnage. C'était le même jeune Mandarin qui avait accompagné Madame lors de ma vente à Hao-Dah-Toungtsé ; il se nommait Schang-Fuizen. La présence de Suzanne la rousse aurait dû m'ouvrir les yeux. Mais l'individu était tellement bien habillé et maquillé en femme, qu'il m'avait été impossible de le reconnaître.

Sur ses ordres, Suzanne se leva et alla chercher un haut tabouret à fond de jonc tressé, et le posa au milieu de la chambre. Ce tabouret de bar était muni par derrière d'un court dossier. Les deux acolytes me hissèrent sur ce siège, préparé très probablement à mon intention, me lièrent les bras, en équerre, derrière le dos et les attachèrent au dossier. Puis ils me fixèrent les pieds, à droite et à gauche, aux montants latéraux, afin d'écarter mes cuisses de manière démesurée.

Pour outrer cette pose inconfortable et odieuse, on attacha mes cheveux, réunis dans un nœud de ficelle, au dossier, ce qui me força à tenir la tête haute et en arrière. « Afin de pouvoir crier plus mélodieusement », dit mon bourreau en ricanant.

Tout en disant cela, il se munit d'un souple et flexible rotin au bout duquel était emmanché une petite brosse de crins durs. Et il se mit à en frapper mes seins. Il les cognait alternativement par petits coups secs, si bien que les deux globes devinrent bientôt d'un rouge vif et que les pointes turgides se dressèrent comme des bourgeons prêts à éclater. Comme je ne faisais que gémir, il changea de tactique. Au lieu de faire tomber la brosse d'aplomb, il lui imprima un va et vient continu qui produisit un frottement des plus douloureux. Il me semblait qu'on m'arrachait mes nichons. J'essayais de fléchir ce jaune et de le séduire par ma gentillesse éplorée, mais sans résultat.

Tout à coup, il dit à Suzanne de lui apporter des ciseaux, ce qui me fit pousser des cris stridents, car je me figurais qu'il allait m'infliger une torture sanglante. Heureusement il n'en fut rien. Schang-Fuizen se contenta de couper rapidement le canevas de mon siège, de façon que mes fesses fussent absolument libres et suspendues en l'air. Et alors recommença le même manège de la brosse, par en-dessous. Je criais à tue-tête sous la friction du crin dur malaxant mes chairs tendres. Avec une habileté consommée le misérable me fit subir ce supplice pendant une demi-heure, au moins, changeant les brosses au fur et à mesure de l'intensité de mes souffrances.

Lorsque, à la fin, il jugea mes parties suffisamment préparées, enflées et gorgées de sang et d'une sensibilité inconnue par moi jusqu'alors, on me détacha du tabouret, et je tombai, à bout de forces et de désirs, dans les bras de mon tourmenteur. Sanglotant d'énervement intense, j'oubliai tout : Betsy, mon amante, Gigi, ma petite femme, mon idéal d'amant blanc et blond et je me livrai à mon terrible dominateur en l'appelant des noms les plus doux.

Ce fut, non pas un jeune garçon *Sian-Kon* maté, ni même une femelle amoureuse, mais une faible petite fille apeurée, folle de désirs et abrutie de soumission érotique qu'il porta sur son lit, où il me posséda. Après, ce furent des ébats amoureux à trois, et rien ne me fut épargné. Le *Sian-Kon* dut faire son service de prostituée.

Lorsque, le lendemain matin, Zermah vint me chercher, je gisais, inanimée, sur une chaise longue, abandonnée comme un sac vidé. Schang-Fuizen et sa maîtresse s'étaient éclipés.

Je restai huit jours malade de cette scène barbare.

Mais, soignée avec dévouement par bonne Julia, ma petite épouse et Zizi, je me remis peu à peu. Madame étant absente, — nous ignorions pour quel motif, — et M<sup>lle</sup> Tapaloff n'étant pas revenue depuis la fête intime, nous eûmes un peu de répit quant aux leçons de chant et de danse. Nous avons toutes réintégré la nursery, à l'exception d'Ethel que Madame avait forcée, le lendemain de la fête, à suivre M<sup>me</sup> Birch.

Cette cession fut, ainsi qu'on le verra par la suite, une grande imprudence de la part de Madame. Gigi, les larmes aux yeux, me narra la scène du départ de l'infortunée jeune fille. Elle avait pu observer cette infamie, de bon matin, de la fenêtre de la chambre qu'elle occupait avec M<sup>me</sup> Oneida. Ethel, précédée par Madame et sa nouvelle maîtresse, était sortie, encadrée par ses marraines et suivie par la personne équivoque qui avait fonction de confidente auprès de M<sup>me</sup> Birch. On avait affublé la pauvre Tinette du même costume que Gigi elle-même portait, lors de son départ du consulat de Chine à Frisco. Pour la rendre plus maniable, on lui avait passé des anneaux d'or dans les bouts de ses seins admirables, et dans ces anneaux étaient enfilées deux cordelettes de soie que M<sup>me</sup> Birch tenait en main, tirant la malheureuse à sa suite. Pour plus de sûreté, on avait bâillonné la victime. C'est ainsi qu'on l'avait poussée dans la grande auto, qui avait démarré aussitôt, stores baissés, emportant la fille, les deux femmes, la gouvernante et la chauffeuse nègre. C'est depuis ce jour-là que Madame était absente.

Quinze jours après, elle revint, accompagnée par M<sup>lle</sup> Tapaloff. Ainsi que nous l'apprîmes, plus tard, de la bouche de celle-ci, dégoûtée de ce qu'elle avait dû nous faire exécuter en public, pendant la fête intime, elle avait tout d'abord eu l'intention de ne plus revenir à Summerset-

House. Ce n'est que sur les ardentes prières, accompagnées de toutes sortes de promesses, de M<sup>me</sup> Goodwhip, qu'elle s'était à la fin laissée fléchir. Mais elle avait posé ses conditions.

Tout d'abord elle avait exigé et obtenu de M<sup>me</sup> Birch, sous menace de dénonciation, qu'Ethel ne fût pas traitée en esclave, mais en domestique privilégiée. Elle l'avait obtenu d'autant plus facilement, que la Birch s'était amourachée des charmes de notre ancienne nurse. Seulement, la mégère la faisait garder jour et nuit, par peur d'une évasion. En deuxième lieu elle avait stipulé, dans un nouveau traité avec M<sup>me</sup> Goodwhip, qu'à la fin du nouveau cours de danse qu'elle allait nous donner, elle serait autorisée à entreprendre une tournée artistique avec nous à travers l'Amérique du Nord. En entendant cela, Grâce et moi, nous nous jetâmes, à la dérobée, un regard significatif !

Les profits de cette tournée devaient aller intégralement dans la poche de l'entrepreneuse qui, elle-même, devait figurer comme étoile de la troupe. De notre rémunération, il n'était pas question.

Lorsque je fus seule avec mon épouse, je lui recommandai de nouveau, avec insistance, de ne jamais divulguer à Madame qu'elle avait des parents à Vancouver, ce qui aurait eu comme conséquence de rayer cette ville de la tournée. Au cas où notre mégère lui demanderait ses origines, elle n'avait qu'à lui nommer Boston. Pour moi, c'était différent. La Goodwhip savait déjà que j'étais de la Nouvelle-Orléans, Il était donc certain que nous n'irions jamais dans cette ville, ni à Frisco où j'avais encore des relations. Par la suite, tout se passa comme je l'avais prévu. Insidieusement, en la dorlotant, Madame demanda un jour à Gigi où habitaient ses parents afin de pouvoir, plus tard, lui donner l'occasion de les revoir. Alors la petite rusée, en affectant une joie immense, lui raconta que son père était un petit commerçant de Boston, mais, qu'au moment de sa disparition, ses parents avaient, vu leurs mauvaises affaires, l'intention de rentrer en Angleterre. Madame sembla fort satisfaite de ces explications.

Nos leçons de chant et de danse recommencèrent donc comme par le passé.

Outre la danse de ballet classique, dans laquelle nous nous perfectionnions de plus en plus, Mademoiselle nous enseignait aussi certaines danses acrobatiques en vogue dans les Music-halls. En préparation pour ces dernières danses, notre bonne tannait les deux quarteronnes de belle manière. C'était une façon à elle de se venger des coups de chicote qu'elle avait reçus jadis de Diane et de Minerve, et dont elle portait encore des marques, en larges sillons livides, sur ses fesses. Aussi nos petites compagnes étaient-elles maintenant devenues aussi peureuses et soumises qu'elles étaient effrontées et turbulentes pendant les derniers temps du règne de la nurse Ethel. Zizi les tenait courbées sous une discipline de fer et, pour bien leur prouver leur infériorité vis-à-vis de ses deux filles, elle les avait habituées à nous servir de femmes de chambres ; chose à laquelle Eva et Sarah se soumettaient d'autant plus volontiers, qu'elles avaient beaucoup d'affection pour Gigi et moi.

Pendant le reste de la journée, nos occupations et nos jeux étaient les mêmes qu'avant. Il est vrai, que nous ne pouvions plus courir dans tout le château comme nous l'avions fait pendant l'exil de Zizi. Celle-ci nous surveillait très étroitement. Elle était complètement guérie de sa

marotte de vouloir tirer profit de nos charmes, car M<sup>lle</sup> Tapaloff lui avait fait entrevoir que, si elle nous gardait bien, elle lui attribuerait une part sur les gains de notre tournée.

Après un travail journalier assidu, qui se poursuivit pendant les mois d'août et de septembre, nous fûmes à peu près à point. Nous répétâmes alors tous nos exercices et toutes nos danses dans les costumes neufs de « tournée », qui étaient, ma foi, fort jolis et de couleurs chatoyantes. Le départ en tournée était fixé pour le 25 octobre.

Comme notre troupe comptait se produire sous la dénomination de « Scotch-dancing and Acrobatic girls », M<sup>lle</sup> Tapaloff nous avait enseigné une gigue écossaise à quatre, pour laquelle nous portions le costume classique des jeunes Ecossais de sexe masculin. Cette tenue devait dans un but de réclame nous servir aussi de costume de sortie. Naturellement, nous eussions préféré, toutes les quatre, des toilettes féminines à la mode. Mais on n'avait pas l'habitude de nous demander notre avis !

\*  
\* \*

(Ce qui suit fut écrit, plus tard, à Vancouver lorsque, libéré, le narrateur eut trouvé un asile dans la famille de son épouse.)

\*  
\* \*

Il va de soi que M<sup>lle</sup> Tapaloff ne devait prendre des engagements que dans des villes importantes et dans des établissements de plaisir de tout premier ordre. Pour nos déplacements nous ne devions utiliser que le chemin de fer, — en wagon réservé, — Madame ne voulant emmener ni domestiques, ni auto. Eva devait faire fonction de femme de chambre auprès de la maîtresse, Sarah était attribuée à M<sup>lle</sup> Tapaloff. Gigi et moi, nous restions sous la garde de la même, responsable de nos moindres faits et gestes. En outre — nous le vîmes bien par la suite — Eva et Sarah avaient mission de nous espionner autant que possible. Madame était soupçonneuse à juste raison, — mais nous fûmes plus fines qu'elle ! Aussi longtemps que dura notre séjour dans des villes autres que celle qui nous intéressait spécialement, nous nous tîmes parfaitement tranquilles, Gigi et moi. Par notre soumission nous réussîmes, de la sorte, à endormir, petit à petit, la vigilance de notre entourage. Si bien que, lorsque le hasard de nos tribulations nous mena précisément dans l'endroit de nos espérances, il nous fut relativement facile de recouvrer notre liberté.

Le 25 octobre nous partîmes pour la station de chemin de fer la plus proche. Dans la première auto avaient pris place Madame, la Russe et les deux quarteronnes ; dans la seconde notre bonne et nous deux. Une troisième voiture était chargée de nos bagages.

Ce ne fut pas sans une émotion intense que Grâce et moi nous quittâmes ces lieux où nous avions tant souffert. Ma petite femme, serrée contre moi, me pressait la main de façon

significative, et nous avions toutes les deux les larmes aux yeux. Mais c'étaient des larmes d'espérance et non de regret.

La première ville de notre tournée fut Great-Salt-Lake-City, la fameuse capitale des Mormons. Ici, Madame se trouvait à son aise, ayant de nombreuses amies, et même des protections dans la magistrature. Aussi comptait-elle se servir de ces relations pour voyager avec plus de sécurité dans les autres États de l'Union.

Nous eûmes, naturellement, un grand succès auprès de cette société spéciale d'hommes épris des charmes féminins. Si M<sup>lle</sup> Tapaloff n'avait déclaré nettement à notre maîtresse que notre prostitution entraînerait son départ immédiat, — précédé d'une déclaration à la police, — la mégère nous aurait sûrement livrées à ses amis et connaissances. Elle s'abstint donc, mais je vis, au mauvais regard qu'elle lança à la Russe, qu'à la première occasion elle lui jouerait un tour, probablement semblable à celui qu'elle avait joué à la pauvre Ethel. Je me hâtai, aussitôt que j'en eus l'occasion, de mettre la courageuse femme sur ses gardes, et elle m'en remercia, tout en me montrant un browning qui, dit-elle, ne la quittait jamais.

De Salt-Lake-City, nous partîmes pour Omaha où notre succès fut tout aussi éclatant. C'étaient surtout nos ballets classiques qui émerveillaient ces populations de l'Ouest, qui n'avaient jamais rien vu de pareil. Puis nous nous produisîmes successivement à Saint-Louis, Chicago, Saint-Paul, Minneapolis. Nous passâmes la frontière canadienne, vers la mi-janvier, pour donner quelques représentations à Winnipeg.

Le cœur nous battit fort, à Grâce et à moi, à l'arrivée dans cette ville, où le père et les frères de mon épouse se rendaient souvent pour affaires. Grâce voulait déjà faire parvenir secrètement un billet à la police, mais je l'en dissuadai, car il était à prévoir que nous rentrerions par le Canadian Pacific et que nous nous arrêterions à Vancouver. Il valait mieux faire la démarche sur place.

Grand fut notre espoir, lorsque nous montâmes, huit jours après, dans le train pour la station terminus du Canadian Pacific. Gigi n'avait aperçu aucun membre de sa famille pendant nos promenades, sous bonne garde, dans les rues de Winnipeg.

Mais cela ne prouvait aucunement que ses parents eussent quitté le Canada.

Pendant ces promenades, sous escorte de Madame et de Mademoiselle, on nous dévisageait avec curiosité, surtout Gigi et moi, à cause de notre ressemblance et aussi de notre costume. On semblait se demander à quel sexe nous appartenions. Le costume de « highlander », quand il est coupé de certaine façon, se prête aisément à l'équivoque. Les nôtres, avec nos tailles minces, l'étaient à dessein, Madame voulant, autant que possible, induire en erreur les gens de notre connaissance, qu'on pourrait rencontrer par hasard. Déjà, le premier soir de notre arrivée à Salt-Lake-City, des dames de l'hôtel nous avaient prises pour de jeunes garçons. Madame alors, pour leur prouver le contraire, avait déboutonné le haut de nos petites tuniques et exhibé nos seins menus, ce qui nous avait fait rougir prodigieusement.

L'express entra en gare de Vancouver au milieu de la nuit, et nous nous rendîmes aussitôt dans le premier hôtel de la ville.

Là, une surprise attendait Madame, sous forme d'un télégramme et d'une lettre. Elle avait toujours soin de communiquer télégraphiquement à l'intendante du château l'adresse de nos résidences temporaires. Les deux missives devaient contenir des choses bien graves, car nous vîmes pâlir notre maîtresse. Mais, se surmontant par un effort de volonté, elle dit à Zermah et à M<sup>lle</sup> Tapaloff de venir la rejoindre dans sa chambre, aussitôt les petites couchées.

Notre bonne, en hâte, nous revêtit de nos chemises de nuit et, après avoir enfermé tous nos effets dans une armoire — précaution qu'elle ne manquait jamais de prendre, — elle sortit, nous enfermant à double tour.

Maintenant, l'instant d'agir était venu pour Gigi. Nous attendîmes encore quelques minutes un retour possible de notre dragon, puis nous sautâmes du lit, et la petite se mit à écrire fébrilement deux lettres. Nous nous étions procurés, petit à petit, papier, crayon et enveloppes dans différents hôtels. Une lettre était adressée à ses parents, l'autre au directeur de la police locale, au cas où la famille Harward — c'est ainsi que se nommaient mes beaux-parents — aurait quitté la ville.

Grâce termina les deux missives en un rien de temps. Puis nous cachâmes les deux enveloppes fermées, dans un écartement des lambris de bois de la chambre. Il fallait attendre maintenant une occasion propice pour les faire parvenir à destination !

Lorsque, une demi-heure plus tard, Zizi rentra, elle nous trouva étroitement enlacées dans notre lit, mais bien éveillées. Elle paraissait soucieuse et se borna à nous dire que la maîtresse allait repartir dans une heure pour Summerset-House, où l'appelaient des affaires urgentes.

Le lendemain matin, pendant le petit déjeuner. Mademoiselle me glissa à l'oreille, sans que Zizi s'en aperçût, que le télégramme était de M<sup>me</sup> Birch, Ethel avait réussi à s'enfuir de la villa d'Oakland ! La lettre provenait de Summerset-House et annonçait qu'une perquisition avait eu lieu au château !

Le plus difficile était encore à faire. C'était de trouver un messenger sûr et adroit pour porter nos lettres, sans que personne ne s'en aperçût. Nous eûmes de la chance pour cela aussi !

M<sup>lle</sup> Tapaloff étant sortie seule, nous restâmes dans le hall de l'hôtel à feuilleter des journaux et magazines. J'avais remarqué, depuis un moment, qu'un des petits grooms de l'hôtel, garçon à peu près de notre âge, à la mine ouverte et éveillée, tournait autour de Gigi pour essayer d'entamer une conversation. Je poussai Gigi du coude en lui montrant le jeune homme du regard. La petite comprit. Elle se mit à répondre aux œillades du jouvenceau et, finalement, trouva moyen de s'approcher de lui. Zermah se faisait justement lire un article d'un illustré par Sarah ; elle ne s'aperçut donc pas de suite du manège, ni de la conversation à voix basse qui dura quelques minutes. Lorsqu'elle leva enfin les yeux, elle ne vit que Gigi riant aux éclats des bons mots de son adorateur. Celui-ci fut appelé, peu après, par un voyageur, et ma petite femme vint de nouveau s'asseoir sagement auprès de moi. Plus tard, pendant une courte absence de Zizi, elle me glissa à l'oreille : « Tu sais chérie, le petit veut bien faire la commission. Je lui ai dit que nous étions des enfants volés, — à cause de la lettre pour la police. Pour l'adresse de mes parents, il va consulter l'agenda municipal. Il viendra rôder dans notre couloir, après le *breakfast*, pour prendre les lettres. Je lui ai promis une forte récompense de la part de mes parents. » La pauvre enfant

était toute bouleversée. Je l'exhortai à plus de calme, et nous cherchâmes le moyen d'écarter nos trois compagnes, pendant la remise des missives.

Ce n'était pas aisé car, même quand Zermah s'absentait, les quarteronnes ne nous quittaient pas d'une semelle. En fin de compte, nous convînmes du stratagème suivant : Après le repas, nous remontions faire une sieste. Comme notre gardienne, tout en étant couchée, ne dormait que fort rarement, je devais alors me plaindre de fortes douleurs d'estomac, et simuler finalement une forte attaque de nerfs. A ce moment Gigi, sans attendre la permission de notre cerbère, devait s'écrier : « Attends, même, M<sup>lle</sup> Tapaloff a des remèdes exprès pour les nerfs ; je vais les chercher. » En disant cela, elle devait disparaître vivement en fermant la porte derrière elle. Pour prendre les lettres cachées derrière les lambris, nous simulerions, au sortir du *lift*, une course folle de fillettes joueuses vers la chambre, après avoir demandé la clef au portier ; commission dont Zizi nous chargeait ordinairement.

Tout se passa à souhait, et Gigi eut le juste temps de glisser les papiers dans la poche intérieure de son *kilt*. Ma comédie réussit de même. Notre bonne, impressionnée par mes hurlements de douleur, ne s'aperçut même pas de la disparition de Gigi. Lorsque cette dernière revint, accompagnée de M<sup>lle</sup> Tapaloff, elle me fit un signe, imperceptible pour les autres. Le tour était joué !

Petit à petit alors, je me calmai et, sur mon désir, Grâce se déshabilla et vint se coucher auprès de moi. Enlacées, nous nous endormîmes, contentes. Deux heures plus tard, notre bonne nous réveilla, la répétition de nos tours acrobatiques ayant lieu toutes les après-midi.

Vers cinq heures du soir, alors que Zermah était occupée, nue elle-même, à jongler avec nos corps en grenouille au bout de ses jambes. — nous entendîmes un bruit de pas nombreux dans le corridor de notre étage. Ces pas s'arrêtèrent devant notre porte et, tout à coup, on cogna du poing, tandis qu'une voix énergique disait : « Ouvrez, au nom de la loi ! »

Sidérée de peur, notre dominatrice eut juste le temps de







nous laisser glisser le long de ses cuisses, pour se relever, tandis que continuaient les sommations et les coups contre la porte. La tierceronne s'était hâtée d'enfiler un jupon.

Mais ceux qui étaient derrière la porte n'attendirent pas davantage. Une clef fut poussée dans la serrure et cinq policemen, suivis du petit groom ainsi que d'un gentleman et d'une lady en toilette élégante, firent irruption dans la chambre.

Avec un cri poignant de délivrance, Grâce se jeta, nue comme elle était, au cou de la dame en s'écriant : « Maman, papa », et puis elle s'évanouit d'émotion.

Je passai rapidement une chemise et le pantalon de dessous du costume écossais. Ceci fait, j'aidai M<sup>me</sup> Harward à porter sa fille sur le lit pour la soigner.

Pendant ce temps, Zermah, qui avait saisi une lourde chaise, s'était retranchée dans un coin et tenait tête aux cinq policemen, en rugissant de colère. Un des hommes, le casque défoncé, gisait déjà par terre. Ce n'est que lorsque deux autres policiers arrivèrent, amenant M<sup>lle</sup> Tapaloff, Eva et Sarah, qu'on put se rendre maître de la forcenée. On la ligota solidement et on la traîna au dehors.

M<sup>me</sup> Harward se lamentait en voyant le corps de Grâce strié de coups de cravache, car nous avions écopé, comme d'habitude, pendant les exercices précédents. Je lui montrai la cravache, en lui disant que nous avions déjà passé par des fustigations bien plus cruelles, et le brigadier de police s'en saisit aussitôt, comme pièce à conviction.

Nous dûmes tous suivre cet homme ; trois autos attendaient à la porte de l'hôtel ; une quatrième emportait Zermah en prison. Grâce ayant repris ses sens, nous nous habillâmes rapidement.

Devant le magistrat, nous fîmes, ma compagne et moi, un récit aussi complet que possible de notre lamentable odyssée ; récit qui, dans ses phases principales, fut confirmé par M<sup>lle</sup> Tapaloff et les deux quarteronnes. M<sup>me</sup> Harward pleurait silencieusement en entendant ces abominations, tandis que son mari, rouge de colère, serrait les poings.

Nous nous appliquâmes, autant que possible, à disculper M<sup>lle</sup> Tapaloff ; elle fut laissée en liberté provisoire, à la disposition de la justice. Eva et Sarah ne furent pas inculpées ; elles étaient d'innocentes victimes, comme nous deux.

Les époux Harward nous ayant offert l'hospitalité à moi, à la Russe et aux petites quarteronnes, nous fûmes toutes autorisées à les suivre dans la villa qu'ils possédaient aux environs de Vancouver.

## ÉPILOGUE

C'est avec de frénétiques transports de joie que Grâce fut accueillie par ses frères et sœurs. Moi, je fus regardée par eux plutôt comme une bête curieuse. Alors, avec une décision que je ne lui connaissais pas, Gigi se mit de suite à faire cesser cette situation équivoque.

Elle pria sa mère, son père et son frère aîné, — un grand blond qui lui ressemblait beaucoup, — de la suivre dans une chambre écartée et, me prenant par la main, m'entraîna à sa suite. Sans ambages, elle dévoila mon vrai sexe et me présenta comme son petit mari bien-aimé.

Ses parents s'inclinèrent devant le fait accompli.

Je leur demandai alors, respectueusement, de bien vouloir me permettre de continuer à porter des vêtements féminins, ma conformation corporelle ne me permettant plus d'en porter d'autres.

Dans le courant de la journée suivante, c'est M<sup>lle</sup> Tapaloff qui eut parlé à sérieusement à ses hôtes. Le directeur du Music-hall qui nous avait engagées la menaçait d'un procès en dommages-intérêts pour rupture de contrat, et la pauvre femme risquait d'y perdre une grande partie de ses économies. Ce fut bien difficile pour elle d'obtenir des Harward l'autorisation pour Grâce et pour moi de continuer à prendre part aux représentations. Mais, à la fin, les parents cédèrent à nos prières, auxquelles se joignirent celles de tous les frères et sœurs de Grâce, curieux de voir notre troupe à l'œuvre.

Inutile d'insister sur le succès retentissant que nous obtînmes en cette ville. Le directeur du théâtre, en vrai Américain, s'était empressé de se servir de nos aventures pour faire une réclame intensive. On vint de bien loin pour voir travailler les pauvres enfants volés !

Nos tours hardis et nos danses gracieuses nous rapportèrent d'abord un accroissement de considération auprès de tous les Harward jeunes qui, en vrai sportifs, nous admiraient sans réserve ; ensuite pas mal de dollars, — M<sup>lle</sup> Tapaloff ayant tenu à partager les profits.

Il n'y eut que la bonne M<sup>me</sup> Harward qui se lamentait encore sur les cruelles dislocations dont le corps de sa fille avait été l'objet.

Nos engagements terminés, et M<sup>lle</sup> Tapaloff partie, — elle s'était tirée de l'affaire avec une simple réprimande du juge, tandis que Zermah avait été condamnée à dix ans de « hard-labour », — nous fûmes occupées, Gigi et moi, comme mannequins dans la grande maison de couture « Harward et Co ». Eva et Sarah entrèrent aux ateliers comme couturières.

Au dire de tout le monde, je portais admirablement les toilettes féminines, et je fis sensation auprès des clientes.

Un mois plus tard, nous eûmes une bonne surprise. Ethel nous fit une visite. L'intrépide jeune femme avait complètement recouvré son énergie d'antan et était entrée dans la police des mœurs. Son but principal était maintenant la capture de son ancien bourreau, la Goodwhip. Celle-ci, après un court séjour à son château, avait réussi à franchir la frontière mexicaine et, de là, s'était embarquée pour la Chine.

Mais on était sur sa piste et Ethel allait partir, sous peu, pour l'Extrême-Orient. Hermione et Héliope avaient été condamnées non moins sévèrement que Zermah, par les tribunaux américains. Le reste du personnel du château, ainsi que plusieurs personnes de Frisco, étaient également incarcérés. La Birch avait réussi à se cacher on ne sait où. Tous les biens de la Goodwhip étaient placés sous séquestre, et Mr. Harward s'empessa d'intenter de suite un procès, afin que nous fussions dédommagées pour toutes nos souffrances.

Les notes rédigées par moi, pendant notre réclusion souterraine, avaient été utilisées par les tribunaux, mais Kin-fo ne se hasardait plus à paraître à China-town et mon violateur Schang-Fuizen était couvert par l'immunité consulaire. Il rentra, du reste, volontairement en Chine, durant le procès, accompagné de Suzanne la rousse. Le scandale le forçait à sauver la face de cette manière.

Nous accompagnâmes Ethel à la gare, avec nos meilleurs vœux de réussite, mais tout en doutant que la rusée Goodwhip se laissât pincer.

Gigi et moi, nous pûmes alors nous aimer sans contrainte. Après de longues démarches, notre union fut légalisée et j'obtins, après enquête médicale, l'autorisation de porter costume féminin.

Mes velléités de donner de nos nouvelles à Betsy avaient été énergiquement combattues par Gigi, en vraie épouse jalouse. J'avais, naturellement, cédé devant ses larmes.

Nous vivions donc en parfaite harmonie avec tout le monde, mais, secrètement, nous avions, ainsi qu'Eva et Sarah, la nostalgie de la danse et des succès en public. Nos dressages cruels et intensifs n'étaient pas restés sans laisser une profonde impression sur notre mentalité ; nous étions devenues artistes, corps et âme. Nous étions aussi restées en correspondance avec la Russe, qui nous invitait chaleureusement à une nouvelle tournée dans les Etats de l'Est, en nous faisant des offres pécuniaires fort avantageuses.

Après une longue résistance, nous obtînmes des parents l'autorisation nécessaire et tant désirée. Je raconterai peut-être une autre fois nos succès et nos nouvelles aventures.

FIN

Eros-Thanatos

Bibliothèque et librairie numériques de littérature érotique © 2009

[http ://www.eros-thanatos.com](http://www.eros-thanatos.com)



## EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

|                                                                                                                                                                        |      |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| <b>Maisons de flagellation</b> , par le Docteur FOWLER. Illustrations de Martin Van Maele. Un volume in-16.....                                                        | 25 » |
| <b>Miss</b> , par SADIE BLACKEYES. Illustrations de Louis Malteste. Un volume in-16 .....                                                                              | 25 » |
| <b>Quinze ans</b> , par SADIE BLACKEYES. Illustrations de Louis Malteste. Un volume in-16.....                                                                         | 25 » |
| <b>Lise</b> , par SADIE BLACKEYES. Illustrations de Louis Malteste. Un volume in-16 .....                                                                              | 25 » |
| <b>La Comtesse au fouet</b> , par PIERRE DE JUSANGE. Illustrations de Martin Van Maele. Un volume in-16.....                                                           | 25 » |
| <b>Dolly-Morton</b> , par DONAVAN KIPS. Huit héliogravures d'après Louis Malteste. Un vol. in-8° carré.....                                                            | 50 » |
| <b>Les Mains chéries</b> , par JACQUES D'ICY. Seize héliogravures d'après Louis Malteste. Un vol. in-8° sur papier de luxe...                                          | 60 » |
| <b>Trente Ans</b> , par RENÉ-MICHEL DESERGY. Huit héliogravures par N. Carman. Un vol. in-12 .....                                                                     | 25 » |
| <b>Baby (douce fille)</b> , par SADIE BLACKEYES. Illustrations hors texte et dans le texte par Louis Malteste. Un vol. in-8° carré ...                                 | 30 » |
| <b>Petite Dactylo</b> , par SADIE BLACKEYES. Illustrations hors texte et dans le texte par G. Smit. Un vol. in-8° carré .....                                          | 30 » |
| <b>La Flagellation dite passionnelle devant la science, devant la morale et devant les mœurs</b> , par le Docteur APERTUS. Un vol. in-16.....                          | 25 » |
| <b>Sévère éducation</b> , par RENÉ-MICHEL DESERGY. Seize héliogravures. Un vol. in-8° sur papier de luxe.....                                                          | 60 » |
| <b>Confessions et Récits</b> , par RENÉ-MICHEL DESERGY. Seize héliogravures. Un vol. in-8° sur papier de luxe.....                                                     | 60 » |
| <b>Confidence d'un Baronnet</b> , par A.-W. FLOGGER. Douze héliogravures de Jim Black. Un volume in-8° sur papier de luxe.                                             | 60 » |
| <b>Poker de Dames</b> , par A.-W. FLOGGER. Douze héliogravures de Jim Black. Un volume in-8° sur papier de luxe.....                                                   | 60 » |
| <b>Esclave Amoureuse</b> , par JEAN DE CHANCÈNES. Illustrations de Jim Black. Un volume in-12.....                                                                     | 30 » |
| <b>Édith, préceptrice</b> , par RENÉ-MICHEL DESERGY. Avec seize héliogravures, d'après les aquarelles de Louis Malteste. Un fort volume in 8° sur papier de luxe ..... | 70 » |
| <b>Journées chaudes</b> , par R.-M. DESERGY, seize héliogravures de N. Carman. Un vol. in-8° sur papier de luxe.....                                                   | 60 » |
| <b>Dresseuses d'Hommes</b> , par FLORENCE FULBERT. Huit héliogravures par Jim Black. Un vol. in-12 .....                                                               | 25 » |

## SONT ENTIÈREMENT ÉPUISÉS

**Qui aime bien...**, par JACQUES D'ICY, illustr. de Louis Malteste, in-8.  
**Châtie bien...**, par JACQUES D'ICY, illustr. de Louis Malteste, in-8.  
**Fifi l'Arpète**, par JACQUES D'ICY, illustr. de Louis Malteste, in-8.  
**Monsieur Paulette et ses Epouses**, par JACQUES D'ICY, illustr. de Louis Malteste, in-8.  
**Suzanne Ecuyère**, par JACQUES D'ICY, illustr. de Louis Malteste, in-8.  
**Paulette trahie**, par JACQUES D'ICY, illustr. de Louis Malteste, in-8.  
**Brassée de faits**, par JACQUES D'ICY, illustr. de Louis Malteste, in-8.  
**La Pécheresse passionnée**, par MAX DANIEL, illustr. de Louis Malteste, in-8.